

MÉMOIRES

DE

FLEURY.

FÉLIX LOCQUIN, IMPRIMEUR,
RUE N.-DAME-DES-VICTOIRES, N. 16.

MÉMOIRES

DE

FLEURY

DE LA

Comédie Française.

(1757 à 1820.)

PRÉCÉDÉS D'UNE INTRODUCTION.

TOME III.

PARIS

AMBROISE DUPONT, ÉDITEUR,

7, RUE VIVIENNE.

—

1836



I.

La Comédie italienne.

Mon ancien rival, Desforges. — Aventures avant que de naître. — Succès de la *Femme jalouse*. — Talent de Granger. — Gouvernement de M. de Richelieu. — Les truites et la caille de M. de Beaumont. — Singulière demande. — Nouvelle théorie de la voix. — Les chanteuses au poids.

Les succès de Desforges, comme auteur, à la Comédie-Italienne, me faisaient plaisir à voir, j'étais des premiers à l'applaudir ; il y a entre deux anciens rivaux comme une sorte de fraternité : on a aimé la même femme, et,

chose étrange de cette passion! ce qui vous divisait jadis, c'est-à-dire, les mêmes penchans, les mêmes désirs, les mêmes sympathies, vous réunit quand la lutte est passée et que la raison est revenue; comme on peut attribuer le triomphe d'un adversaire à ses ruses, ou, ce qui humilie moins, au caprice de la beauté en litige, chacun a, plus tard, un compliment à s'adresser sur le bon goût de son choix, chacun ayant fait le même. J'ai eu l'occasion de faire une première fois cette observation : l'amitié fondée sur le champ de bataille est de toutes les amitiés la plus bienveillante; elle prend sa source dans ce qui s'attache le plus fortement et vit le plus long-temps au cœur de l'homme : l'amour-propre et l'estime de soi. .

La *Femme jalouse* venait de réussir, et j'aimais ce succès de Desforges comme on aime à voir gagner au jeu celui pour qui l'on parie le plus habituellement. Desforges était devenu promptement le personnage de la Comédie-Italienne; son mérite fut mis en lumière d'un

seul coup, et sans qu'il eût à passer par ce noviciat de tout homme de lettres, noviciat long et pénible qui fait que les jeunes ouvrages appartiennent presque toujours à de vieux auteurs. Outre son talent incontestable, il dut d'abord sa réussite à ce qui lui était le plus étranger, à cette chose sur laquelle nous ne comptons jamais, à laquelle nous n'avons jamais pensé, qui a toujours été loin de nous et de nos calculs, au hasard, qui fait les grands hommes, l'homme de talent, les comédiens célèbres, qui fait enfin ce qui dépasse la fortune ordinaire : tout ce chapitre le prouvera.

Quand cet auteur lut sa première pièce au Théâtre-Italien, y étant arrivé sans prôneurs et sans autre appui que l'ouvrage lui-même (c'était, je crois, *Tom-Jones*), on le reçut, il est vrai ; mais il y eut de grandes délibérations pour savoir si on le jouerait : il s'agissait de cinq actes, cinq actes robustes ! Et tout auteur qui commence et veut porter de ces grands coups, s'il n'est l'enfant d'adoption de quelque puis-

sance qui est là derrière la toile comme l'hypothèque de garantie; tout auteur, dis-je, qui commence par autre chose qu'un acte, effraie d'abord les comités. Desforges, avec sa hardiesse, fit reculer celui des comédiens italiens, et, en bon langage de théâtre, quand on recule ce n'est point pour mieux sauter, c'est pour ne pas sauter du tout. Heureusement le hasard bénévole rencontra en route le jeune auteur, et le poussa lui et son œuvre.

Mademoiselle Clairon, que Desforges ne connaissait pas, et qui alors était, allait être, ou devint depuis professeur ou gouverneur d'un jeune prince allemand, mademoiselle Clairon, qui, par je ne sais quelle voie, apprit qu'il y avait au Théâtre-Italien une *Femme jalouse* de Desforges, écrivit à Camérani une longue lettre pour lui recommander l'auteur et l'ouvrage, ouvrage fort remarquable d'après elle, car son ami, celui qui venait de tracer ce caractère inédit au théâtre, l'ami Desforges, était l'homme de France qui entendait

le mieux les vers, et que les plus beaux succès attendaient ; seulement, ajoutait Clairon, elle était étonnée qu'il eût tant tardé pour révéler au public son premier ouvrage de théâtre.

Camérani avait été bien avec Clairon ; cette lettre fit merveilles : les routes, si difficiles d'abord pour Desforges, furent déblayées devant lui ; il marcha dorénavant sur du velours, et la *Femme jalouse*, passant de la nuit des cartons au grand jour des bougies italiennes, justifia complètement la recommandation de sa protectrice.

Entre autres belles portions de la renommée que Clairon faisait à Desforges, ce qui contribua le plus puissamment à cette action, dont la destinée fit une action de justice, ce furent l'énergie, le courage, le noble et puissant caractère dont la tragédienne le gratifiait. Elle promettait là-dessus des anecdotes attendrissantes, des aventures à surprendre, des actes inouis d'audace et d'héroïsme. Or, Desforges était un homme de talent, mais un grand pa-

resseux ; pour le courage, il n'en manquait pas : qui en manque? mais le sien était fait d'une certaine façon : il aurait fallu, par exemple, pour qu'il se vengeât, que son ennemi vînt le trouver chez lui, à son heure, ou bien qu'il se mît sur sa route, ni trop à droite, ni trop à gauche, parfaitement en face pour être sûr de se moins fatiguer. N'est-ce pas Desforges qui proposa à Collot-d'Herbois de se battre sur deux chaises longues, et qui cependant le blessa debout?

Comme on le peut voir, ce portrait, tracé de la plume de la grande actrice, n'était ressemblant qu'en faisant plus de concessions qu'on n'en fait d'ordinaire aux peintres ; mais c'est précisément ce qui fit croire qu'il était ce qu'on le disait être, en y joignant même une qualité de plus, celle d'homme modeste ou de profond politique.

Desforges se laissa faire, il se laissa doucement chatouiller les oreilles de noms sublimes ; il n'ignorait pas la hauteur d'estime à laquelle le

portait Clairon, et il se disait : « Elle se trompe, ou elle s'amuse. » Mais il sut se taire, embourchant de bon compte les grands coups de chapeaux et les révérences, quitte à les rendre ; trop fortuné s'il arrivait à la représentation avant qu'on fût détrompé !

Heureusement *Tom-Jones* eut un succès avant l'arrivée des anecdotes explicatives, et alors, notre homme apprit, non sans surprise, ses aventures inconcevables, d'autant plus inconcevables, que la première de toutes commençait un an ou deux avant sa naissance.

En 1749 donc, Desforges étant à l'Opéra, se trouva tout auprès de la loge où le Prétendant fut arrêté. Il avait le cœur noble et généreux, et dans son indignation, flétrissant un acte qui violait ainsi l'hospitalité qu'on devait à ce prince, Desforges, déjà connu par quelques opuscules où l'on reconnaissait du talent, fit passer tout son courroux d'honnête homme et de poète dans une pièce de vers remarquable

de force et d'audace. Cet ouvrage, trop énergique pour l'époque, et surtout pour la circonstance, fut, à cause de cela même, très-répandu dans le monde ; on voulut connaître l'auteur-lion qui affrontait ainsi le pouvoir, et le lion, trop téméraire, loin de garder l'incognito, s'en allait répétant son épître hardie :

Peuple jadis si fier, aujourd'hui si servile,
Des princes malheureux vous n'êtes plus l'asile.
Ou ose, etc.

Mais il arriva qu'il fut traqué, arrêté, chargé de chaînes et conduit au Mont Saint-Michel, où il resta trois ans dans *la cage*. Je dis la cage sans figure ; ce qu'on nommait alors *la cage* était un caveau creusé dans la roche vive, espèce de tanière de huit pieds en carré, où l'homme qu'on y enferme ne reçoit un peu de lumière que par les crevasses qu'on remarque du dehors aux marches de l'église.

L'abbé de Saint-Michel, M. de Broglie,

s'étant intéressé au prisonnier, dont il connut bientôt les excellentes qualités, obtint, après des sollicitations bien appuyées, qu'on accordât à ce malheureux l'abbaye pour prison; mais un séjour de trois années dans ce trou, que les infiltrations rendaient en tout temps humide, le défaut d'espace et l'obscurité profonde avaient pour ainsi dire changé la nature du prisonnier, et ce ne fut qu'avec les plus minutieuses précautions qu'on put le faire passer de cette véritable vie d'homme enterré à une existence où on lui accordait au moins l'air et la lumière.

Il resta deux ans encore au Mont Saint-Michel, et l'abbé de Broglie, devenu son ami, obtint enfin son élargissement. Ce digne prêtre ne borna pas là sa bienveillance : il exigea de son frère, le célèbre maréchal, qu'il le prît en qualité de secrétaire, et bientôt ce dernier, appréciant aussi Desforges et voulant lui faire oublier les maux de sa longue captivité, le nomma commissaire des guerres,

de sa propre nomination, droit acquis alors aux maréchaux de France.

Cette aventure de Desforges, avant sa naissance, était suivie de cette autre tout aussi véridique et dont il avait été le héros à Paris, pendant qu'il parcourait la province.

Desforges, du Mont Saint-Michel, était avant tout reconnaissant, et cette vertu d'une belle ame faillit lui devenir aussi funeste que l'avait d'abord été son courage.

Lors de l'exil injuste de M. le maréchal de Broglie, son bienfaiteur, voici ce qui arriva :

On jouait *Tancrède* à la Comédie-Française. Mademoiselle Clairon remplissait, avec son talent accoutumé, le personnage d'Aménaïde; elle devait beaucoup à M. de Broglie, et quand tout Paris était ému de la lettre de cachet qu'on venait d'envoyer au seul homme qui soutînt alors la gloire de la France, elle aperçut Desforges au balcon; la tragédienne, se tournant à demi vers lui, et prenant des

inflexions de voix qui furent comprises de tout le monde, lui envoya ces mots :

« On dépouille Tancrède, on l'exile, on l'outrage,
» C'est le sort d'un héros d'être persécuté. »

Desforges se prit à sanglotter, et le parterre le voyant et le connaissant, indigné lui-même de l'événement du jour, applaudit à outrance le vieux serviteur, et cria *bravo* à l'actrice. Le nom de Broglie vola de bouche en bouche, le spectacle fut interrompu fort long-temps; mais quand arriva le silence, et à ce vers de la pièce :

« Tout son parti se tait, quel sera son appui ?...

Desforges se levant de toute la hauteur de sa taille (il était grand et beau), prit avec enthousiasme le vers qui suivait, et l'envoyant comme une réponse aux spectateurs :

« Sa Gloire ! »

Sa Gloire ! sa Gloire ! répéta-t-on de toutes parts et d'une seule voix.

Depuis, on défendit *Tancrède;* Mademoiselle Clairon, admonestée, faillit aller au For-l'Évêque; et les amis de l'interrupteur audacieux l'obligèrent de se tenir caché assez long-temps.

Voilà les belles actions que la grande actrice avait prêtées à Desforges, ne se trompant que d'une lettre et de vingt-cinq ans d'âge environ; car le héros véritable se nommait Deforges, et devait avoir la soixantaine, quand l'auteur de *Tom-Jones* touchait au plus à trente-cinq ans.

Mais il avait habilement profité du quiproquo; et après *Tom-Jones*, et grâce à une erreur, nous eûmes *la Femme jalouse.*

Un plan sage et assez bien suivi; un personnage fortement dessiné et toujours soutenu; une intrigue qui n'est pas sans intérêt, bien que le spectateur soit un peu trop dans la confidence; quelques caractères liés avec art à l'action, et une jeune fille surtout dont l'aimable ingénuité plaît, attache et charme tour à tour : tels furent les élémens de succès de *la*

Femme jalouse, jouée au Théâtre-Italien devant un public qui augmentait chaque jour. Si mon ancien rival, Desforges, n'avait trouvé son original dans une pièce anglaise, j'aurais cru qu'il devait ses traits de caractère de jalousie à notre commune passion, la belle mais inquiète Clermonde, qui, j'en ai fait l'épreuve, était passablement atteinte de cette triste maladie.

Mais le rôle original de d'Aranville, celui si beau de Dorsan, Desforges les avait inventés. Je ne sais si l'on sera de cet avis : il me semble que, chez l'auteur dramatique, l'invention est encore plus dans la création des caractères que dans celle de la fable; pour la première de ces qualités, il faut être plus observateur et avoir dans le talent plus de maturité, ce qui constitue essentiellement l'art comique; pour l'autre, il faut plus d'habitude, plus de métier, plus d'imagination peut-être, mais de cette imagination dont Molière se passait fort bien. Desforges entendait admirablement d'ailleurs ce que je nommerai le caractère théâtral; ces

rôles de victimes, si bien venus des spectateurs quand ils ont de beaux retours d'énergie, sont très-avantageux à rendre; sur la scène, le rôle de marteau est d'ordinaire plus recherché que celui d'enclume, mais quand l'enclume aplatit le marteau!.... c'est comme dans le monde. En ce sens, le personnage de Dorsan est des plus favorables : de la dignité, de la noblesse, de la force, de la chaleur, une sensibilité exquise qui intéresse, tel est le mari de la femme jalouse. Ce personnage était dans mes rêves : combien j'aurais aimé à le jouer! Et cependant il faut mettre la main sur la conscience et le dire ici, alors je ne l'aurais pas rendu avec la supériorité de Granger.

Le second Théâtre a déjà porté ses fruits; nous sommes inquiets; les comédies qu'on y donne valent bien les nôtres, et sans le miracle de Figaro, les Italiens nous dépassaient en l'an 85. *Tom-Jones*, *Céphise*, *la Femme jalouse*, sont d'un excellent répertoire; Madame Verteuil; Rosières, dont le jeu original et piquant

est en même temps plein de franchise; Granger, l'intelligent et gracieux Granger : toutes ces choses, œuvres d'art, comédiens de talent, nous harcèlent, nous tiennent en haleine, et nos moqueurs ont peur; la Comédie-Italienne rit au nez de sa sœur aînée, partage de bonnes recettes journalières, fait sonner haut ses deux cent mille livres de petites loges; le public lui rend de fréquentes visites, les comédiens français ont peur, et moi..... moi, voici mon avis.

Je voudrais que tous fussent des Prévilles, et que nous fussions des Prévilles aussi. Pour l'art et les comédiens, rien de mieux que deux troupes rivales; je dis deux et non pas trois, il y aurait alors diffusion de talens. Mais deux, deux camps bien tranchés, bien hostiles, avec la parti pris de valoir mieux de chaque côté, voilà qui est bien, voilà qui est désirable! Le public se partage, dit-on? non, il se multiplie.

Je m'explique :

Les luttes de l'art intéressent; le prix est

au plus habile, on veut le voir disputer; le goût de l'art gagne, s'étend, se propage; des partis se forment : on tient pour celui-ci, pour celui-là. Le Théâtre-Français est attendu dans telle pièce; il fera merveille! la troupe du Théâtre-Italien est au moment de paraître dans telle autre; ce sera miraculeux! Les comédiens étudient, pâlissent sur leurs rôles, cherchent, consultent et se tracassent; les hommes de lettres, qui élaboraient d'autres œuvres, tournent au drame, à la comédie, à la tragédie; le feu est à tous les cerveaux pour la tragédie, la comédie et le drame : scènes, actes, dialogues, sont en ébullition permanente; la flamme augmente et se communique au public; le juge souverain s'agite, il court d'une tente à l'autre, remue, aiguillonne, se passionne, applaudit, choisit ses gens, se querelle, se divise, mais est d'accord sur ce point : *Aller au théâtre*. A ceux qui appelleraient cela un beau rêve, une théorie sans application, je répondrais : Je ne viens pourtant pas de racon-

ter autre chose que la récente lutte de Gluck et de Piccini (1). L'opéra vieillissait, cette lutte le rajeunit; le génie des auteurs se réveilla avec l'enthousiasme du public, je dirai mieux, avec sa colère. Si un tel sentiment vient en aide au talent de l'artiste, il soutient le zèle fervent des spectateurs. Au théâtre, la foule est artiste aussi; elle a ses mutineries, cherche sa revanche, et du même coup, relève l'art, remue les

---

[1] Et d'autres luttes aussi : où il n'y a qu'un théâtre littéraire, on rencontre toujours le despotisme ou le sommeil; c'est la nature de l'homme comme celle des corporations. Auprès d'un théâtre fort et puissant, il faut placer une espèce de grand vassal qui le tienne alerte et le rende bienveillant. En reportant nos regards au temps de Molière, nous voyons la troupe de l'hôtel de Bourgogne excitée par celle de ce grand auteur, l'*Impromptu de Versailles* avait aiguillonné ceux-ci comme le *Portrait du peintre* excita la verve de celui-là. MM. Lagrange, Brécourt, Ducroisy, Lathorillière savaient qu'il fallait justifier la préférence de Louis XIV en l'emportant sur Mont-Fleury, Beauchâteau, Hauteroche et de Villers; et de nos jours, *les Comédiens* de M. Casimir Delavigne ont fait prendre plus d'une loge au Théâtre-Français de la rue Richelieu, après avoir fait applaudir la critique au Théâtre-Français du faubourg Saint-Germain.

(*Note de l'éditeur.*)

idées des auteurs, et grandit le talent des comédiens.

Quand donc l'indifférence du public vous accablera, mes camarades! Souvenez-vous que ce qu'on nomme concurrence dans le commerce, c'est dans les arts, l'émulation; souhaitez-vous alors un second Théâtre-Français avec des acteurs comme Granger? cela équivaudra pour vous au grand moyen de gloire de Beaumarchais qu'on retrouve toutes les fois qu'il s'agit d'un axiome théâtral : *Des obstacles! des obstacles! et je réussirai.*

Il n'a fallu à Granger qu'un peu de cette fatalité (dont je parle peut-être trop souvent) pour devenir un des premiers sujets du Théâtre-Français. Je ne sais pour quelles raisons y ayant débuté bien long-temps avant moi, il n'y fut point admis : il est vrai que c'était en 1763, et qu'alors Bellecourt, Monvel et Molé, triumvirs inflexibles, l'auraient laissé languir dans la tuante inaction des doubles. Granger recula

devant le supplice du sommeil; fit-il bien? Je crois qu'il fit bien.... pour moi.

Granger était loin d'être un joli homme; mais toute sa personne avait un ensemble distingué et gracieux. Un nez un peu saillant aurait nui à sa physionomie, si, par une adresse dont les hommes de l'art seuls s'apercevaient, il n'avait su, pour ainsi dire, escamoter son profil et toujours jouer face au public, sans pour cela cesser d'être en scène. C'était, entre plusieurs belles qualités, une diction noble et naturelle, une verve chaleureuse, un débit entraînant, et avant tout un jeu vrai. Ainsi que moi, il s'attacha d'abord aux petits-maîtres, et dans ces rôles, qu'il aimait aussi de prédilection, sa légèreté était charmante. On nous a comparés quelquefois, et peut-être est-ce dire trop de bien de moi que de parler ainsi de lui; mais comme, dans le monde, on entend sans répugnance chacun se vanter d'être honnête homme, pourquoi ne dirait-on pas aussi : J'ai du talent, surtout quand le public vous en a averti? Pour

moi, qui sais toute la peine qu'on a pour résister à l'orgueil d'être modeste, je ne ferai pas d'hypocrite humilité, et je continuerai franchement mon parallèle :

Granger avait plus de gentillesse que moi, j'avais plus de mordant; il abordait mieux une femme, j'abordais mieux un homme; je n'aurais jamais dit le madrigal comme lui, il n'aurait pas poussé l'épigramme comme moi. Malheureusement pour lui, le madrigal n'est presque plus un nom français, et l'épigramme est toujours nationale : voilà peut-être par où je l'emporte.

Ce fut vers 1784 qu'après avoir parcouru la province, cet acteur aimable reparut à Paris, au Théâtre-Italien; son mérite fut bien vite apprécié; le public l'accueillit avec faveur, et les auteurs s'empressèrent de lui confier des rôles importans. Je l'ai vu créer, avec une supériorité incontestable, *l'Habitant de la Guadeloupe*, le rôle si original de *la Brouette* du vinaigrier; il donna même la vogue à des ou-

vrages assez médiocres; *le Déserteur* et *l'Indigent* lui durent leur succès. Les deux Fellamar des deux *Tom-Jones* le montrèrent dans les belles parties de son talent, la noblesse et la tenue, et quand il joua le personnage de Dorsan, il aurait fait de prime-saut sa réputation, si déjà elle ne lui eût été acquise.

Le Théâtre-Italien, en ne recrutant que de tels comédiens, aurait naturellement donné lieu au concours d'émulation dont je parlais tout-à-l'heure; mais l'administration n'était pas toujours aussi heureuse, ou, du moins, M. de Richelieu y mettait bon ordre.

Depuis que ce supérieur avait quitté le sceptre de la Comédie-Française, pour se donner tout entier au gouvernement du Théâtre-Italien, il se faisait vieux et ses réglemens ressemblaient un peu aux homélies de l'évêque de Grenade: Monseigneur baissait; il s'était marié à plus de quatre-vingts ans avec madame de Rothe, et dans les complaisances de la lune de miel, il confiait à cette dame des détails qu'elle n'enten-

dait guère ; ne sachant rien refuser à une jolie femme, même à la sienne, des gens d'intrigues s'étaient rendus les maîtres en sous-ordre, et ceux-là sont les pires des maîtres ; les auteurs se plaignaient (il est vrai que les auteurs se plaignent toujours), leurs droits n'étaient pas fixés, ou quand ils l'étaient, les statuts qui les réglaient étaient méconnus ; ils parlaient, murmuraient, réclamaient, mais leur voix se perdait dans le désert. Les intéressés, et le plus souvent les intéressées, d'après leurs caprices, faisaient marcher les traités, ou même en créaient de nouveaux ; quand une main blanche et potelée avait guidé la plume du Maréchal, il croyait que ces traités étaient les siens ; se plaignait-on des abus, il répondait : — Bah! bah! si ça ne va que mal, ça va aussi bien qu'à la Comédie-Française.

Veut-on savoir comment maintes fois il augmenta sa troupe, et de qui il acceptait des sujets?

Malgré son âge, ce seigneur avait conservé

l'habitude de monter à cheval, et deux fois la semaine il prenait pour but de sa promenade, le château de Monseigneur de Beaumont, à Conflans. Il mettait une grande régularité dans cet exercice, et ne changeait jamais ses jours : les mercredis et les vendredis, sans faute; d'abord, parce que le Monseigneur militaire était ponctuel et gourmand, et que le Monseigneur prélat donnait les dîners maigres les plus sensuels qu'on pût désirer, savoir : le mercredi, des friandises et chatteries bien confites, bien sucrées, préparations de béat dont s'accommodait à merveille le palais profane du maréchal; et le vendredi, des truites du lac de Genève, pêchées au bon endroit, venues à grands frais, et toutes, d'une chair, d'un embonpoint, propres à convertir à l'abstinence un criminel plus endurci que M. de Richelieu. Il craignait, cependant, qu'en acceptant ces réceptions de gourmand, Monseigneur n'eût une arrière-pensée : le prélat célèbre, grand convertisseur par état et par caractère, prépa-

rait peut-être ainsi son appât pour jeter plus tard sur lui les filets de saint Pierre. Or, le maréchal voulait bien des dîners du prélat, mais les croyant trop cher achetés par quelque grand acte catholique, il se promettait, en tous cas, de n'aller à Conflans que dans la saison des truites; en attendant, il se méfiait, examinant M. de Beaumont et cherchant à le voir venir, il lui semblait toujours deviner quelque mystère dans cet apôtre, et comme il était un peu dur d'oreille (le maréchal), il imitait de temps en temps une surdité complète, afin de se préparer cet échappatoire au moment critique.

Mais ce qu'il redoutait arriva, et un beau jour, M. l'archevêque, après un dîner maigre où rien n'avait été épargné, pria le Maréchal de passer avec lui dans sa bibliothèque; celui-ci voulut faire semblant de ne pas comprendre; il entendit de travers, et, comme on dit en Beauce : « A poule répondit renard » ; mais le prélat l'ayant pris par la main, il fallut bien suivre.

Le maréchal ne fut pas plus tôt enfermé, que les gens de la maison écoutèrent aux portes; ils étaient aussi dans des idées de sacrement, et si M. de Richelieu parlait, ils allaient en entendre de belles! Un silence se fit, puis le pasteur vénérable parla, mais si bas, qu'on n'entendit rien; puis M. le maréchal éclata de rire, mais si haut, qu'ils en furent étourdis; bientôt il sortit toujours riant, et serrant la main de M. de Beaumont qui paraissait content et écoutait avec avidité une espèce de refrain bien extraordinaire : « La caille! disait M. de Richelieu, la caille! très-bien! vous l'aurez, la caille! »

On pensa que M. le maréchal, en échange des truites qu'il avait mangées, devait envoyer du gibier; c'était bien de cela qu'il s'agissait vraiment!

Ce monseigneur si rigide, qui excommuniait les gens de théâtre, qui cabalait contre nos auteurs, qui refusait le mariage aux comédiens s'ils ne renonçaient à leur état, qui exigeait pour leur accorder la sépulture qu'ils fissent amende

honorable de leur profession, cet homme pieux qui voulut faire enfermer Guimard pour avoir fait jouer chez elle, *la Vérité dans le vin*, le jour de la Vierge, comme s'il y avait quelque chose de commun entre la Vierge et Guimard, ce prêtre dévôt, ce lévite intolérant qui était toujours en convulsion quand il parlait de l'anathème prononcé contre les histrions, savez-vous ce qu'il demandait à M. le Maréchal?

Je le donnerais en cent, je le donnerais en mille, on ne devinerait pas.

Monseigneur Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, demandait à son ami un ordre de réception POUR LA COMÉDIE ITALIENNE !!![1]

On pense si le maréchal, bien qu'il fût ac-

---

[1] Ce n'était pas la première fois que M. de Beaumont s'occupait du théâtre autrement que pour le proscrire ; en 1762, lorsqu'il fut question de l'union de l'Opéra-Comique à la Comédie italienne, M. l'archevêque intervint et sollicita vivement la conservation du théâtre de la foire, théâtre le moins moral du monde ; mais les fonds abondans que lui fournissait ce spectacle, dont il retirait le quart pour les pauvres, le portèrent à tolérer le scandale, moyennant finance.

coutumé à tout, parut étourdi de la demande ; il crut que Dieu le punissait d'avoir pris la résolution de faire le sourd devant son digne représentant, et plein de crainte il demanda à l'apôtre de répéter.

Pour le coup, il ne s'est point trompé ; plus de doute, Monseigneur s'intéresse à madame Lacaille ; il en vante l'honnêteté s'il ne peut en prouver les talens; le maréchal rit aux éclats de la proposition, mais il accepte ; la pieuse recommandation aura son effet, la singularité de la demande en fait le succès, et à l'instant l'ordre de cette actrice est signé de cette même plume épiscopale qui écrivit le mandement contre J.-J. Rousseau, contre Jean-Jacques, qui, comme Monseigneur, ne voulait pas de théâtre et faisait des pièces de théâtre. Pauvres philosophes! fragiles croyans!... allons, allons, j'absous Jean-Jacques, à cause de son *Devin de village*, mais je ne puis absoudre Monseigneur, à cause de madame Lacaille.

Après cette réception tout apostolique, celle

qui suit est d'un autre genre et d'une date plus récente.

Le duc de Richelieu finit par devenir complètement sourd, et le public prétendait à cause de cela qu'il n'était pas tout-à-fait dans les conditions voulues pour être le juge suprême d'un théâtre où il fallait admettre des chanteurs. Cette remarque, ayant quelque apparence de justesse, le public paraissait dans son droit : le Maréchal lui prouva le contraire.

Alors, mesdemoiselles Saint-Marc et Saulin étaient sur les rangs pour être admises dans l'emploi de madame Nainville.

Toutes deux jolies, toutes deux pouvaient plaire, toutes deux ayant de grandes dispositions au chant, d'après le Maréchal qui prétendait apprécier la qualité de la voix par une méthode à lui connue, et qui en effet, pour bien juger, n'exige pas qu'on ne soit point sourd.

Quand il s'agissait de recevoir une nouvelle chanteuse, il voulait d'abord entendre l'histoire

de la vie privée des postulantes racontée par son factotum théâtral, espèce de Sartines au petit pied qui attrapait assez bien ce genre de narration ; puis, suivant la multiplicité ou le défaut d'aventures, partant de la moralité ou du manque de sagesse de l'artiste proposée, il rendait son jugement, prétendant connaître à coup sûr, par là, le plus ou moins d'étendue de la voix : les moins sages ayant toujours quelques notes de plus, l'usage continuel du sentiment rendant la gamme plus libre, le tril plus aisé, la cadence plus légère ; d'après ce système, il n'était pas d'amant qui ne donnât un demi-ton, pas d'infidélité qui ne perfectionnât le bémol ou ne fît attaquer fièrement le dièze. Il assurait, par exemple, qu'il n'avait manqué à mademoiselle Saint-Huberti pour avoir deux octaves pleines, que de vivre ainsi qu'Arnould, et quand on lui objectait qu'Arnould, malgré l'exercice de la vie la plus indépendante, n'avait jamais eu une belle voix, il répondait : « C'est vrai, c'est bien vrai ; mais

aussi, sans l'amour, elle n'aurait jamais eu qu'un asthme. »

Comme il n'expliquait pas d'une manière bien développée l'influence secrète des passions sur la flexibilité des gosiers, et que d'ailleurs les deux jeunes débutantes dont il s'agit n'avaient encore que d'heureuses dispositions (toujours d'après lui), il fallait se servir du moyen vulgaire et les entendre.

Cet ordre donné et suivi, voici le placet du rapporteur.

« Monseigneur,

» La demoiselle de Saint-Marc a été enten-
» due au comité de la Comédie italienne, de
» l'ordre de Monseigneur, dans l'emploi des
» jeunes chanteuses.

» Le rapport de Messieurs les comédiens a
» été que cette actrice avait une *jolie voix*, une
» *voix agréable*; mais qu'elle paraissait *trop*
» *grasse* pour l'emploi auquel elle se destinait,

» ce rapport est entre les mains de M. Desen-
» telles. »

Et ensuite, et sans doute parce que l'auteur du placet s'intéressait à la suppliante, il ajoutait avec la même élégance ce post-scriptum favorable :

« P.-S. Comme cet embonpoint n'est pas
» aussi extraordinaire que l'on voudrait le faire
» croire, que la sus-nommée sait, par expé-
» rience, que son embonpoint ne lui a jamais
» nui, elle espère que Monseigneur voudra
» bien lui accorder l'ordre de début. »

Monseigneur fut fort embarrassé ; mais songeant que la justice a pour attribut une balance fictive, il s'en fait apporter une véritable, propre à ses desseins, ordonne aux deux chanteuses de comparaître, fait placer mademoiselle Saulin dans le plateau de droite, et mademoiselle Saint-Marc dans le plateau de gauche (ceci est à la lettre), regarde le fléau, juge les

deux virtuoses et donne au public..... la plus légère.

On pense bien qu'ainsi dirigée, la comédie italienne ne pouvait être long-temps pour nous une concurrence redoutable; mais parfois ravivée avec des pièces comme *la Femme jalouse*, et des acteurs comme madame Verteuil et Granger, le genre français reprenait le dessus et promettait aux amateurs de l'art dramatique encore quelques années d'avenir.

II

La statue de Voltaire.

Encore Beaumarchais. — Mot du duc de Vaudreuil. — Pluie d'épigrammes. — Amours de madame Denis. — Un singe intervient. — Querelle avec la Comédie-Française. — Singulière lettre de madame Denis. — Louis XVI décide la question.

Je crois que Dieu n'a fait à personne la grace d'être aussi désordonné que moi ; avec une grande mémoire pour mille choses, une mémoire peut-être surprenante, je n'ai pas celle des dates, et, comme cette veuve du *Légataire*

universel, qui mettait au monde un enfant posthume, je ne manque qu'à la chronologie; mais que ce chapitre soit un peu en arrière au lieu d'être un peu en avant, le chiffre du calendrier n'ayant ici nulle importance, on voudra bien s'en accommoder, sinon comme étant en son rang, du moins comme étant curieux.

On demandait à une personne de beaucoup d'esprit ce qu'elle pensait de Beaumarchais: « Il sera pendu, répondit-elle; mais la corde » cassera. »

La prédiction n'a pas été accomplie à la lettre; mais si l'on examine l'adresse constante avec laquelle cet homme extraordinaire se tirait des petits embarras de ce bas monde, son art de lever les obstacles lui fournissant l'occasion de faire valoir contre ses ennemis ce talent inépuisable de mots proverbes, d'heureuses réparties, de vers à enlever le morceau, on trouvera le mot cité juste, et plus juste encore

celui que M. le comte de Vaudreuil m'a dit à moi-même : « Cet homme est comme une pierre » à fusil, plus on le frappe, plus il en sort » d'étincelles. »

C'était bien l'avis de Beaumarchais ; aussi, en six mois à peu près, avait-il déjà recueilli tout un gros volume des épigrammes éparses lancées contre lui, à propos seulement du *mariage;* ce volume était richement relié en maroquin pourpre, et il avait fait écrire au-dessus en lettres d'or : MATÉRIAUX POUR ÉLEVER MON PIÉDESTAL.

Pendant quelques jours on se garda de l'attaquer dans le lieu de son triomphe ; quel trait satyrique n'eût pâli devant la verve de Figaro ! Mais enfin, quand la pièce fut à peu près connue des plus empressés, on se hasarda, et, à sa huitième ou dixième représentation, ses détracteurs usèrent du procédé dont avaient fait l'essai les ennemis de *la Veuve du Malabar;* avant le lever du rideau, il se

détacha des quatrième loges, une nuée d'imprimés qui volèrent dans la salle. Aussi voilà deux mille curieux en rumeur; c'est à qui attrapera de ces feuilles; on semblait deviner qu'il y avait là-dessous une méchanceté; les femmes en demandaient à grands cris; les gens du parterre les piquaient avec leurs cannes et les présentaient ainsi aux mains avides, qui s'agitaient gracieusement hors des loges pour s'en saisir; quelques mystificateurs ne faisaient passer que du papier blanc; d'autres, plus audacieux, y traçaient à la hâte des polissonneries ou des déclarations burlesques. On demandait des crayons, on se les empruntait, toutes les mains étaient en l'air pour prendre, pour rendre, pour copier; rires, voix mignardes, voix retentissantes, appels des premières aux secondes loges, brouhaha, tumulte, incidens plaisans, tout cela s'entendait à la fois, c'était une comédie qui ne valait pas celle de la *Folle journée*, mais qui y disposait à merveille; enfin

un orateur du parterre commanda le calme en se levant et lisant à pleine voix :

Je vis hier du fond d'une coulisse,
L'extravagante nouveauté,
Qui, triomphant de la police,
Profanait des Français le spectacle enchanté.
Dans ce drame honteux chaque acteur est un vice,
Bien personnifié dans toute son horreur.
Bartholo nous peint l'avarice,
Almaviva le suborneur,
Sa tendre moitié l'adultère,
Le *Double-main* un plat voleur,
Marceline est une Mégère;
Basile un calomniateur;
Fanchette.... l'innocente est trop apprivoisée!
Et tout brûlant d'amour, tel qu'un vrai chérubin,
Le *Page* est, pour bien dire, un fieffé libertin,
Protégé par *Suzon*, fille plus que rusée,
Prenant aussi sa part du gentil favori,
Greluchon de la femme et mignon du mari.
Quel bon ton! quelles mœurs cette intrigue rassemble!
Pour l'esprit de l'ouvrage... il est chez *Brid'oison*,
Et quant à *Figaro*.... le drôle à son patron
Si scandaleusement ressemble;
Il est si frappant qu'il fait peur.
Mais pour voir à la fin tous les vices ensemble
Le parterre *en chorus* a demandé l'auteur.

Le parterre *en chorus* siffla. On se mit de la

partie même aux premières loges, et, chose inouïe ! quelques nobles et jolis minois essayèrent une moue approximative qui ressemblait à une sorte d'imitation du bruit improbateur, et qui, n'étant pas le sifflet, en était du moins la pantomime.

Loin de fuir ceux qui l'attaquaient ainsi sourdement et dans l'ombre, Beaumarchais se présentait toujours avec fierté au combat et la visière levée ; aussi, en réponse à cette équipée épigrammatique, il écrivit la lettre suivante aux rédacteurs du *Journal de Paris*.

« MESSIEURS,

» Tout en vous remerciant de l'honnêteté
» que vous avez mise dans l'examen du *Ma-*
» *riage de Figaro*, je dois reprocher une né-
» gligence impardonnable au journal institué
» pour apprendre à tout Paris, chaque matin,
» ce qui la veille est arrivé de piquant dans son

» enceinte. Si quelque accident avait frappé le
» plus inconnu des bourgeois nommés ci-
» toyens, vous l'indiqueriez à l'article ÉVÉNE-
» MENS ; et la foudre est tombée jeudi dernier
» dans la salle du spectacle, en cinq cents
» carreaux ou carrés de papiers, lancés du
» cintre, et contenant la plus écrasante épi-
» gramme contre la pièce et son auteur, sans
» que vous daigniez en faire la plus légère
» mention ! Tout ce qui fait époque, messieurs,
» n'est-il pas de votre district? A quel temps
» de la monarchie rapportera-t-on un jour
» cette ingénieuse nouveauté, si les journalistes
» en gardent le silence? Il faut donc que je
» vous supplée, en rendant au public le chef-
» d'œuvre destiné à son instruction. Ce n'est
» point ici le cas de nommer le valet complai-
» sant qui l'a fait, le maître enjoué qui l'a
» commandé, le colporteur honoré qui nous
» l'a transmis : ils trouveront leurs noms et
» mes remercîmens dans la préface de mon
» ouvrage.

» Il suffit de montrer comment cette épi-
» gramme en est le foudroyant arrêt. »

(*Beaumarchais rapportait ici les vers précédens.*)

« On ne peut nier que cette épigramme, la
» plus ingénieuse de toutes celles qu'on a pro-
» diguées à ma pièce, ne donne une analyse
» infiniment juste de l'ouvrage et de moi. Il
» eût été seulement à désirer que l'auteur,
» moins pressé de jouir des applaudissemens
» du public, en eût plus soigné le français et
» la poésie. On ne dit guère, en effet, qu'un
» acteur *est un vice*, parce que un acteur est un
» homme, et qu'un vice est une habitude cri-
» minelle.

» Il n'est pas exact non plus de nommer l'a-
» dultère un vice. Si l'impudicité mérite ce
» nom, l'adultère qui n'en est qu'un simple
» acte, une modification, est seulement un
» péché. Nous disons : Il a commis le péché
» d'adultère, et non le vice d'adultère. On

» eût encore montré plus de goût en censurant
» le ton de la comédie, si l'on eût fait grace
» aux lecteurs français des mots un peu hasar-
» dés de *goûter* du page *favori*.

» Mais ce ne sont là que de faibles taches
» dans un ouvrage aussi rempli d'esprit que de
» justesse; et je ne fais ces remarques légères
» qu'en faveur des jeunes gens qui s'exercent
» beaucoup dans ce genre estimable.

» Au reste, si l'épigramme arrivant du cin-
» tre du spectacle a été reçue à grands coups
» de sifflets, l'auteur n'en doit pas conserver
» une moins bonne opinion de son ouvrage et
» de sa personne. Les nouveautés, même les
» plus piquantes, ont de la peine à prendre, et
» je ne doute pas qu'enfin on ne réussisse à faire
» adopter cette façon ingénieuse de s'emparer
» de l'opinion publique et de la diriger sur les
» ouvrages dramatiques.

« BEAUMARCHAIS. »

Comme toujours, les rieurs furent du côté de Beaumarchais, et, comme toujours aussi, les faiseurs d'épigrammes ne s'en tinrent pas là.

Nous étions possesseurs depuis peu de la statue de Voltaire, due au ciseau du fameux sculpteur Houdon. Cette statue était placée au milieu de notre vestibule : son sourire ironique et son regard malin semblaient chercher à démêler Fréron parmi les spectateurs qui entraient et sortaient. Ce fut pour les méchans une véritable inspiration : l'image du philosophe devint une espèce de *Marphorio* ou de *Pasquin*, qui, semblable à la statue satyrique romaine, reçut pendant quelques soirées de petits pamphlets anonymes collés sur le piédestal.

Le plus sanglant de tous y fut placé lors de la représentation donnée assez généreusement par notre auteur, au bénéfice du bureau des nourrices. Ce quatrain, de main de maître, n'y

figura qu'un instant, mais courut bientôt le monde en nombreuses copies :

De Beaumarchais admirez la souplesse !
En bien, en mal, son triomphe est complet :
A l'enfance il donne du lait,
Et du poison à la jeunesse.

Les amis de Beaumarchais, et il en avait de nombreux, rompirent à ce sujet plusieurs lances en sa faveur; chaque soir les alexandrins, les vers de huit, les vers de six, les vers croisés et de tous les pieds, s'étalaient sur le marbre dont ces Messieurs faisaient leur souffre-douleur ; mais ce fut à n'y plus tenir, quand certain abbé de Malecoste s'avisa de se proclamer ainsi l'avocat d'une cause gagnée.

Je ne dis que la fin de cette pièce rare.

La patrie envers vous ne sera pas ingrate ;
Dans le palais des arts s'élève un piédestal
Qui porte avec orgueil votre buste *en métal.*
D'un lâche désespoir au bas l'envie éclate,
Tandis que vous offrant *un joujou de cristal*
Un jeune nourrisson vous chérit et vous flatte.

Beaumarchais ne fut aucunement flatté du joujou de cristal; et comme en fait d'épigrammes il aimait mieux faire la besogne lui-même, depuis cette belle poésie, il alla chaque soir vérifier les diatribes affichées contre lui, puis il les récitait, les commentait à sa manière, et la foule des curieux de grossir et de rire! C'était comme la petite pièce d'après la grande; je crois même que plus d'un trait mordant ne fut crayonné là que pour entendre parler de verve l'homme le plus spirituel de l'époque, qui lorsque le ressort était lâché allait toujours, toujours heureusement et comme quelqu'un qui se griserait avec des paroles. Une fois, Champcenetz s'avisa de faire parler l'oracle, Beaumarchais le sut, et apercevant le coupable parmi les auditeurs, il lui dit, désignant du doigt le petit carré de papier : « Diantre! mon cher Champcenetz, s'il n'y a progrès, il y a adresse. Tu viens de trouver un moyen bien ingénieux de faire du Voltaire. »

Enfin, et pour le moment du moins, la cri-

tique se reposa, Beaumarchais la fatiguait ; nous fîmes tranquillement notre demi-million de recettes, on passa l'éponge sur le socle qui supportait la belle ressemblance de Voltaire, et ce grand homme n'eut plus d'autres aventures jusqu'à l'époque où l'on s'avisa d'affubler sa tête caduque du bonnet rouge de la terreur, image parfaite de la Melpomène d'alors.

Je dis que notre Voltaire n'eut plus d'aventures, et c'est ici qu'en me relisant j'ai vu que j'avais oublié d'instruire mes lecteurs des premières et grandes vicissitudes éprouvées par ce marbre fameux avant d'arriver jusqu'à nous; c'est une histoire complète, une histoire de querelles, de mots piquans, de médisances et de scandale, ce qui, joint au bel usage auquel on vient de voir qu'on voulait le consacrer, ressemblerait assez à une véritable continuation de la vie du philosophe sceptique.

Ce fut vers le temps marqué par les brillans succès du Contat, et par le commencement de la

faveur que me témoigna le public, qu'éclatèrent les grandes discussions entre madame Duvivier, autrefois madame Denis, et la Comédie-Française, au sujet de cette statue ; discussions vives, animées, qui occupèrent long-temps toutes les puissances, et qu'on aurait eu beaucoup de peine à terminer sans l'intervention de Louis XVI en personne.

Madame Denis avait offert l'Académie française ce chef-d'œuvre du ciseau de Houdon, et l'Académie l'accepta tout d'abord avec reconnaissance ; mais dans ces entrefaites madame Denis jugea à propos de faire un mariage qu'on désapprouva généralement; les gens de lettres qui avaient continué d'aller chez elle, attirés par respect pour la mémoire de son oncle, s'en éloignèrent à l'envi : pour bien comprendre ce sentiment unanime, il est essentiel de connaître quelques détails.

Qnand madame Denis devint maîtresse de la fortune de M. de Voltaire et libre de l'espèce de tutelle dans laquelle il l'avait assez sévèrement

tenue, cette nouvelle Rosine avait soixante-huit ans passés ; elle était laide, courte, grosse, mais grasse d'une certaine façon. Que je me fasse comprendre : en la regardant de profil et d'un peu loin, elle paraissait mince et tout d'une venue, comme un I sur lequel il aurait manqué un point ; en la regardant de face, ce n'était plus cela : elle était réellement développée, charnue, plus que complète même sous ce rapport, mais toutes ses magnificences avaient un aspect particulier : on aura une idée précise de ce personnel unique, en se figurant une femme dont, par un procédé nouveau, on voudrait avoir l'empreinte, et qu'on mettrait sous presse en en faisant bien peser les plateaux d'avant et d'arrière ; telle, et en y joignant une assez mauvaise santé, était madame Denis sous le rapport physique.

Quant au moral, madame Denis avait de grandes prétentions. Semblable au fameux Schah-Baham de Crébillon, on ne pouvait pas avoir moins d'esprit qu'elle, et on ne pouvait

pas s'en croire davantage et quoiqu'en tout un an il ne lui arrivât point une seule fois de penser juste, à peine en tout un jour lui arrivait-il de se taire une heure. Elle était constamment à l'affût du trait piquant, elle voulait sans cesse vous réjouir d'un mot alerte, d'une épigramme incisive, ainsi que ces amateurs de violon qui veulent toujours vous régaler de la troisième sonate; elle se posait enfin en digne nièce de M. de Voltaire et n'était pas plus avancée que le frère de Piron; bref, elle courait en tout temps après l'esprit, et elle atteignait toujours le ridicule.

Ainsi faite, à peine madame Denis se vit-elle en possession d'une grande fortune et d'une complète indépendance, biens qu'elle attendait depuis long-temps, qu'elle regarda sa position comme inappréciable, et voulut en connaître tous les charmes; il lui fallait un ami, un guide, un cœur qui sût la comprendre. Tendrement tourmentée de ses soixante-huit ans et quelques mois. le sentiment lui fit oublier les an-

ciennes préventions de son oncle ; elle ne lisait plus que la nouvelle Héloïse, elle ne parlait jamais que des bosquets de Clarens et de la lettre quatorze.

Son délicieux mariage avec M. Duvivier se décida tout à coup par un trait de coquetterie qui ne pouvait être conçu et exécuté que par elle.

Je me trompe : elle admit un tiers dans ce complot féminin, et ce tiers fut le singe de Voltaire : ce digne associé conclut tout.

Voltaire avait donné à son singe le nom de *Monsieur le Duc*. L'habile animal était d'une adresse parfaite, avait une grande intelligence, un talent imitateur très-flexible, et, lors des brouilleries de ce philosophe avec Frédéric-le-Grand, il avait (le philosophe) habitué son pongo à prendre l'attitude et les gestes de ce roi de Prusse, se donnant alors le plaisir de lui chanter pouille, de le battre et de l'injurier à son aise, ce qu'il appelait « se venger par ambassadeur. »

Madame Denis hérita du singe, et comme elle n'avait point de rois à humilier, mais à recevoir l'hommage de simples sujets, elle changea tout le système d'éducation de *Monsieur le Duc*. Elle lui faisait prendre des manières sentimentales, étudier des airs passionnés; elle cherchait à lui donner une tournure galante; puis, jouant avec lui, elle le battait pour se donner un motif de faire valoir une main qui n'était pas trop mal encore; elle ripostait à ses grimaces pour montrer des dents bien conservées; elle s'en faisait mordre pour bouder doucement, bien entendu que cette manœuvre, répétée à huis-clos, s'exécutait ensuite en grand devant le spectateur qu'elle voulait agacer, en développant ainsi tout ce que la nature lui donna de graces; car, après le départ des visiteurs sur lesquels elle voulait faire cette espèce d'effet, on réléguait *Monsieur le Duc* dans sa boîte, comme un comédien inutile qui ne vaut que devant le public, et ne compte plus, le rideau baissé.

Lorsque l'aimable monsieur Duvivier s'avisa pour la première fois des appas de madame Denis ; il avait lui-même de cinquante-neuf à soixante ans, et, soit qu'il fût timide, ou que des charmes qui sautaient aux yeux de tout le monde le tinssent dans une crainte respectueuse, sa déclaration se faisait fort attendre ; or, madame Denis y comptait, elle la voulait même vive, tendre, passionnée. Mais ce sublime mouvement s'ajournait, et le mois de mai de la soixante-neuvième année de la dame avançant à grands pas, il fallait porter un grand coup à ce cœur paresseux, un coup décisif, pour conclure avant de compter les dizaines de printemps par sept.

Madame Denis avait une grande idée d'une certaine portion de son embonpoint, embonpoint qui effaçait un peu l'idéal de sa taille ; mais elle savait qu'en plusieurs circonstances l'excès a son mérite, et, d'après certaines données à elle connues, elle pensait que son plus grand ennemi était son fichu.

En conséquence, elle dressa toutes ses batteries, fit répéter *Monsieur le Duc*, et attendit monsieur Duvivier, dont la visite était annoncée.

Il vint; on parla : il s'enhardit; il alla même jusqu'à baiser la main. On se défendit, mais on fut émue : la poitrine s'agitait sous le linge, et, comme pour se distraire d'une impression dont on n'était pas la maîtresse, on alla décrocher le singe malin, on joua avec lui, l'agaçant dans le sens des leçons données. L'intéressant animal fit son office. La main qu'on avait laissé baiser tout-à-l'heure parut plus belle; le bras, qui dessinait les plus gracieuses courbures, plus potelé. *Monsieur le Duc* grimaça : on lui rendit un sourire; *Monsieur le Duc* devint audacieux : la douce bouderie eut son tour. Monsieur Duvivier était charmé; mais il fallait le coup de grace : bientôt la guerre est déclarée plus vive, plus animée; l'attaque et la défense prennent un autre caractère. Monsieur Duvivier se met du parti de

sa belle ; *Monsieur le Duc* n'en tient compte ; madame Denis craint que son défenseur ne soit mordu, elle veut chasser le pongo, elle s'agite ; le singe saute, passe derrière le fauteuil : on se renverse pour l'atteindre, l'animal grimpe..... O moment suprême !.... le fichu est enlevé ; voilà mille charmes à découvert ! On croise les deux petits bras ronds sur ces riches superfluités, on se dessine en statue de la Pudeur. Monsieur Duvivier est ébloui, transporté, ses genoux fléchissent, il adore ; l'aveu attendu si long-temps se fait entendre, et, grace à l'heureuse médiation de *Monsieur le Duc*, le mariage de madame Denis avec M. Duvivier est célébré dans la quinzaine.

Ce qui fâcha le plus la littérature, et ce qui aurait dû cependant glisser sur des auteurs dont le premier titre était d'être philosophes, fut la qualité du nouveau maître de cette nièce d'un oncle illustre. Il avait été *frater*, disait-on, aussi ne l'appelaient-ils que du sobriquet de *Nicolas Toupet*. Ces messieurs,

en cette circonstance, étaient un peu en contradiction avec leur principe, « que l'homme vaut par lui-même » ; ils auraient pu savoir d'ailleurs que M. Duvivier avait été soldat, puis commissaire des guerres à Saint-Domingue, et qu'enfin il devint l'ami de M. de Clugny, bien avant que celui-ci fût contrôleur-général. Mais les philosophes sont peu tolérans, ce qui n'est pas du tout la faute de la philosophie.

On sent bien qu'on ne pouvait se nommer M. et madame *Toupet* sans être en butte aux brocards et au ridicule : les vieux époux ne furent point épargnés. On racontait dans le monde le trait d'un ouvrier qui, entré le matin dans la chambre de madame Duvivier pour réclamer le paiement d'une dette, et croyant apercevoir sur le chevet du lit conjugal deux figures d'hommes, avait demandé naïvement qui des deux était madame.

Quand la nièce de Voltaire s'aperçut que les gens de lettres et les académiciens l'abandon-

naient et la bafouaient, elle imagina, pour s'en venger, de donner la statue en question, non plus à l'Académie, mais aux comédiens français, et elle se fit écrire à ce sujet une grande lettre emphatique par Gerbier, avocat de la Comédie, grand orateur au palais, mais fort médiocre écrivain. Gerbier lui disait : — Que les comédiens sachant qu'on exécutait pour elle une statue de son oncle Voltaire, lui proposaient de la placer dans leur nouvelle salle, en lui faisant observer que ce grand homme, qui les regardait de son vivant comme ses enfans, devait résider au milieu d'eux. Madame Duvivier répondit : — elle accédait aux désirs manifestés au nom des Comédiens ; elle se flattait avec raison que la statue de cet illustre oncle, qui avait été soixante ans le bienfaiteur de la Comédie française, serait honorablement placée dans le foyer de la nouvelle salle.

Mais elle ne savait pas que Voltaire avait à la Comédie un ennemi qu'en effet il était bien difficile de lui soupçonner, et un ennemi

dont le crédit était grand; Molé, qui alors bouleversait à son gré notre théâtre, avait pris l'auteur de Zaïre, ou du moins sa statue, en haine, et voici pourquoi : il était un de ceux qui firent exécuter pour la nouvelle salle le buste de Molière; en conséquence, il voulait que l'œuvre statuaire votée par lui eût le premier rang. La Comédie française se divisa en deux factions : celle du buste et celle de la statue; la Tragédie était pour la statue, la Comédie pour le buste. Un mot de Préville trancha la question; il dit : « que s'il y avait une préférence à accorder pour la place d'honneur, c'était au grand comique qu'il fallait la donner, ajoutant qu'il était indécent que Voltaire fût assis, tandis que Molière, Corneille, Racine étaient debout. » La faction des comiques l'emporta; Voltaire fut relégué au garde-meuble, en attendant une place convenable, et Molière, placé sur un beau socle de marbre, élevé sur la cheminée.

Dès-lors grandes plaintes de madame Du-

vivier ; rumeurs et blâme de la part du public : « La reconnaissance, disait-on, n'est pas la vertu des comédiens ; ils le prouvent du moins cette fois. » Ces bruits absurdes nous portèrent à retirer du garde-meuble l'œuvre d'Houdon, et à la placer dans la pièce de nos assemblées particulières.

Mais madame Duvivier, dans une lettre qu'elle rendit publique (et qu'elle se fit faire), s'écriait solennellement que ce n'était pas là du tout la destination première de cette belle statue.

« Je me suis rendue à vos désirs, disait-» elle, lorsque vous me l'avez demandé, » d'autant plus volontiers qu'elle devait être » mise à *toute éternité* sous les yeux du public, » qui paraissait voir avec plaisir l'hommage » que j'ai rendu à la mémoire de ce grand » homme, et mon tribut de respect et de re-» connaissance pour lui. Je ne me suis pas » plainte de ce que vous n'avez pas daigné » jusqu'ici me procurer le moyen de voir en-

» core quelquefois représenter sur votre théâ-
» tre ses ouvrages immortels ; mais je me
» plains à juste titre aujourd'hui de ce que
» vous ne rendez pas à sa statue l'honneur
» qui lui est dû. Elle n'a jamais été destinée à
» faire *un meuble d'ornement pour votre cham-*
» *bre* (notre chambre ! le lieu consacré à nos
» assemblées !) ; et si la cheminée qu'on a
» pratiquée dans le foyer y est plus nécessaire
» que la statue de M. de Voltaire, du moins
» pouvait-on la placer à l'un des côtés de cette
» cheminée, en attendant que les parens des
» autres grands hommes, qui ont comme lui
» enrichi le Théâtre-Français, leur aient ren-
» du le même honneur ; ou bien, dans l'en-
» foncement de la fenêtre qui est en face de
» cette cheminée, et bien mieux encore dans
» le vestibule d'en bas ; c'est même là, que
» M. de Wailly avait d'abord imaginé de la
» placer.

» Je suis bien loin, messieurs, de reprocher
» mes bienfaits et de retirer le don que j'ai fait

» à la Comédie-Française; mais enfin, si vous
» ne remplissez pas mon intention, en mettant
» la statue de mon oncle sous les yeux du pu-
» blic, dans un des endroits ci-dessus indi-
» qués, je ne vous propose point de me la
» *rendre*, mais je vous prie de me la *vendre*.
» Je la paierai ce que M. Houdon, qui en est
» l'auteur, l'estimera; vous pourrez m'indi-
» quer le jour où vous la renverrez, et le prix
» sera tout prêt.... »

Notre assemblée regarda avec raison cette lettre comme très-offensante, et pour en mieux faire sentir toute l'inconvenance, nous y répondîmes de la manière la plus sèche. Il y eut de la part de M. ou de madame Duvivier, une réplique assez vive à laquelle l'honneur du corps se crut obligé de riposter d'une manière encore plus injurieuse. Sans notre respect pour la mémoire du grand homme, nous étions sur le point de renvoyer sa statue, lorsqu'un ordre supérieur obtenu pour la médiation de madame la comtesse d'Angevilliers (ci-devant madame

de Marchais, quand elle tenait bureau d'esprit à Versailles), décida que cette statue n'avait point été donnée aux comédiens, mais à la Comédie-Française; que la Comédie étant au roi, il n'appartenait en conséquence qu'au ministre des bâtimens (c'était M. d'Angevilliers), de concert avec MM. les gentilshommes, de décider de quelle manière il convenait de la placer.

Cet ordre répandit chez nous la consternation; mais comme il n'avait été déclaré d'abord que verbalement, nous délibérâmes si l'on y obtempérerait ou non. Nous arrêtâmes même les travaux des ouvriers chargés alors de placer la statue selon le vœu de la donatrice, et nous envoyâmes sur-le-champ des députés à Versailles pour offrir à sa majesté la démission de ceux d'entre nous, qui, en qualité de commissaires, avaient été chargés de suivre cette contestation, à moins qu'il ne fût enjoint à la dame Duvivier de rétracter publiquement les injures contenues dans ses deux lettres.

Mais tout cet orage s'apaisa ; et, en vertu d'un ordre par écrit, bien et dûment signé Louis, la statue du grand homme fut placée enfin dans le vestibule d'en-bas. Voltaire au milieu des laquais et des portiers ! Quelle ordonnance !... la noblesse avait rendu à la philosophie ses épigrammes.

—

III.

—

Cagliostro.

Crédulité du temps. — Un mot sur le cardinal de Rohan. — Le souper de filles de l'antiquité. — Évocation d'une ombre célèbre. — Bêtise d'un mort. — Un chat donne des coups de canif dans le contrat. — Rencontre du demi-dieu. — Cagliostro philosophe. — Anecdote racontée par Palissot.

J'ai vu Justin Sciol, natif de Normandie, et maître d'école au village de Malesherbes, s'accréditer dans la haute société, paraître sous le plus illustre titre, faire sensation dans la capitale et jusque chez les ministres en qua-

lité de prince, descendant de l'auguste maison Justiniani de Scio, prince grec s'il en fut jamais, un I de plus, une L de moins et beaucoup d'audace firent l'affaire.

J'ai vu la cousine d'un homme qui avait ciré mes souliers à Lyon, Claudine Bouvier, simple servante, pour avoir été reçue une fois chez la reine, être parfaitement accueillie des grands, les amuser de ses expressions populacières, faire croire à son crédit, obtenir des priviléges, éblouir tout Paris, donner des audiences, éconduire des solliciteurs, et recevoir des laquais à grande livrée, qui lui présentaient des bouquets de la part des hommes les plus qualifiés.

J'ai vu le paysan à la baguette de coudrier, fixer sur lui les regards de la France entière, attirer les hommes du monde, diviser les savans, découvrir les sources d'eau et les meurtriers, faire fortune et ne trouver ni contradicteurs ni incrédules.

J'ai vu des hommes bons à pendre, ne fût-ce que pour essayer des cordes, faire trafic de scan-

dales en gros volumes et trouver des lecteurs qui ne croyaient pas en eux, mais croyaient à leurs infamies; j'ai vu des gens comme Mesmer, n'ayant pas de secrets, vendre des secrets; et des avocats célèbres, comme Bergasse, les acheter à grand renfort de louis d'or; j'ai vu tout Paris accourir sur les bords de la Seine, à un jour donné, pour être témoin du miracle d'un homme qui devait passer la rivière sans enfoncer, avec la seule condition néanmoins de mouiller ses semelles; j'ai vu tout cela presque en même temps.

Et la France se serait étonnée que le cardinal prince de Rohan eût cru à Cagliostro, qu'il eût été joué par madame de Lamothe! le cardinal de Rohan! est-ce qu'on en voudrait faire un héros d'esprit pour avoir subi le martyre des dupes? C'était un grand seigneur, un prince de l'église, un homme du monde, un honnête homme : qui dit non? Mais si jamais il montra du talent, s'il écrivit passablement les fameuses lettres de son ambassade, s'il s'y conduisit avec

quelque habileté, l'intendant de son éminence sait bien quels appointemens touchait l'abbé Georgel pour solde de cet éminent mérite ; ne pas se laisser attraper, le cardinal de Rohan ! eh, mon Dieu ! il ne demandait que cela, il semblait faire la quête pour être trompé... Mais on aurait jeté de l'esprit par les fenêtres qu'il n'aurait pas su tendre son chapeau rouge pour en ramasser [1].

Ce n'est pas que je veuille parler du fameux procès du collier, outre que nous n'y sommes pas tout-à-fait encore, je sais que c'est du rebattu, et pourtant je suis possesseur de quelques notes qui seraient assez curieuses.

Qu'on juge si j'étais à la source.

Ma sœur se trouvait à Vienne quand M. de Rohan y représentait si raisonnablement la France ; j'étais lié avec madame Campan ; Grammont Roselly, qui débuta si souvent chez

---

[1] Il sut du moins, tendre la main au jésuite Georgel ; c'est de l'esprit que de bien employer les hommes.

(*Note de l'éditeur.*)

nous, et malgré son talent assez remarquable, n'y pût jamais prendre racine, Grammont avait déjà essayé de faire de mademoiselle Oliva une servante de Thalie; de plus, je connus, avant les grandes aventures, ou pour dire plus vrai, je vis Cagliostro tout en plein, j'envisageai le Dieu dans sa splendeur : voilà des titres pour écrire l'histoire du collier! Mais quelques particularités inédites n'éclairciraient pas plus l'affaire qu'elle ne l'est, je n'aurais rien de mieux à trouver que ce qu'on sait déjà : que toute cette longue et déplorable aventure est la mystification d'un illustre seigneur par une intrigante, et le scandale qu'on en voulut faire contre la Reine, la préface d'une grande revanche de l'ancien ministère d'Aiguillon, contre le plus ancien ministère de M. de Choiseul.

Mais je m'arrête; car je m'aperçois que j'atteins les hauteurs de la politique, et c'est un peu moins ma faute que celle du foyer de notre théâtre; ils sont là quatre, au moins, qui remuent toute l'Europe, devinent les secrets des puis-

sances, cherchent les origines des événemens, en prophétisent les suites, et moi, sans savoir comment et encore plus sans trop savoir pourquoi, je me surprends répétant ce qu'ils disent ; c'est une terrible chose que l'habitude d'apprendre des rôles! La prose politique de MM. Ximenez et autres me reste dans la tête malgré moi, comme si ma mémoire avait à percevoir une sorte de droit aux barrières sur les paroles quelconques prononcées en nos domaines.

Je descends donc à la simple biographie du grand sorcier italien ; je dirai sans doute plusieurs choses connues ; mais comme elles se lient naturellement à quelques unes que je n'ai vues nulle part, à d'autres qui me sont personnelles ou qui m'ont été rapportées par gens qui de leur vie n'ont tenu la plume, je pense qu'on ne sera pas fâché de les trouver ici avec plus d'ensemble.

Environ six ou huit mois avant le célèbre procès, on parlait beaucoup de Cagliostro ; il était venu rappeler les merveilles de M. de Saint-

Germain; son crédit n'alla cependant jamais jusqu'à la cour, la Reine plaisanta de ceux qui lui rapportaient ses grands prodiges, et le Roi tança d'importance quelques gentilshommes qui demandaient à toute force à le présenter : cet excellent Louis XVI ne voulut jamais croire aux charlatans.... à moins qu'ils ne fussent ministres.

Les mystérieuses scènes d'évocation avaient lieu moyennant finance; il n'était besoin que de demander; on pouvait voir ses parens, ses amis, ses connaissances, ou bien, en doublant le prix, se passer toute autre petite fantaisie de revenans.

Cela fut poussé au point que plusieurs financiers et jeunes seigneurs des plus hardis se taxèrent au prix de mille louis pour demander à l'auguste adepte de leur arranger un tout petit souper libertin de filles de l'antiquité; on dressa une liste, chacun y désigna sa chacune, suivant son goût ou ses connaissances du personnel des anciens temps, celui-ci vou ;

lut Laïs, celui-ci Aspasie, cet autre Phrinê, il y en eut un qui, parmi les filles romaines, demanda pour son compte *la mère des Gracques!* La mère des Gracques! je ne puis me piquer d'ètre connaisseur, mais je n'aurais pas trouvé celui-là! on effaça bien entendu cette romaine si mal appréciée, et pour l'argent de sa cotisation on lui donna une petite danseuse de la Bactriane, assez inconnue, espèce de comparse historique, dont il fallut bien se contenter, pour le moment, les autres ayant tout pris; une seule difficulté ajourna cette belle partie de plaisir et malheureusement l'ajourna jusqu'au procès : on ne savait de ces dames que leur vie joyeuse, c'est-à-dire l'époque de l'âge fleuri, de l'âge des péchés mignons, et l'on n'avait pas la date de leur extrait mortuaire; or, c'était une question de savoir si elles reviendraient à la vie, avec la beauté qu'elles avaient lorsqu'elles étaient dans toute leur splendeur, ou bien si elles se montreraient comme au jour de leur mort; dans ce dernier cas les choses se seraient mal

passées, et pour souper avec des matrones c'était employer bien mal mille louis.

Ce qui donna lieu sans doute à cette croyance de résurrection momentanée, avec l'enveloppe qu'on avait au dernier jour des adieux à la terre, fut la grande apparition de d'Alembert, solennellement évoquée pour l'instruction de plusieurs philosophes, et pour les menus plaisirs de quatre ou cinq douairières, entre lesquelles Lady Mantz, comtesse Brulz des Deux-Monts, trouva le secret de se fourrer.

C'est d'elle que je tiens les circonstances de cette curieuse cérémonie :

Il y avait pour tous les amateurs qu'on y reçut, sous le titre plus noble de convives, des fauteuils adossés aux parois de l'appartement du côté du couchant (chose essentielle !) Puis, au levant, le grand Cophte (c'est le titre que prenait Cagliostro dans le lieu consacré) avait placé le siége destiné à d'Alembert; une

chaîne de fer à portée des spectateurs, les tenait à distance de l'apparition ; il avait été dérogé à la coutume relativement à l'heure consacrée aux revenans, et trois heures du matin était celle des évoqués de Cagliostro, du moins ce jour-là, ce fut celle qu'il choisit.

Vers trois heures donc, un commandement se fit entendre d'éloigner les chiens, les chats, les chevaux, les oiseaux, et, s'il s'en trouvait, tous les êtres immondes ; quelques secondes après, un autre commandement ordonna de ne laisser dans l'enceinte que les hommes libres, et tous les domestiques durent partir ; après ces préliminaires, il se fit un grand silence et tout à coup les lustres s'éteignirent ; la même voix, mais cette fois-ci devenue formidable, ordonna aux convives de secouer la chaîne de fer, ils obéirent ; mais à peine y avaient-ils touché, qu'une émotion étrange passa rapidement en eux ; enfin trois heures sonnèrent lentement, et à chaque son prolongé d'un timbre lugubre, une clarté soudaine et fugitive comme l'éclair,

illuminait le fauteuil vide au-dessus duquel on lut pour la première fois :

PHILOSOPHIE !

Tout retomba ensuite dans l'obscurité, et le marteau ayant frappé le second coup, le même éclair illumina le mot :

NATURE !

Enfin, autre profonde obscurité, dernier son de l'horloge, et autre mot plus éclairé cette fois et tout resplendissant de rayons :

VÉRITÉ !

Alors les lustres qui s'étaient éteints tout seuls, se rallumèrent d'eux-mêmes; on entendit pousser trois cris inintelligibles, comme de quelqu'un qui, presque sous le bâillon, appellerait au secours; on comprit qu'il y avait quelque part une grande lutte; un bruit pareil à celui d'une porte qui craque effroyablement et se brise, se fit entendre : Cagliostro parut.

Le grand Cophte portait un costume dont on ne pourrait nulle part trouver d'analogue; sous ses draperies flottantes, il paraissait superbe : beau d'émotion, de puissance et de gloire; on voyait qu'il avait long-temps combattu et était revenu vainqueur; il parla, prononça un discours bref et en fort beaux termes, sur l'initiation, commentant les paroles : PHILOSOPHIE, NATURE, VÉRITÉ. Après cela, et jetant d'abord aux quatre points cardinaux des paroles cabalistiques qui lui étaient répondues comme par un écho des plus lointains, il ordonna aux ténèbres de se faire de nouveau et prescrivit aux convives de secouer encore la chaîne.

C'était le terrible moment !

Les ténèbres étaient revenues, et le choc des anneaux ayant renouvelé l'émotion extraordinaire dont j'ai parlé, peu à peu les lignes du fauteuil vide se dessinèrent : on aurait dit qu'un habile peintre parcourait une toile sombre avec un crayon de phosphore; bientôt, et comme

par le même procédé, les plis onduleux d'un linceul blanc se drapèrent, quelque chose s'agita dessous, des mains décharnées s'appuyèrent sur le bras du siége, on distingua les contours d'une figure emmaigrie, un souffle subit se fit entendre, des yeux brillans et sans direction roulèrent quelques secondes; enfin, ils se fixèrent sur les spectateurs effrayés : C'ÉTAIT D'ALEMBERT !

Les convives avaient la faculté de voir le personnage évoqué; mais Cagliostro pouvait seul l'entendre et il en transmettait la réponse, mais il fallait encore que la demande fût grave et digne en tout d'un hôte qui avait la complaisance de revenir de si loin; une question futile ou légèrement adressée eut été suivie des plus grands malheurs.

— Et que demanda-t-on à d'Alembert? dis-je à lady Mantz.

— On lui demanda, s'il y avait un autre monde.

— Voilà quelque chose de curieux! Pour

ma part, je ne suis pas fâché de savoir à quoi m'en tenir. Que répondit le philosophe?

— Ah! monsieur Fleury! une chose terrible, effrayante; pour moi surtout qui, d'après mes malheurs, devais compter sur une meilleure vie..... le croiriez-vous? Il répondit, avec la petite voix que vous lui connaissiez.

— Comment avec la petite voix que je lui connaissais! mais si c'est Cagliostro qui répondait pour lui.

— Sans doute, sans doute; mais peut-être que dans l'inspiration, M. Cagliostro l'imitait, Il répondit (ici lady Mantz prit une voix sépulcrale, basse, creuse, alongée à peu près comme *notre spectre* de Sémiramis): IL N'Y A PAS D'AUTRE MONDE.

— Il répondit cela?

— Oh! mon Dieu, oui: c'est désolant!

— Pas du tout: est-ce qu'il n'y eut personne pour répliquer?

— Répliquer à Monsieur d'Alembert! à un

philosophe! à un mort Académicien! et qui revient...

— D'où?

— Mais apparemment de... de...

— Eh bien! c'était ce qu'il fallait lui dire : « Il n'y a pas d'autre monde! D'où viens-tu » donc? »

Lady Mantz trouva ma réponse fort juste; mais elle prétendit que si j'avais été là, je ne me serais pas montré si téméraire; sur quoi je prétendis aussi, que M. d'Alembert ou Cagliostro s'était moqué d'eux; pour Cagliostro, elle n'en convint pas : dans ces sortes de cérémonies, il était purement passif.—Quant à M. d'Alembert, ça se pourrait bien, ajouta-t-elle comme par réflexion; car, j'ai bien vu que, lorsqu'on l'interrogeait, il avait ce petit mouvement d'impatience de la jambe droite qui, autrefois, lui faisait chercher les barreaux de son siège, pendant que j'avais l'avantage de lui proposer des objections chez M. le Maréchal.

Je ne voulus pas contredire cette folle dans

sa croyance ; je n'en aurais pas obtenu ce que je désirais ; elle connaissait Cagliostro, et par son moyen, j'espérais être admis en présence du curieux personnage.

L'origine de ce charlatan était absolument inconnue ; il se donnait, lui, pour fils naturel d'un grand maître de l'ordre de Malte ; tout ce qu'on en savait, c'est qu'il naquit à Naples, y étudia la médecine et la chimie, et chercha à se rendre habile dans ces deux sciences en voyageant beaucoup. Son talent de médecin lui servait de passeport, et comme il guérissait ou tuait avec d'autres formules que ses confrères, et que le peuple le plus crédule et le plus enthousiaste, est celui des malades, il eut bientôt une clientelle dans tous les pays où l'on peut payer des médecins.

Son coup de fortune fut la guérison de madame Sarrasin, femme d'un riche banquier suisse ; ayant eu le bonheur de la tirer d'une maladie dangereuse, le mari, par reconnaissance, offrit à l'Esculape voyageur des lettres

de crédit sur toutes les places avec lesquelles il était en correspondance; c'était ouvrir les coffres-forts des principales villes de l'Europe au mystérieux personnage, et par conséquent lui mettre pour ainsi dire en main cette baguette magique dont il sut tirer un si grand parti.

Il avait aussi un autre moyen de séduction : c'était sa femme, ou plutôt sa belle compagne; la divine Séraphina ne lui était pas de peu d'aide dans ses tours de gibecière; pendant qu'il donnait de la foi aux malades, elle en donnait, elle, à ceux qui se portaient bien; ainsi c'était une maison qui devait prospérer, elle était posée sur deux belles erreurs : l'espérance et l'amour.

Aussi Cagliostro marcha-t-il rapidement à la fortune en ayant l'air d'y conduire les autres; car outre sa médecine et ses guérisons, il s'annonça comme ayant trouvé le grand secret de faire de l'or, et pour être bien sûr de son affaire, il s'environna plus particulière-

ment de gens riches; Séraphina jetant de tous côtés ses beaux regards italiens, et Cagliostro prêchant d'enthousiasme; la persuasion entrait dans tous les esprits et dans tous les cœurs; il fit croire à la pierre philosophale, Séraphina fit croire à tout ce qu'elle voulut. Bientôt il établit une sorte de franc-maçonnerie dont il était le Dieu et elle la grande prêtresse; tout Dieu veut des offrandes, toute grande prêtresse accepte des présens, et la maison divine allait à merveille; chaque sens y était flatté; c'était une ivresse continuelle : des chants sublimes, des instrumens éclatans, de splendides repas, de l'or, des perles, des rubis, des hommes aimables, des femmes, que dis-je? des fées et du mystère. Qui n'y aurait été pris? tout le monde, et Paris plus que tout le monde.

La malheureuse affaire du collier agrandit encore la réputation de l'adepte; il fit paraître en cette circonstance les mémoires les plus curieux, les plus inouis et les plus romanesques; on les lut avec avidité; il n'aurait tenu qu'à lui

de devenir populaire, si, à la suite du procès, il n'avait reçu l'ordre, bien intimé de quitter la France.

En traversant les villes du Nord, pour sortir du royaume, son passage à Metz devint la cause d'une aventure comique dont plusieurs récits ont couru; voici celui qu'on m'a donné comme le véritable.

Monsieur Latour-Eccieu, qui depuis acquit une si grande fortune dans les îles, s'était marié à une femme qu'il avait été choisir dans un fond de campagne, d'après les idées de Sganarelle :

« Épouser une sotte est pour n'être pas sot. »

Mais dans ce grand calcul, il est une chose dont on oublie de tenir compte : c'est que, si toute novice ne pense point à mal, elle trouve toujours quelqu'un qui sait l'y faire penser; or, il arriva qu'un officier en garnison changea notre Sganarelle en George Dandin.

Le brave homme s'en douta, ou on le lui dit, et cela joint à des chagrins de fortune, il

résolut de brusquer un projet qu'il avait en tête depuis assez long-temps.

Réalisant d'abord ce qui lui restait de capitaux, il fréta un navire qui n'attendait que ses ordres pour partir, et ceci fait, il se dit : « Si ma femme est coupable, elle a de quoi vivre, je partirai seul; si elle ne l'est pas, je l'emmène, et j'irai lui faire ailleurs un sort digne de sa fidélité. »

Les opérations de ses recouvremens exigèrent plusieurs voyages, et il imagina à son dernier retour de conter à sa femme (dont l'éducation avait été faite par une vieille superstitieuse) qu'il avait eu le bonheur de consulter en route le comte de Cagliostro; que cet homme célèbre, lisant dans les cœurs comme elle lisait dans ses propres heures, avait vu, tout d'abord, en lui une grande pente au chagrin le plus profond, si dans sa maison la fidélité conjugale n'avait pas été observée en son absence; et comme sa femme se récriait, protestait, car les sottes crient et protestent encore plus

que les autres et savent mieux mentir, M. Latour-Eccieu lui dit de se rassurer; qu'il ne l'accuserait jamais à tort, Cagliostro lui ayant donné un moyen infaillible. Il tira alors une petite bouteille de cristal contenant une liqueur colorée : — Je n'ai que cela à faire, ajouta-t-il; boire de ce philtre magique, le soir, en me couchant auprès de vous. Si mes craintes étaient fondées, vous me trouveriez le lendemain transformé en chat. — En chat?... — En chat noir. — Ah! ciel! mais quelle idée d'avoir pris cette liqueur! Savez-vous que c'est tenter Dieu? et l'église défend cela. — L'église commande aussi bien des choses; je veux savoir si ses commandemens ont été observés. Du reste, vous pourrez me rendre le réciproque: la liqueur convient aux deux époux, et, si je trahissais aussi la foi qui vous est due, pour en être assurée vous n'auriez qu'à boire, avec les mêmes formalités; le lendemain je vous trouverais métamorphosée en chatte. — Mais c'est affreux! Oh! moi d'abord, je n'en boirai jamais;

je ne pourrais jamais m'habituer à cela. Miauler!... prendre des rats!... fi! Jetez cette liqueur, mon ami, jetez-la.

Plus elle insistait pour qu'on jetât la liqueur maudite et qu'on brisât la fiole, plus le mari voulut suivre son idée; et le soir, en se couchant, il avala bien ostensiblement, d'un trait, une bonne partie du breuvage ordonné. Elle, qui dissimulait sa profonde émotion, et qui, malgré sa crédulité, avait aussi une espérance vague que c'était un piége de jaloux, fit semblant de dormir, ayant grande envie d'allonger de temps en temps la main vers son mari, pour s'assurer si la métamorphose commençait. M. Latour l'observait; placé entre la crainte et l'espérance, ce ne fut pas sans un grand mouvement de joie qu'il la vit s'endormir et l'entendit ronfler.

Vers sept heures du matin, la jeune femme se réveille; elle croit que tout ce qu'on lui a dit est un songe; elle bâille, s'étend; elle cherche et ne voit personne : le cœur lui bat;

elle appelle, pas de réponse; elle se lève effrayée, distingue un mouvement sous les draps, les soulève. O prodige! un gros chat noir est là !... Dort-il? est-il mort? l'a-t-elle étouffé? C'est son mari, son cher mari! La funeste liqueur a fait son effet, le crime est découvert! mais, dans un tel état, le malheureux époux ne peut le lui reprocher. Elle se jette à ses genoux, le nomme des noms les plus tendres, confesse sa faute, lui en demande pardon. Le chat se lève enfin, paraît étonné, regarde cette femme qui lui tend des mains suppliantes. — Il ne veut pas me reconnaître; il me dédaigne! s'écrie-t-elle, ah! je l'ai bien mérité!

Pendant cette scène, le mari, caché quelque part, ayant tout entendu, était parti furieux, et avait pris la poste, s'acheminant vers le vaisseau qui l'attendait.

Depuis, la pauvre femme tâcha de se mettre bien avec le chat; elle ne voulut ni être détrompée ni recevoir aucune consolation : la disparition inexplicable du mari; la puis-

sance de Cagliostro, cette malheureuse fiole enfin, telles étaient ses preuves; elle s'y prit de toutes les façons auprès du matou pour lui faire oublier sa conduite, et celui-ci s'habitua fort bien à une maîtresse qui lui témoignait toutes sortes d'égards. Dans le jour, il avait sa place marquée au coin du foyer, son coussin brodé pour dormir, sa pâtée fraîche quand il en demandait, et pétrie par de jolies mains. La repentante interprétait chaque regard, répondait à chaque miaulement, et n'était jamais plus joyeuse que, lorsqu'il daignait, la nuit, reposer à côté d'elle.

Six mois s'étaient écoulés: la métamorphose durait encore, et tout allait assez bien pour une maison où il était arrivé un tel événement; mais, vers la saison qui fait battre les cœurs, le chat sensible eut quelques velléités de donner des coups de canif dans le contrat. Un jour de printemps, il s'échappa, et, devant elle, alla en conter sur les gouttières aux plus aimables minettes des toits voisins....

Madame de Latour-Eccieu eut beaucoup à pardonner à son tour; mais une semblable escapade la réconcilia avec sa propre conscience, et chassa les remords : l'histoire ajoute même qu'elle revit son officier, et, s'il ne parvint pas à la détromper entièrement, on assure que le chat et elle ne se montrèrent plus gênans l'un pour l'autre, fermant les yeux sur leurs faiblesses mutuelles, et vivant désormais ensemble en vrai ménage parisien.

Cependant lady Mantz, après bien des allées et des venues, n'ayant pu parvenir à me mettre en présence de Cagliostro, je résolus d'aller le voir moi-même; et comme je cherchais le prétexte sous lequel je voulais me présenter, à la fin, le hasard me mit en face du grand homme : je le vis dépouillé de tous ses rayons, et pour ainsi dire en robe de chambre.

J'aimais beaucoup le jeu de paume, et parmi les joueurs j'avais une réputation de seconde force, je puis l'avouer, acquise à juste titre; je donnais même des leçons à quelques-uns de

mes camarades, et notamment à Dugazon, qui avait d'heureuses dispositions à tous les exercices du corps, et promettait de n'être pas trop maladroit à celui-ci. Nous avions choisi pour notre lieu de rendez-vous le jardin de la *Redoute chinoise*, endroit décoré, en ce temps-là, dans le genre le plus bizarre, clos champêtre, entouré de murs; mais on y trouvait un tout petit café en rocailles, très frais et très-tranquille, et comme, les jours sur semaine, personne n'allait là, nous avions l'habitude de nous y réunir et d'y déjeûner, nous rendant ensuite à notre jeu de paume si la fantaisie nous en prenait, ou bien nous faisant repasser mutuellement nos rôles, en prenant grand soin (pour ce travail) de n'être pas vus, évitant ainsi les importunes demandes de billets ou d'entrées, dont on nous accable toujours quand nous prenons nos habitudes quelque part.

Un matin, comme nous entrions assez rapidement à *la Redoute*, en saluant une petite femme assez gentille qui commandait dans la

maison, elle nous fit un signe; nous approchâmes. — Messieurs, nous dit-elle avec un air tout satisfait et tout mystérieux, je vais vous faire bien plaisir; nous avons M. de Cagliostro : il est venu déjeûner avec sa femme; ne faites semblant de rien, promenez-vous, et... donnez la pièce à Jacques pour le spectacle que je vous procure.

Nous donnâmes à Monsieur Jacques, qui était son amoureux et devait l'épouser, un gros écu tout neuf, et fort contens de la rencontre, nous nous acheminions vers le jardin, quand la jeune femme nous arrêta encore : « J'ai oublié de vous prévenir, dit-elle, que M. de Cagliostro a demandé qu'on n'admît personne dans le jardin pendant qu'il y serait; comme je ne veux pas refuser nos bonnes pratiques, je lui ai dit que nous ne recevrions pas, si ce n'est deux ou trois conseillers de bailliage, qui avaient l'habitude de venir. Je ne sais pas votre état, Messieurs; mais j'ai donné celui-là; c'est un état posé; il ne faut pas ef-

faroucher M. le comte, si vous lui parlez, dites-lui que vous êtes les conseillers en question.

— Vous ne croyez donc pas qu'il soit sorcier ?

— Ah! ben oui, sorcier! il ne sait pas faire la différence du bourgogne au bordeaux; mais ça m'est égal.

Nous quittâmes bien vite la jeune incrédule : je mourais d'envie de rencontrer le comte mystérieux, et Dugazon grillait de voir sa femme. Nous n'eûmes pas long-temps à chercher.

Un petit mouvement, dont nous avions de la peine à nous rendre compte, était régulièrement donné à des branches de lilas, qui remuaient comme si elles eussent été poussées, à temps égaux, par le balancier d'une pendule; puis, sans voir la main qui la tenait, nous apercevions une baguette s'élevant et s'abaissant, le massif de lilas placé entre nous nous empêchait de nous rendre compte de ce je ne sais quoi d'extraordinaire; cette sorte d'agitation ca-

dencée ne se faisait pas sans paroles, mais elles étaient en une langue étrangère, et nous ne savions que penser en voyant la persistance du mouvement que j'ai, avec assez de justesse, comparé à un balancier; car là derrière tout semblait agir comme sous l'impression d'une grande horloge, paroles et mouvement partant et s'arrêtant à mesure égale.

Nous pensâmes qu'il s'opérait en ce lieu quelque grand mystère; mais nous avançâmes bravement, et, après plusieurs détours, nous trouvâmes le Grand Cophte, l'homme sublime, grotesquement assis sur l'*escarpolette orientale*, qui faisait les délices des petites filles qu'on amenait à *la Redoute* le dimanche; madame faisait aller la machine, et le comte lui donnait de petits coups d'une canne légère, en prononçant une espèce de refrain de mots grecs, latins, hongrois ou italiens (le comte parlait toutes ces langues), qui sans doute voulait dire : — Va donc! eh! allons donc! va donc!

Nous partîmes d'un éclat de rire, et le comte,

désolé d'être vu dans une position si plaisante pour un homme inspiré, sauta de suite à bas de la machine, et vint au-devant de nous.

Nous aperçûmes un bel homme, je dis bel homme par la noble expression de son visage; car, du reste, sa taille n'était pas très-élevée; mais son buste, son cou (dégagé de la cravate en ce moment), et sa tête, avaient un beau caractère et une sorte de majesté : Cagliostro eût été un superbe premier rôle, et certainement il eût réussi dans les personnages de dignité et de grand pathétique.

— Messieurs, nous dit-il, avec un accent italien singulièrement marqué, je suis fâché que vous nous ayez surpris ainsi, surtout pour ma femme; mais si vous êtes philosophes, vous savez qu'il n'y a rien de futile, et, après déjeûner, l'escarpolette est une excellente chose; cela active la digestion.

C'était entrer drôlement en matière pour un homme devin, aussi Dugazon répondit-il vivement :

— Il faut être d'une nature privilégiée pour activer la digestion par le moyen de l'escarpolette ; car moi qui vous parle....

Un regard de la femme, un long regard, un *éclair de velours*, comme disait mon pauvre camarade, le troubla subitement : je vins à son secours, et je présentai nos excuses à monsieur le comte ; je lui dis que ces amusemens de famille lui faisaient infiniment d'honneur ; que quant à nous, nous étions trop heureux de l'avoir trouvé dans un de ces momens où l'on s'affranchit du cérémonial, et que nous le serions encore plus s'il consentait à accepter notre compagnie pour quelques instans.

Il y consentit tout-à-fait de l'air d'un homme du monde, et nous voilà tous quatre nous promenant comme d'anciens amis ; ils nous parla de ses voyages, des merveilles de Paris, il nous dit combien l'avait touché l'accueil qui lui avait été fait par les grands seigneurs.

— Vous dites bien, par les grands seigneurs ; car pour *les nôtres*..., répondit Dugazon, qui

se ressouvint de son état de conseiller de bailliage.

— Si vous voulez parler de la magistrature; que puis-je en redouter? je n'ai d'autres secrets que ceux de la médecine et de la chimie; je donne mes remèdes aux pauvres; aux riches, je fais payer cher ; mais c'est une marche assez suivie, et je ne vois pas trop là ce qui pourrait effaroucher les parlemens.

— Ma foi! dis-je à mon tour, monsieur le comte, c'est qu'on prétend que le diable vous fournit les recettes de votre médecine, et....

Il m'interrompit vivement.

— Le diable! le diable, principe de tout mal, me donnerait les moyens de faire du bien aux hommes? et si ce n'est pas de lui que je la tiens, cette précieuse médecine, c'est donc de Dieu? Brûlerait-on celui qui tient sa puissance de Dieu? Messieurs du parlement, ajouta-t-il avec un demi-sourire, et en nous regardant de côté, ce serait l'entendre mal.

Bien que je n'aime pas ces hautes conversations, où je comprends peu de chose, je craignis cette fois de voir tomber celle-ci ; le sourire et le coup-d'œil de Cagliostro semblaient vouloir la mettre terre à terre ; je désirais connaître la vérité sur les scènes d'évocation et surtout sur l'apparition dont lady Mantz m'avait conté l'histoire, je repris donc :

— Mais il y a bien du surnaturel dans tout cela ; et par exemple, ces ombres évoquées....

— Ah, oui ! Ces ombres qui apparaissent à ma voix ; ces morts qui obéissent à mon commandement, est-ce ce que vous voulez dire ? Mais avez-vous vu cela ? Jusqu'à ce que vous ayez vu, ne prononcez pas.

— Cependant, reprit Dugazon, tout Paris...

— Tout Paris n'a pas vu ; je ne suis point un homme de place publique ; j'apporte de merveilleux secrets, une connaissance approfondie des sciences naturelles ; vos savans m'auraient repoussé comme savant, ils m'admettent comme

sorcier ; j'aime l'humanité ; j'établis ma puissance sur les imaginations ; je me fais mon peuple, d'abord, afin qu'il me suffise d'imposer les mains pour guérir. En vérité , je comptais trouver chez certaines classes plus de vraie philosophie !

— Depuis qu'ils ne croient plus en lui, dit la belle Séraphina, montrant le ciel de la main gauche pendant qu'elle faisait un signe de croix de la main droite, ils adoptent toutes les croyances.

— Il est vrai que vous feriez mieux d'avoir foi en Dieu, Messieurs... je vous assure qu'il y aurait de l'économie.

Je vis bien que Cagliostro cherchait à rompre les chiens ; s'imaginant, d'après ce qu'on lui avait dit, que nous appartenions à quelque cour de magistrature souveraine, il crut devoir écarter ainsi nos questions ; mais il se serait trompé s'il n'eût pris le bon moyen, et jugez de notre étonnement, quand, après avoir tiré

sa montre, nous l'entendîmes nous dire ces vers de Tartufe, des vers de Molière, ma foi !

«..... Il est, *messieurs*, trois heures et demie,
« Certain devoir pieux me demande là haut,
« Et vous m'excuserez de vous quitter si tôt. »

Nous allions parler; il prit le bras de sa femme. Depuis environ un quart d'heure on avait entendu s'arrêter à la porte une voiture : c'était la sienne. Il nous fit un salut aimable, et Seraphina nous adressa la plus gracieuse révérence du monde.

— Adieu, M. Fleury ! adieu, M. Dugazon ! vous avez-voulu me faire représenter devant vous.... vous avez représenté devant moi.

— Sans rancune, messieurs, reprit la femme.

— Sans rancune et au revoir! nous écriâmes-nous en même temps et de bonne humeur.

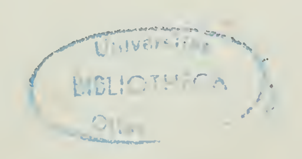
— Au revoir! surtout, vous, M. Dugazon, je pourrai vous révéler bien des choses sur le personnage de Banières.

Pour le coup, le magicien nous prouva sa puissance. Dugazon resta d'abord comme frappé de la foudre; revenu à lui, il se serait élancé vers la voiture si je ne l'avais retenu; mais nous nous donnâmes parole de revoir Cagliostro ensemble pour découvrir ce mystère. Malheureusement, sur ces entrefaites, il fut arrêté, et, après le prononcé du jugement contre madame de Lamothe, le départ de cet homme extraordinaire se décida si promptement, que nous ne pûmes parvenir à le rejoindre.

Nul doute qu'il ne nous eût reconnus, et cela n'était pas difficile. Quant à l'histoire de Dugazon, elle présentait un côté assez romanesque pour qu'elle eût circulé promptement dans le monde; lady Mantz d'ailleurs avait pu instruire Cagliostro de quelques circonstances plus précises racontées chez M. de Richelieu, et le prétendu sorcier, avec son esprit fin, son imperturbable mémoire, son tact parfait et toujours en éveil sur ce qui pouvait frapper l'ima-

gination, voulut sans doute nous faire ses adieux par un coup à effet. Cependant, longues années après, quand l'âge, une vie agitée et les tourmentes de la révolution avaient dû effacer de notre esprit un fait si peu important en lui-même, il nous fut remis en mémoire d'une façon assez singulière.

Palissot venait de recevoir la croix d'un ordre hollandais : tout le monde, excepté moi, et en son lieu je dirai pour quel motif, tout le monde, donc, le complimentait : — Croiriez-vous, messieurs, dit-il, que cette croix m'a été prophétisée par le fameux Cagliostro? (Sur cela chacun de l'entourer.) — Oui, j'avais à me plaindre de la cour : on me devait une récompense pour des services rendus à la monarchie, de véritables services : jugez-en! J'avais riposté à l'ode du roi de Prusse contre Louis XV; blesser l'amour-propre d'un auteur, d'un auteur roi, l'amour-propre de Frédéric II! eh bien! on m'éconduisit. Ce jour-là, j'allai chez madame d'Angevil-



liers; Cagliostro y était. Je me plaignis : je dis, entre autres choses, qu'on aurait dû me donner le cordon de Saint-Michel, et qu'on était ingrat. — Vous aurez un jour aussi bien que ce cordon-là, me dit le devin, et vous le tiendrez d'un grand monarque. Que vous dirai-je, messieurs, il me prédit ma croix, et, maintenant que l'événement est passé, je vois bien qu'il prédit aussi tous nos changemens.

— Quel fier homme ! s'écria quelqu'un en entrant : c'était Dugazon ; il venait de finir son rôle de *l'Intrigue épistolaire*, et, soit qu'il fût de bonne foi, soit qu'il n'eût pas encore dépouillé son personnage de Fougères, il nous parut prendre un air d'inspiré si drôle, que nous nous mîmes tous à rire.

— Oui, un fier homme ! répéta Palissot ; il vous connaissait, vous, Dugazon : il parla de vous chez madame d'Angevilliers. Il nous conta l'histoire d'un scélérat qui perdit aussi la sœur de sa femme, et la fit mourir dans le désespoir.

— Quelle femme?... quel scélérat?... quelle sœur?...

On venait de toucher chez Dugazon la corde sensible; malgré l'âge, elle vibrait encore en lui, et ses questions pressées avaient réveillé chez Palissot le désir de conter, désir qu'il aimait fort à satisfaire : nous le vîmes se poser pour cela. Le spectacle était fini ; on attisa les bûches du foyer, et le poète commença, s'adressant d'abord à Dugazon, puis à tout le monde.

— L'homme atroce que vous connaissez, Dugazon, fut bien funeste aussi à la famille de Cagliostro! Séraphina avait une sœur plus âgée qu'elle de quatre ans ; elle habitait auprès d'une tante religieuse aux environs de Rome. Ce voyageur fatal, qu'on retrouve, ainsi qu'un mauvais génie, partout où l'innocence est à flétrir, ou la vieillesse à opprimer, cet homme, dis-je, l'enleva, en fit sa victime et bientôt après sa coupable associée.

Le couple indigne signala son passage par le mal qu'il faisait : à eux deux, c'était une ému-

lation infernale, c'était à qui trouverait de la proie et à qui en ferait plus tôt hommage à l'autre; ils représentaient, dans ce monde, l'union décrite par Milton, dans l'autre : l'odieux mariage de la Mort et du Péché.

La sainte inquisition de Rome les poursuivait, ils avaient fui, et, sous deux noms supposés, ils habitaient Naples. Retirés dans une campagne, à quelque distance de la ville, ils attendaient l'instant de s'embarquer pour la France.

Un matin, ils sortirent ensemble; ils se dirigèrent vers le Pausilippe. A mesure qu'ils gravissaient cette riche montagne, le spectacle éblouissant de Naples, de sa mer, de son Vésuve et de ses champs variés se déployait lentement à leurs regards. Le soleil, qui n'était pas encore assez brûlant pour faire chercher l'ombre, éclairait avec splendeur les beautés de cet imposant tableau. Arrivés au sommet de la montagne, ils s'arrêtèrent. Devant eux s'étalaient ces versans parés, qui vont

finir à la mer; les végétations réunies de ce beau ciel; ces paysages de l'Asie et de l'Afrique, leurs palmiers et leurs aloès; ces vertes campagnes de l'Europe, leurs figuiers et leurs pampres de vigne; tout est sublime au Pausilippe: la nature semble y mêler aux pompes de sa grandeur un air de coquetterie et de fête; les fleurs y sont plus belles, les fruits s'y parent de couleurs plus vives; là, tout paraît plus suave, plus éclatant, plus parfumé: on dirait d'un bouquet immense dont les tiges vont tremper dans la Méditerranée pour réjouir les sens de la belle Naples, Naples la favorisée!

A cet aspect, les deux démons sentirent cependant une sensation différente s'élever en leur cœur: l'homme maudissait, et la femme, qui autrefois avait été croyante, regardait. Saisie des majestés de ce spectacle, elle s'écria:

— Que la nature est belle!

Soudain son compagnon, son maître, craignant en elle un retour à des sentimens dont la trace ne paraissait pas entièrement effacée,

l'obligea de descendre vers une cabane en feuillage : des gens de campagne l'avaient élevée pour se préserver du soleil du midi. Arrivés là, ils trouvèrent un enfant de huit à neuf ans, une petite fille endormie ; au bruit qu'ils firent en entrant elle s'éveilla. C'était une jolie enfant comme il y en a dans ce pays ; toute joyeuse, elle alla vers eux, les salua, puis, par réflexion, tournant avec vivacité sa tête napolitaine :

— Et ma chèvre!.... n'avez-vous pas vu ma chèvre?

— Ta chèvre? Tiens! elle est là bas qui broute.

— Ah! tant mieux! Mon Dieu! si j'avais le malheur de perdre ma chèvre ; ma pauvre grand-mère!....

— Tu as une grand-mère?

— Bien vieille! jugez : à peine peut-elle venir voir le soleil. Les bonnes religieuses nous ont donné cette chèvre ; je la mène paître ; nous avons du lait ; j'en fais des fromages, je vais

les vendre, et puis, avec ce qu'on me donne, ça va bien pour ma mère et pour moi.

— Ta mère n'a que toi pour soutien?

— Moi et elle, disait la petite, qui en ce moment s'était prise aux cornes de la chèvre et jouait avec : la bête docile semblait être habituée à cela ; elle repoussait l'enfant qui riait. Il y avait entre elles une sorte de compréhension et de bienveillance.

— Elle est forte, ta chèvre?

— Elle me porterait!

— Essayons.

L'homme avait assemblé quelques-uns de ces pampres flexibles qui croissent en abondance dans ce pays, et dont les pauvres pêcheurs font des amarres assez fortes pour retenir leurs barques.

—Attache ça aux cornes de la chèvre. Bon!... serre bien!... Attends que je t'aide.

—Que voulez-vous faire? dit la femme.

—Vous allez voir.

Et se tournant vers la petite, pendant que

l'animal secouait, comme en se jouant, le lien qui le laissait libre.

— Voyons ! à présent, appelle-la..... Bien ! Caresse-la pour qu'elle reste tranquille....... C'est cela ! Ah ça, que je t'attache, pour voir si elle est si forte que tu dis.

— Qu'allez-vous faire? répéta la femme, cette fois épouvantée.

Ce qu'il allait faire?..... En face de toutes ces merveilles, l'infâme voulait donner un démenti à la nature; et quand, autour de lui, elle faisait tant d'efforts pour créer, il voulait détruire ! il lui fallait tuer un enfant ! un enfant, soutien d'une mère infirme, pour briser d'un seul coup deux existences ! Sa compagne s'était écriée, avec un remords, peut-être : — *Que la nature est belle!* Il voulait lui faire rentrer cette parole dans l'ame par une impression de terreur, toujours présente, toujours durable.

Cependant, tout en jouant avec la jeune fille, il l'avait attachée à la chèvre, et il s'en allait marchant devant elle, et lui présentant des feuilles qu'elle s'efforçait d'atteindre en tirant doucement l'enfant; celle-ci résistait, puis obéissait avec un sourire. Après quelques instans de cette lutte, le monstre arracha un fruit, en agaça l'animal qui ne marcha plus, mais s'agita, bondit; la pauvre petite alors cria : Détachez-moi! Sa chèvre la roulait, l'entraînait par vives secousses. Enfin, attirées jusque sur le bord d'un rocher à pic, l'assassin poussa les deux victimes d'un coup de pied de rage.

Un cri fut entendu, un seul : la chèvre et l'enfant arrivèrent brisés et sans vie sur le dernier roc du rivage.

Lui, alors, se dressant de toute sa hauteur, et passant un bras autour du cou de sa compagne immobile, terrifiée, s'appuya sur ses épaules comme pour se rehausser encore,

puis, avec un air de triomphe, il jeta insolemment ce cri vers la mer et le ciel :

— Que c'est beau, le crime !!!

—

IV.

—

La revanche du chevalier de Boufflers.

Je lis chez M. le duc d'Orléans.—Madame de Montesson auteur. — Ce que c'était que *la comtesse de Chazelles*. — Mot de Marmontel. — Une comédie de grande dame est sifflée. — On veut en appeler. — Découverte. — Une loge devient une volière. — Singulière leçon de philosophie donnée par le duc d'Orléans. — *La conspiration des perdrix*.

Un matin, bien avant l'heure décente à laquelle tout le monde se lève, à l'heure la plus domestique possible, quand les magasins s'ouvraient à peine dans Paris, je reçus un billet de M. de Boufflers, qui m'invitait à suivre son

homme de confiance ; il avait des choses importantes à me communiquer : il s'agissait d'un secret, d'un service à rendre, etc., etc. Les vagues expressions du billet, le lieu d'où il était écrit, me donnèrent à penser ; je m'habillai en faisant mille suppositions : il venait d'arriver au chevalier une aventure qui avait eu pour lui des commencemens assez fâcheux ; néanmoins il s'en était tiré avec un tact et un à-propos à faire honneur au plus habile ; mais peut-être tout n'était pas fini, et comme je n'avais rien appris par la bouche du chevalier lui-même, je donnai carrière à mon imagination. J'aurais bien pu interroger le messager qu'on m'envoyait ; mais j'avais là-dessus mes principes : je trouve mal, je trouve peu honorable de chercher à arracher des secrets d'un domestique qu'on vous envoie. Sur ce chapitre, j'ai renconté des gens d'une grande indulgence pour eux-mêmes : ils se seraient fait un véritable scrupule de rompre le cachet d'une lettre qui n'était pas à leur adresse, et n'en

auraient pas fini d'interrogations avec un serviteur à qui le silence est recommandé. Est-ce qu'il y a dans l'action manuelle de rompre un cachet quelque chose de plus bas que dans l'action morale de s'emparer d'un secret qu'on vous cache? Il me semble pourtant que l'un vaut l'autre ; je me trompe : dans le second cas il y a de plus un domestique qu'on a corrompu ; il est vrai que cela ne laisse pas de traces, et qu'avec la lettre on peut s'apercevoir de l'effraction.

Je reviens au chevalier.

Il connaissait mon dévouement pour lui, je ne pouvais douter qu'il ne m'aimât et il savait que je le lui rendais ; mélange d'homme d'église[1], d'homme d'épée, d'homme de lettres,

---

[1] Le chevalier de Boufflers ne porta que quelques mois le petit collet ; mais il fut d'abord abbé ; la simple tonsure, qui n'engageait à rien, était pour les fils de famille un moyen de se faire accorder les bénéfices de riches abbayes, et cette opération financière une fois faite, on prenait l'épée sous le titre de chevalier de Malte : ce fut long-temps le cas de M. de

d'homme à bonnes fortunes, et avant tout homme d'esprit, non seulement de cet esprit qui l'avait mis en vogue, mais de cet esprit sensé qui voit avec rectitude et met chaque chose à sa place, par conséquent gentilhomme sans morgue et point façonnier ; je crus qu'il s'était souvenu des scènes de notre enfance, où il savait si bien « parer la botte à Fleury, » et qu'il pensait encore qu'en une occasion je pouvais être utile : à tout hasard donc, je choisis la meilleure de mes épées et je me disposai à partir.

Pendant que je m'achemine chez le chevalier, vers une maison de campagne à quatre portées de fusil du Raincy (terre appartenant à M. le duc d'Orléans), je puis instruire mes lecteurs de l'anectode.

Trois ou quatre ans avant l'époque dont je

Boufflers, qui n'était connu que sous le nom du chevalier. On se douterait peu à tout ceci, qu'il eût fait vœu de chasteté, de pauvreté et d'obéissance.

(*Note de l'éditeur.*)

parle, on fit courir dans le monde une lettre sanglante contre une dame à tabouret qui, disait-on, avait quitté un de nos héros d'Ouessant pour certain guerrier du régiment des Suisses, guerrier long d'une toise, carré à l'avenant, espèce d'Hercule des treize cantons.

Mais, soit que les intéressés n'eussent pas une grande renommée, nulle aventure même piquante n'ayant de prix, alors, que sur l'étiquète de Duc, Comte ou Marquis, soit que ce fût une aventure de fabrique, et faite dans l'unique but de donner cours à ces productions du temps, destinées à l'amusement des oisifs, comme on ne savait à quelles figures appliquer ces portraits, aux nuances un peu forcées, on oublia l'historiette.

Depuis long-temps on n'en parlait plus, lorsqu'un fait à peu près semblable, où se trouvait mêlé le chevalier de Boufflers, avec la circonstance exacte d'un officier suisse et d'une trahison de cœur, donna l'idée à quelque plai-

sant de peu d'imagination, de ressusciter la lettre anecdotique et de la répandre dans le monde, en la faisant endosser au chevalier.

M. de Boufflers était connu pour ne point supporter patiemment une injure, pour exercer volontiers une petite vengeance en vers ingénieux ou en prose piquante, il fut donc facile de lui attribuer celle-ci :

« Vous me défendez, Madame, de remettre » les pieds chez vous : de tous les ordres dont » vous avez bien voulu m'honorer, il n'en est » point que je ne me sois promis de suivre avec » une résignation plus respectueuse et qui m'ait » moins étonné. Je trouve tout simple que con- » naisseuse comme vous l'êtes, vous préfériez » l'énorme carrure des contours helvétiques à » l'élancement effilé des tailles françaises. Je » croyais toutefois, Madame, avoir pénible- » ment acquis des droits à vos éloges ; mais je » devais sentir qu'un cœur aussi vaste et aussi » ardent était difficile à remplir. Je regrette de » toute mon ame, que la grandeur de votre

» mérite ait rendu le mien si petit à vos yeux;
» puissiez-vous, Madame, n'être pas déçue
» dans les espérances que vous fondez sur les
» *in-folios* transalpins! Changez souvent, faites
» de vos amours des éditions fréquentes et
» variées; je suis loin de désapprouver des dis-
» positions si bienfaisantes; tout ce qui tend
» au bonheur général m'intéresse, et vous
» ressemblerez bientôt à la divinité qui ré-
» pand indistinctement ses faveurs sur tout le
» monde. »

Pour croire à cette lettre, de vieille date dans les annales du scandale, il fallait avoir l'esprit plus oublieux que délié; le style du chevalier n'était point celui-là; sa plaisanterie avait toujours une tournure ingénieuse, et, jusque dans ses croquis libertins, on pouvait trouver la décence; il savait que dans les choses délicates, c'est un art que d'effleurer et toujours un scandale d'approfondir; aussi se défendit-il bien d'une œuvre qui n'était ni dans sa manière d'écrire, ni dans sa façon de penser; mais

afin de donner au public des pièces de comparaison sur la différence des styles, il n'est sorte d'épigrammes qu'il ne fit contre la traîtresse.

Cette façon de s'excuser ne sembla pas, apparemment, suffisante à la dame; car elle prit une résolution désespérée.

D'abord, elle écrivit à M. de Boufflers s'avouant coupable, feignant un grand repentir, palliant ses torts, suppliant de faire disparaitre les traces d'une vengeance qui l'empêchait de se montrer dans le monde; en définitive, elle demandait avec instance au chevalier, de se rendre chez elle; l'heure désignée était l'heure favorable que jadis on lui consacra; elle voulait, disait-elle, sceller la plus sincère des réconciliations.

En général, le chevalier se méfiait un peu des femmes, et il était fortement en garde contre celle-ci; il eut quelque crainte, et comme on ne lui donnait pas d'autre garantie, il songea qu'il lui en fallait une; il se rendit chez

son ancienne maîtresse pourvu d'une paire de pistolets à deux coups.

Il arrive, il entre, on l'attendait. A un peu d'embarras, suite nécessaire de la situation des personnages, succède plus de confiance; le chevalier quitte son épée, il s'établit; mais trahison ! En ce moment parviennent de je ne sais où quatre estafiers; ils se jettent sur M. de Boufflers, s'en emparent, l'étreignent de leurs bras nerveux, le renversent à moitié déshabillé sur un lit, destiné à de meilleurs usages, et une main vigoureuse, frappant à coups pressés, le traite.... moins en brillant colonel qu'en petit écolier. Et la dame commande l'humiliante manœuvre ! et le crayon dans les doigts, elle note sur son calepin, gravement, imperturbablement, le nombre de coups de verges qui tombent en cadence : un !... deux !... trois !...; on s'arrête à cinquante.

Quand c'est fini, le chevalier se lève avec le plus grand sang froid, rien d'altéré *sur son visage*, il se rajuste, raccommode sa toilette;

puis, par un mouvement inattendu, prompt comme l'éclair, il saisit ses pistolets, et fait voir aux fouetteurs audacieux quatre gueules béantes, prêtes à les payer de leurs bons offices; on s'écrie, on n'ose fuir, la mort est là! Il dit:

— Vous n'avez encore fait qu'une partie de votre tâche; pour ce qui me concerne, Madame doit être satisfaite... A mon tour maintenant! allons, chère duchesse! un prêté pour un rendu; c'est de bonne guerre.

La duchesse criait: « Grâce! » Les hommes hésitaient.

— Je vous fais sauter la cervelle à tous quatre, si ce que je viens de recevoir n'est exactement rendu à Madame... Allons! un!.. deux!.. trois!.. marchez donc, faquins! vous frappez moins fort et plus lentement! de ce train-là, nous serons long-temps à compter cinquante.

On y arriva pourtant.

— A vous, maintenant, Messieurs! et l'un après l'autre, et vigoureusement cette fois, et

point de tricheries.... Madame reprendra ses notes et marquera cent cinquante entre vous trois... Ah? il me faut mon compte!

Ce qu'il commanda fut fait; plus, on lui donna un reçu de deux cents coups de verges, dont cinquante à madame la Duchesse: cette quittance motivée fut le bouquet de la pièce.

Quand j'arrivai au Raincy, le colonel, (après bien des hésitations, Louis XVI avait fini par accorder ce grade au chevalier de Boufflers) le colonel m'embrassa cordialement, me remercia de mon exactitude et entra de suite en matière.

— Je vous ai fait demander, me dit-il, et vous avez dû être surpris de l'air mystérieux que je donnais à mon message; mais vous ne seriez peut-être pas venu si je vous avais tout expliqué d'avance. Voici le fait en quatre mots: voulez-vous me remplacer ce soir?

— Vous remplacer, monsieur le colonel! où, et comment?

— Ne vous effrayez pas ! il s'agit d'une lecture, lecture littéraire, dramatique ; quatre actes à faire valoir devant monseigneur le duc d'Orléans.

— Je ne sais pas lire, monsieur le chevalier ! je ne sais pas lire ! et encore moins devant M. le duc d'Orléans.

— Mais il me semble qu'on lit devant un duc d'Orléans comme devant tout le monde. Vous jouez bien devant le roi de France ?

— Oh ! que c'est différent, lire ou jouer ! il fallait appeler Préville, ou quelque autre ! mais moi... (j'étais réellement épouvanté).

— Vous, vous êtes un poltron.

— Mais savez-vous que c'est une chose terrible, que lire ! et du dialogue, encore ! et du drame ! il faut un usage, une habitude, un aplomb ! Jugez donc ! Le public sur vous ! pas d'illusion ! pas de rouge ! pas d'habits ! pas de coulisses ! Au théâtre, on n'a qu'une physionomie à rendre ; à la lecture, il les faut indiquer toutes ; prendre cinq ou six tons dif-

férens, tracer des caractères, se faire vieux et jeune, paisible et colère, impatient et impassible; s'affubler de tous les airs, avoir les deux sexes et les quatre âges, et cela à deux pas de distance des auditeurs, sur une petite chaise, devant une table! entre deux bougies!... c'est à en frémir!

Peut-être alors ne dis-je pas tout cela ainsi de suite; mais c'est en bref mon plaidoyer de défense et ma pensée sur la difficulté de lire.

— Vous ne frémirez pas, me répondit le chevalier, et vous lirez; c'est me rendre service, c'est vous être utile à vous-même: Drouin, votre amie, votre camarade, m'a demandé cela pour vous, cela vous répandra; j'ai attendu jusqu'au dernier moment pour que cette faveur vous arrivât et non à Molé.

— Merci! merci! qu'on appelle Molé, qu'on demande qui on voudra, mais....

— C'est vous qu'on veut, c'est convenu; cette lecture est un secret.... je ne lis pas moi, à cause d'une sotte aventure.... Vous savez?

Je me mis à rire et lui aussi.

— Vous vous en êtes tiré, pourtant.

— Oui... avec les étrivières, comme on dit... mais écoutez à présent mes raisons, de bonnes, de véritables raisons, et vous céderez.

Il me conta alors, que depuis son aventure, on le prenait assez volontiers à partie dans le monde, lui demandant sans cesse des nouvelles de *son Général*, et ici, comme une chose en amène toujours une autre, je me vois obligé d'expliquer ce que c'est que *le Général*.

Le comte de Lauraguais, grand amateur de dames et de tabatières et faisant collection des unes et des autres, s'était avisé, dans un de ces momens de folie, de faire peindre, au lieu et place du portrait en miniature dont on a l'habitude d'orner le dessus de ces sortes de petits meubles, les superbes spécialités d'une maîtresse nouvelle, spécialités que désigne adroitement Molière dans son *Malade imaginaire;* mais il faut dire que tout cela était arrangé

d'une façon décente, entouré de nuages et d'une auréole, à la manière de celle que les vieux peintres placent autour de la tête de leurs saints principaux, dans les tableaux de dévotion.

La miniature un peu bien gaillarde excitait souvent le rire, et malgré *l'incognito* de cette façade inusitée, les nombreux amis du comte, s'appuyant sur certains détails de signalement, prétendaient reconnaître la personne; mais comme on appliquait à cette ressemblance équivoque une foule de noms, plus ou moins connus, M. de Lauraguais dit qu'il arrêterait bien la calomnie, et fit mettre en légende cette petite inscription : *Portrait d'un fameux Général, en face de l'ennemi.*

Malheureusement il y fit ajouter la date, et il paraît que c'était une manière très-vive de désigner quelque notabilité; en conséquence, M. de Lauraguais se vit dans l'obligation de faire un petit tour en Angleterre; mais le nom

de *Général* en resta à des choses qu'on n'a pas l'habitude de désigner sous ce titre : tout mot, bon ou mauvais, pour peu qu'il fût original, passant alors dans la langue du grand monde et dans celle des foyers, on ne parlait plus que du *Général* : c'était mademoiselle une telle, au superbe *Général* ; mademoiselle une telle autre, dont *le petit Général* paraissait plus gonflé de vanité que de vrai mérite ; c'était, après une course à cheval, *le Général* de monsieur le comte qui se trouvait malade ; pour jouer un tour au gros duc, on offrait une chaise étroite à son épais *Général*, etc.

M. de Boufflers, donc, avait eu son *Général* bafoué, et bien qu'il en eût bafoué un autre et s'en fût tiré avec les honneurs de la guerre, il n'en était pas moins forcé d'essuyer, de temps en temps, quelques légères escarmouches ; cela l'amusait ou l'impatientait, suivant les personnes ou l'humeur du moment. Un soir, il arriva qu'en bonne société, après avoir guer-

royé contre le tout petit abbé Petit, aux applaudissemens de chacun, ce dernier (l'abbé Petit) restant court pour la première fois quand il avait une très-belle cause, chercha d'un œil suppliant quelque officieux qui l'aidât dans sa détresse, et M. Suard, excellent homme, mais ami des combats à coups d'épingles, glissa par charité à l'abbé cette réponse improvisée :

Me couvrant du saint bouclier
Bon pasteur, je pardonne et dis : Boufflers m'attaque
Applaudissez chrétiens ! le digne chevalier
Est dans l'usage qu'on le claque.

Ce n'était là qu'une bagatelle, moins que rien ; mais le chevalier de Boufflers, qui pensait que les bagatelles étaient grosses de toutes nos destinées, le chevalier, visant alors à l'Académie, se garda bien de riposter au quatrain de M. Suard[1], qui était déjà un des immortels, ou

---

[1] Ce n'était pas une réponse à ce quatrain, assez innocent, mais c'était une petite pièce de vers bien jolie, que celle

du moins avait dès-lors grand crédit chez eux. Or, la veille de la lecture chez M. le duc d'Orléans, on avait annoncé que M. Suard y viendrait : l'habileté de lecteur du chevalier lui promettant des applaudissemens, il craignait ce bruit en diable devant l'épigrammatiste.

— Je n'aimerais pas les allusions, disait-il, et si M. Suard, tout bon camarade que je le connaisse, s'en avisait, je pourrais répondre mal à propos et manquer l'Académie... Vous voyez bien, mon cher Fleury, qu'il est indispensable que vous lisiez... Puis, faisant un geste tout drôle, vous n'avez rien sur *le cœur*, vous.

Moitié riant, moitié sérieusement, j'écoutais

---

adressée par M. de Boufflers à ce même abbé Petit, allant dire ce jour-là sa première messe ; les jolies impies d'alors chantaient ceci sur l'air du *Haut en bas :*

Petit, Petit,
Vous allez faire grande chère ;
Petit, Petit,
Avez-vous un bon appétit ?
Le Dieu du ciel et de la terre
En votre faveur va se faire
Petit, Petit.

les raisons du chevalier; outre la principale, il en trouvait mille autres. Qui ne se rappelle cette voix flatteuse, insinuante, cette parole de soie qui avait quelque chose du style de l'auteur? il fit tant, que je finis par dire : « Oui. » Il est vrai qu'un motif tout personnel me décida ; j'avais appris le grand secret : madame la comtesse de Montesson venait de composer la pièce en question ; j'étais fort curieux de connaître un ouvrage de cette dame, ouvrage destiné à la Comédie-Française ; puis, l'avouerai-je? ma vanité se trouvait flattée de l'espèce de haute confidence dans laquelle on me mettait.

Présenté dans la journée, je reçus l'accueil le plus aimable ; le caractère bienveillant et facile du duc d'Orléans est connu de tout le monde, celui de madame de Montesson lui ressemblait, avec cette nuance délicate et expansive qui charme chez les femmes ; j'ai l'habitude des auteurs, et j'ai vu les plus difficiles à vivre, ployer leur naturel et caresser

volontiers l'interprète qui doit les faire valoir : chez madame de Montesson, je le dis à sa louange, ce n'était pas cela, et dans son accueil, je reconnus, avant tout, l'heureux naturel d'une femme aimable; c'était madame de Montesson, franchement cordiale, et non le craintif auteur de *la Comtesse de Chazelles*.

Nous lûmes dans une espèce de bibliothèque très-simplement ornée ; quelques cartes, quatre ou cinq estampes, un seul tableau couvraient la tenture la plus unie ; deux statues dédiées à *l'Amitié* et à *la Bienfaisance* étaient placées au fond de cette pièce ; des siéges sans bras, pour les auditeurs, un petit sopha où se tenait le duc d'Orléans, deux seuls fauteuils, dont un pour le lecteur, une table, un pupitre : tel était le mobilier de ce modeste appartement d'homme de lettres.

Madame de Montesson ne faisait pas ce jour-là son apprentissage littéraire; on exécutait souvent des ouvrages de sa façon sur ce théâtre, où Monseigneur aimait lui-même à faire valoir

les rôles qu'elle lui destinait; toutes ses pièces avaient du succès, cela va sans dire; mais il est juste aussi d'ajouter, qu'il s'y trouvait parfois de bonnes choses, et dans ses vers (quand les pièces étaient en vers), des vers à retenir.

On parlait beaucoup dans le monde de ce phénomène de littérature aussi rare, aussi singulier qu'intéressant; de ces productions d'une dame parvenue jusqu'à l'âge de quarante ans, sans avoir même songé à se faire expliquer les règles de notre poésie, et dont les premiers essais furent des poèmes de longue haleine, des comédies, des tragédies en trois et cinq actes, le tout sans secours et sans teinturier; aussi le public, qui n'avait pas encore d'idée de cette renommée à huis-clos, l'attendait-il avec une sorte d'impatience dans la grande arène.

J'eus une sorte de succès de lecture; je trouvai dans l'ouvrage beaucoup de choses à effet et des détails d'une sensibilité vraie; mais c'é-

tait un peu dans la manière de *Céphise* du théâtre italien, et je craignis qu'une pièce, ainsi écrite, faite sans la connaissance de la scène, ne fût bien mieux à la lecture qu'à la représentation : à la lecture, le bon dialogue, le dialogue coupé, est peu propre à l'effet, et la tirade ou le développement poétique en produit beaucoup. Au théâtre, c'est tout le contraire; mais à ce premier essai, je ne pus rien juger; outre ma préoccupation, le cinquième acte n'étant pas fini alors, je pensai qu'il pourrait donner au drame un peu plus de mouvement.

Madame de Montesson expliqua comment elle entendait ce cinquième acte, devant lequel elle s'était arrêtée. On se leva; on se promenait, on allait de long en large, on causait de la pièce, chacun dit son avis; M. Suard, qui se trouvait, en effet, de ce petit comité, conseilla tout un cinquième acte de sa façon, assez bien entendu.

— Je refuse, mon cher M. Suard, dit ma-

dame de Montesson, ce serait trop vivre d'emprunt que d'accepter un acte sur cinq.

— Oui, oui! on répandrait dans le monde, reprit le duc d'Orléans, que les pièces de Madame ne sont à elle que comme les sermons de l'abbé Roquette [1].

— Il est vrai que mes ennemis m'ont pardonné tous mes bonheurs, excepté mon projet de gloire.

—Que voulez-vous, ma chère! c'est que viser si haut, c'est très-grave. La gloire! c'est un acte attentatoire de l'orgueil d'un seul contre l'orgueil de tous... Diantre!... mais nous dissiperons la ligue, la Comédie-Française nous jouera!

— Cela ne prouvera pas que la pièce soit de moi... on disputera.

---

[1]
On dit que l'abbé Roquette,
Prêche les sermons d'autrui,
Moi qui sais qu'il les achète,
Je soutiens qu'ils sont à lui.

(*Note de l'Editeur.*)

— On ne disputera pas ; on ne contestera rien. Nous tâcherons d'avoir une chute, nous tomberons en règle, et les envieux nous rendront notre renommée et l'entière propriété de nos œuvres.

On rit de cette plaisanterie de monseigneur le duc d'Orléans, qui aimait madame de Montesson de toute la foi d'un dernier amour, avait une confiance extrême dans l'ouvrage, et ne croyait point être si bon prophète.

Un an après, et presque jour pour jour, toute la haute société se mit en grand émoi : la *Comtesse de Chazelles* était promise à la Comédie-Française ; on y répétait en secret. Là-dessus grandes conjectures ! on disait que l'auteur n'assistait à ses répétitions que déguisé ; seulement on était indécis entre le voile de femme et le manteau d'homme. Personne n'ayant trahi la confidence, le mystère tenait la curiosité en éveil ; on donnait la pièce tantôt au marquis de Montesquiou, tantôt à M. de Ségur, à madame de Montesson, à madame la comtesse de Balby,

à MONSIEUR, frère du roi même : ce n'est que la veille du jour fatal qu'on eut à peu près le mot de l'énigme.

Ceux qui ont lu dans Jean-Jacques la description de la première symphonie de son cru qu'il fit exécuter, auront une idée de l'effet produit par la *Comtesse de Chazelles*. Je n'ai vu de ma vie une représentation semblable à celle-là! le sexe de l'auteur; le caractère particulier de madame de Montesson; cette sorte de respect que devaient inspirer les liens secrets qui l'unissaient à M. le duc d'Orléans; le double succès déjà obtenu par cette dame comme amateur, jouant souvent dans ses propres pièces, rien ne put gagner en sa faveur un public dont on voyait évidemment que le parti était pris d'avance; et pourtant, ce jour-là[1], les gens de cour ne formaient pas la classe du public la moins nombreuse.

Dès la première scène, et par l'accueil plus que sévère avec lequel je les vis recevoir l'ouvrage, il me fut prouvé qu'on pardonnait en-

core moins à madame de Montesson ses prétentions à l'esprit que le rang auquel la fortune et le choix du premier prince du sang l'avaient fait monter. Je me rappelai le mot remarquable de M. le duc d'Orléans, et vérifiai qu'en effet, c'était la ligue de toutes les vanités contre un seul orgueil. On voyait qu'ils savaient tous que, pour l'amour-propre d'un auteur, rabaisser le talent est plus poignant même que ternir la réputation ; aussi n'épargnèrent-ils aucune mortification. Il suffira de citer un seul exemple.

La comtesse de Chazelles dit à son amant : « — Pouvez-vous me cacher votre cœur, *quand j'ai tant de plaisir à vous ouvrir le mien?* » Aussitôt voilà de mauvais plaisans à qui, par malheur, il vient en mémoire *les Cœurs* de M. de Boufflers, et les voilà récitant tout haut ce qu'ils en savent, et faisant, aux yeux du public, d'une expression indifférente en elle-même, une équivoque grossière dont on rit aux éclats, ma foi .... le dirai-je ? même les dames.

Et cependant l'ouvrage pouvait être favorable-

ment entendu par une chambrée plus difficile, mais moins prévenue. Le fond de la pièce, tiré en grande partie du roman des *Liaisons dangereuses* de Laclos et de celui de *Clarisse* de Richardson, devait par cela même avoir de l'intérêt; il est vrai que les caractères étaient fort au-dessous de ceux qui leur avaient servi de modèle, mais, d'un autre côté, je dis, moi qui connais bien la pièce, que si elle avait été écoutée, bien écoutée, on aurait rendu justice à un style facile et toujours élégant; à un dialogue plein de naturel et souvent de sensibilité, et même à quelques traits de ridicule assez bien saisis. Quant aux critiques de mœurs, quant à l'observation, proprement dite, il y avait peu de tout cela, il est vrai; mais dans la position de madame de Montesson, c'eût été miracle de l'y trouver. Autour des princes, le naturel se farde, et s'ils écrivent, ils ont beau savoir que chacun se pose devant eux, s'inquiétant moins de ressembler que de plaire, il n'en est pas moins certain qu'ils ne peuvent peindre que ce qu'ils

voient tous les jours : des masques et des surfaces ; le cœur de l'homme leur échappe, c'est tout simple. Demander de la vraie comédie à madame de Montesson, c'était exiger l'impossible ; elle aussi aurait pu répondre ce que le jeune Marmontel répondit à Voltaire qui lui conseillait de tracer des caractères comiques : « Je ne connais pas les visages, et vous voulez que je fasse des portraits ! »

M. le duc d'Orléans croyait, lui, en la ressemblance des portraits de son illustre amie ; aussi, malgré ce qu'il avait annoncé d'une chute probable, il comptait sur le succès dans toute la sincérité de son ame, et le jour suprême il se montra cent fois plus auteur que madame de Montesson. Il attendit le résultat dans des transes que n'éprouverait jamais un homme qui ferait partir de là sa réputation et sa fortune. D'abord il était resté avec cette dame au Raincy, mais il n'y put tenir ; il vint à Paris, sans oser entrer à la Comédie, où sa sensibilité eût été mise à de bien rudes épreuves. On l'instrui-

sait à chaque instant de ce qui se passait au théâtre; les courriers se croisaient, porteurs des plus tristes messages : c'étaient des mots écrits au crayon par des gens apostés aux principales entrées : « On rit, écrivaient-ils; on se moque; on bâille, on.... etc. » Et, de scène en scène, et d'acte en acte, s'amoncelait l'orage : il éclata enfin; il fallut céder, et la *Comtesse de Chazelles* périt de mort violente.

Cette chute était le résultat d'une cabale puissante. On rassembla le même soir chez M. le duc d'Orléans le peu d'amis qui avaient été dans la confidence, et, madame de Montesson absente, on arrêta d'essayer une seconde représentation de la pièce, avec des corrections et des changemens que l'on crut nécessaires pour rétablir le succès.

Cependant cette dame arriva du Raincy; apprenant sa funeste déconvenue, elle voulut s'exéter de bonne grace, et tout d'abord, elle fit le contraire de la plupart des auteurs, qui ne

manquent jamais de se renfermer dans le plus strict anonyme quand ils n'ont pas réussi, et qui même, assez souvent, prennent leur mesure pour que les soupçons du public se répandent sur des confrères : « Je me serais interdit tout aveu, dit-elle, si l'ouvrage avait eu du succès, mais puisqu'il est tombé, je ne veux pas qu'on l'attribue à d'autres qu'à moi. »

Sur les instances pressantes du duc d'Orléans, qui voulut absolument en appeler de cette première condamnation, elle s'occupa tout de suite des changemens qui lui avaient été indiqués. L'affiche annonça enfin cette seconde représentation, arrangée, cette fois, à la manière de celles de Dorat; on pouvait ainsi se promettre un triomphe, malheureusement il fut retardé par la mort du duc de Choiseul, à qui madame de Montesson avait été fort attachée.

Mettant à profit ce retard, avant de se présenter de nouveau devant le public, l'auteur voulut essayer une seconde lecture; on manda un autre comité de juges sans appel, de ceux

qu'on voyait à toutes les premières représentations et sur qui d'ordinaire le public avait les yeux, pour régler ses mouvemens, espèces de chefs de file dramatiques, dont l'usage passait de mode, mais qui avaient encore conservé quelque influence dans le grand monde. On choisit donc M. le marquis de Montesquiou, M. le maréchal duc de Duras, M. le comte de Bissy, quelques autres gens de cour dont le nom m'échappe, et M. Suard, que j'avais vu à la première lecture.

Les avis furent partagés, et on a dit que madame de Montesson se rangea du côté de ceux qui furent pour le retrait de la pièce, il n'en alla pas tout-à-fait ainsi : cette résolution héroïque, mais extrême, ne fut prise que plusieurs jours après l'assemblée délibérante ; en voici la cause.

Parmi les loges qui montrèrent la plus ardente ferveur pour la *Comtesse de Chazelles*, une surtout se distingua : malgré les murmures, les rires indécens, malgré les sifflets enfin, et

les efforts de la cabale, cette petite troupe applaudit sans cesse ; ses mains intrépides ne cessèrent de battre : c'était une loge d'amis, on devait compter sur eux ; aussi ne s'étonna-t-on pas de ce zèle : mais l'ouvreuse révéla la trahison de ces mêmes zélateurs de madame de Montesson, trahison qui aurait eu son côté plaisant, si toute hypocrisie n'était infâme, et surtout celle d'amitié.

Par le stratagème le plus singulier, le plus original, le plus inouï, les trois seigneurs, si avantageusement notés par leurs applaudissemens, tandis qu'ils se manifestaient à grand renfort de battoirs sur l'avant de la loge, tenaient, sous leurs pieds, cette sorte de soufflet qui sert aux chasseurs pour appeler les oiseaux de grande chasse, tels que caille, faisans, pluvier doré et perdrix. Ainsi, lorsque les mains, se mettant en accord, frappaient bruyamment pour la pièce, les pieds, marchant ensemble contre elle, battaient la mesure sur les divers appeaux, et jetaient, au milieu du

bruit, les plus bizarres sifflemens que la malice humaine puisse combiner : ils firent d'une loge une volière infernale.

Cette découverte faite (et on ne pouvait la révoquer en doute, l'ouvreuse ayant livré pour quelques louis d'or un des appeaux oubliés dans la joie de la chute), M. le duc d'Orléans et madame de Montesson résolurent de ne plus tenter une fortune littéraire qu'on empêcherait bien d'être jamais favorable en usant de tels moyens.

Or, celui qui avait trouvé cette gentillesse, devait au prince un avancement rapide, et les deux autres étaient reçus chez lui, comme il y savait recevoir; aussi fut-il indigné d'une telle conduite, et depuis, quand les premières douleurs furent passées, il suspendit à un beau ruban ce sifflet de nouvelle espèce, le fit clouer dans le cabinet de madame de Montesson, entre les deux statues de *l'Amitié* et de la *la Bienfaisance*, et quand cette dame parlait trop vivement d'un ami, ou avait des retours vers

la gloire, le prince philosophe donnait de la paume de la main sur l'instrument aux perdrix, et au cri singulier qu'il en tirait, elle cessait son éloge, ou laissait tomber sa plume, se rappelant une cruelle leçon.

Depuis lors, on dit assez long-temps dans le monde (on se souvient que l'usage était de prendre au vol tout ce qui se passait de singulier, pour en composer une sorte d'argot de bonne compagnie : cette méthode ayant l'avantage double de dire la chose et d'éviter le mot, grande science du temps), on disait donc, quand une pièce était soupçonnée mauvaise, qu'on craignait pour elle *la conspiration des perdrix*.

V

Retraites.

Préville. — Brizard. — Fanier. — Madame Préville. — Plusieurs anecdotes.

A PROPOS du départ de Monvel, j'entendis Florence dire une fois que, lorsque les anciens s'en allaient, ils emportaient avec eux leur réputation, et qu'alors, au théâtre, les unités devenaient des dizaines : voici Florence bien

heureux ! le voici devenu dizaine double : Préville et Brizard nous font leurs adieux.

Arrivés à cet âge où l'on a plus de peine à commencer un rôle qu'on n'en avait autrefois à le finir, où, avec la même volonté, on ne se trouve plus les mêmes forces, Préville, le Molière du jeu comique ; Brizard, l'éloquent, le paternel Brizard ; madame Préville, si décente et si noble, et Fanier, la vive, la pétulante, la spirituelle, ont senti qu'il fallait nous quitter.

Jour de deuil pour la Comédie-Française, et, je puis le dire, jour de deuil aussi pour le public !

Nous avons eu l'heureuse idée, s'il peut y avoir quelque chose d'heureux en de telles circonstances, de réunir ces quatre artistes dans un même adieu. D'abord, Brizard a paru dans la tragédie, et s'est surpassé lui-même ; le vieil Horace est le plus beau de ses rôles : jamais, peut-être, il n'a montré tant

d'énergie; mais elle l'a abandonné à ce vers de situation :

« Moi-même, en vous quittant, j'ai les larmes aux yeux. »

Le vieux romain sanglotait, et le parterre répondait à ses larmes.

Le public avait à regretter en Brizard un acteur d'un beau talent dans la comédie, un acteur souvent sublime dans la tragédie. Son premier mérite, le plus rare et le plus précieux don que lui eût accordé la nature, était une ame brûlante et vraie. S'il parcourut avec succès les deux genres, quand il est si difficile de réussir dans un seul, il le dut à la mobilité de la plus noble physionomie, et à l'art heureux de modifier ses accens : le *vieil Horace*, sa férocité et sa valeur; *don Diègue*, son orgueil et sa sensibilité; *Zopire*, sa noblesse et son énergie; *Alvarez*, son ame généreuse et tolérante; le vieillard *Léar*, sa douleur si profonde, ses plaintes si touchantes, sa folie si paternelle; le père du *Menteur*, sa dignité et

sa haute parole ; le bon *Henri IV*, sa verve gasconne, sa bonhomie et son vieil air de guerre : chacune de ces nuances, chacun de ces rôles était rendu par Brizard avec cette supériorité et surtout avec cette volonté d'exécution, cette sorte d'*infusion* qui fait prendre parti pour un personnage, auquel on croit tout de suite et d'une foi sincère.

Voici qui pourra donner une idée de sa manière de comprendre le caractère d'Henri IV :

Après une représentation de la *Partie de chasse*, à Fontainebleau, Brizard, venant de jouer ce rôle, tenait le flambeau à la sortie du roi et de la reine.

— M. Brizard, lui dit Marie-Antoinette, vous avez été si vrai que vous avez fait une conversion.

— Oui, — se hâta de répondre le roi, plus vivement qu'à l'ordinaire, — vous venez de me faire aimer le trône.

Il fallait en effet le voir, notre sublime Brizard, il fallait l'entendre, dans cette scène où

Sully se jetait à ses genoux ! et avant, quand il boudait ce ministre ! comme c'était bien une colère d'enfant, fâché d'être en colère ! comme c'était ensuite la réconciliation d'un ami, les avances d'un honnête homme et l'attitude d'un bon roi ! Je ne sais si, dans cette pièce, le caractère vertueux de Brizard prêtait à son jeu et à son maintien, le calme, la dignité, la bonne humeur, et, si l'on peut parler ainsi, le *reposé* de l'ame de Henri IV. Mais dans ce rôle difficile, il semblait avoir reçu une portion du noble cœur du prince béarnais ; en le voyant si fidèlement représenté, on devinait, dans le grand acteur, le meilleur des hommes ; aussi notre excellent Saint-Fal disait-il : — « Quand il passe comme cela devant nous, demi-courbé, mais encore grand et beau, avec son blanc panache, j'ai toujours des envies de me baisser et de me faire bénir.

Ce fut dans la *Partie de chasse* que nous montrâmes au public toutes les pertes que nous

allions faire en un seul jour; Brizard, Préville, Fanier, et madame Préville, y trouvèrent une dernière occasion de montrer ces belles études de l'ancienne et illustre comédie française, non pas que je veuille dire que la comédie française ait cessé là, j'ai vu depuis de nouveaux talens, et j'espère qu'il peut s'en montrer dans la suite; mais c'est un nouvel âge de comédiens; ceux-ci appartenaient encore à la génération de Molière; Préville et Brizard avaient presque vu Baron : ils nous semblaient proches parens du père de notre théâtre, ils touchaient, pour ainsi dire, à la grande et première initiation de la comédie en France : pour nous, c'était encore (et nous les nommions ainsi) LA FAMILLE MOLIÈRE.

Le public sentait cela tout autant que le théâtre; aussi, la scène de table où ces quatre comédiens se trouvèrent réunis, fut des plus touchantes; après la santé que le poète a fait porter au roi, il fallut que les acteurs portassent aussi la leur, et on y répondit à cris

exaltés et à grand chorus de toutes les parties de la salle; l'émotion était au comble; nos habitués criaient : *Restez! vous resterez!* Tous les yeux se mouillèrent; les femmes étaient visiblement émues, et quand ces quatre artistes, se tenant par la main, dernière étreinte de notre vieille phalange, saluaient le public pour toujours, on leur demanda de s'approcher des rampes afin de les voir de plus près, et tous les bras se tendaient vers eux.

Il me semble y être :

Mercier frappait du poing sur la séparation de l'orchestre : — *Non, non, pas d'adieux!* — Le jeune Vigée, nouvellement marié à la jolie mademoiselle de Rivierre, s'écriait; et son aimable femme semblait dire la même chose dans sa pantomime expressive : — *Encore un an! rien qu'un an!* Et la belle marquise de Simiane, à côté de la loge du coin du roi! elle s'était barbouillé le front, le nez et le menton du rouge qu'elle étalait, sans s'en douter, avec le mouchoir

dont elle essuyait ses larmes, sa sensibilité lui faisant oublier une fois qu'il fallait toujours être jolie. Je puis dire, enfin, que ce fut comme une soirée de famille, un de ces repas d'adieu où, avant un grand voyage, avant une séparation sans retour, on se rassemble encore, on aime à se parler, à se dire tout ce qu'on avait oublié dans une longue amitié, l'estime qu'on s'est mutuellement inspirée, où l'on se fait des aveux auxquels on n'avait point songé jusqu'alors, où, depuis qu'on ne se croit plus inséparables, on s'avoue nécessaires; jour de deuil et de triomphe où l'acteur, par une de ces forces d'exécution qu'on ne trouve qu'en de tels momens, concentre toute sa vie d'artiste, tout son talent de comédien en une seule fois et dans un seul rôle. J'ai vu Préville à cet instant suprême, je l'ai serré dans mes bras, je l'ai rassuré, raffermi; le vieillard tremblait, je sentais sa main frémir, il essuyait sans cesse une sueur froide : c'était de la fièvre; sa voix articulait à peine,

il demandait à boire à chaque entrée et à chaque sortie, comme dévoré d'un feu intérieur : craignait-il autant à ses débuts ? non, car ceci est le début de la fin ; et, après ce noble élan, après cette scène jouée en maître, il n'y a plus qu'un autre élan, plus qu'une autre scène ; après ce bravo universel, ce battement de mains unanime, il ne reste à entendre qu'un autre bravo, qu'un autre applaudissement ; encore un peu, et cette multitude ne viendra plus s'émouvoir à votre voix, vous ne serez plus le maître, le dispensateur de ses émotions ; encore un instant, et ce jour des rampes, ce soleil d'illusion n'éclairera plus pour vous : quelques secondes encore devant vos spectateurs, vos amis, ceux pour lesquels vous avez grandi, puis ces mille voix du cirque qui vous saluent, ce tumulte qui est devant vous, et qui est excité par vous, ne se fera plus ouir ; jouissez bien ! regardez encore ! devant vous, la joie, l'émotion, les entrainemens ; en arrière de vous, la tristesse,

le silence, l'obscurité, et bientôt, entre vous et la foule, cette toile vaste et majestueuse, qui tout à l'heure, en se levant, était encore un rideau, et qui retombe maintenant comme le voile et l'oubli.

Préville et sa femme allèrent habiter, aux portes de Senlis, une belle propriété, fruit de leurs économies : là, honorés de la faveur particulière du prince de Condé, qui aimait beaucoup la comédie et la jouait passablement pour une altesse, admis à Chantilly, recherchés par les familles nobles, dont les châteaux étaient nombreux dans les environs, leur vie s'écoulait heureuse et considérée.

Depuis cette époque, il s'est fait de si grands changemens dans les mœurs, les usages de la société sont si différens, et les données qu'on a sur les relations des artistes de théâtre avec les grands seigneurs sont si peu comprises, que je crois de mon devoir, en parlant de Préville et pour le respect que je lui porte, d'établir dans quelle espèce de situation étaient en général

les comédiens vis-à-vis la haute noblesse.

Les uns, et c'était le petit nombre, étaient appelés comme on appelle des hommes amusans, qui doivent payer leur écot en se constituant les bouffons de la société; on disait à ceux-là ce que Molière disait à Lully : — *Allons ! Baptiste, fais-nous rire*. Musson, le mystificateur, se trouvait à la tête de cette espèce de corporation ; ses disciples, ou ceux qui marchaient sur ses traces, avaient dans leur répertoire quelque farce bien salée, quelques proverbes bien grivois, des bons mots fortement assaisonnés et des réparties connues en place publique : voilà leurs titres pour être admis. Mais la Comédie-Française ne fournissait pas de tels hommes, sauteurs pour le roi et sauteurs pour la reine; on n'aurait point trouvé chez nous de ces gens qui se donnaient la mission d'aller amuser la bonne compagnie des drôleries de la mauvaise[1].

---

[1] Dans d'autres théâtres aussi on se respectait : Volange, par

D'autres, les jeunes, les étourdis, placés au rendez-vous de toute la brillante jeunesse de cour, qui papillonnait dans nos coulisses; pleins de verve, d'esprit, et n'ayant pas encore assez d'expérience pour se tenir à leur rang; ne sachant pas, qu'entre l'inférieur et celui qui se trouve plus haut placé que lui, le rôle fier doit toujours être du côté de l'inférieur, et qu'en ce cas, il faut se montrer plus chevalier que les chevaliers, plus marquis que les marquis, duc encore plus que les ducs, et pour cela se tenir à distance; ceux-là, dis-je, faute de connaître les hommes, se frottaient à ces vanités de cour, s'en faisaient bien venir, les flattaient, étaient les boute-en-train de toutes les parties fines, volaient à ces messieurs leurs maîtresses, se lais-

---

exemple, avait pris son talent au sérieux; admis une fois chez un grand seigneur, et s'y conduisant en convive décent, on lui fit comprendre qu'on attendait de lui quelque *jeannoterie* pour amuser la société: il répondit noblement; on lui répliqua que c'était *Jeannot* qu'on avait invité: en ce cas-là, dit-il, et puisque monseigneur a invité Jeannot, M. Volange le salue.

saient prendre la leur, et, faute de pouvoir être tout-à-fait leurs camarades, devenaient un peu leurs complices. La Comédie-Française en comptait quelques-uns ainsi faits; je dirai même qu'elle en avait compté beaucoup; car, à chaque compagnie de jeunes seigneurs de vingt-cinq ans, les comédiens de vingt-cinq ans s'associaient volontiers : c'était passé dans l'usage; le théâtre devenait le collége élégant des jeunes seigneurs, et la maison des jeunes seigneurs une manière de collége pour les comédiens en herbe; bref, le gentilhomme mettait la nappe, et, au dessert, le comédien fournissait les bons contes, et avait droit de siffler les mauvais : devant le champagne, les parties de chasse et d'autres parties, moins sérieuses peut-être, l'égalité s'établissait, mais une égalité d'écoliers, prête à se rompre devant les graves études de l'art, ou l'avancement dans le monde.

Mais, quand arrivait le jour où l'artiste était formé, où son nom se faisait grand, il n'en

était pas un qui ne comprît sa dignité, et qui y dérogeât. On allait chez les hommes de qualité, parce qu'on était sûr d'y valoir ce que partout vaut le talent ou le génie : on ne se regardait point comme favorisé. Un gentilhomme peut n'être que cela, si bon lui semble, avec sa naissance il compte dans le monde; mais il faut autre chose pour être comédien supérieur, et quand Préville est Préville, c'est à Préville qu'il le doit; aussi le savait-on bien, et des acteurs pareils étaient recherchés comme on recherche les peintres fameux, les musiciens célèbres, les auteurs renommés. Dans les nobles châteaux, où le maître aimait à trouver entre ses convives tous les arts représentés, si le haut bout de la table n'était pas pour le comédien, on se gardait bien de lui donner la dernière place.

Auprès du prince de Condé, je devrais dire à la cour du prince de Condé, veut-on savoir comment on honorait Préville?

Il y avait dans son théâtre une loge réservée pour le grand acteur et pour sa femme, et

cette loge était celle qui répondait au coin du roi ; on y lisait : LOGE DE M. ET DE MADAME PRÉVILLE : eux seuls y étaient admis, et les honneurs les plus grands leur étaient rendus ; on allait jusqu'à leur déférer ce que l'on appelait dans les petits appartemens : LES HONNEURS DU ROI.

Peut-être est-il nécessaire d'expliquer ce que c'est.

A Fontainebleau, à Versailles et au petit Trianon, quand le roi et la reine assistaient au spectacle, il était d'usage, à la fin de la pièce, de ne point se ranger devant le public pour y faire le salut consacré ; au dernier mot de l'ouvrage, chaque acteur se rapprochait de la loge du roi, et sans saluer, mais dans l'attitude la plus respectueuse, on attendait que la toile fût baissée; eh bien ! après la retraite de Préville, le prince de Condé, jouant Michau, et nos seigneurs décorés des noms les plus illustres, remplissant les autres rôles, ces comédiens gentilshommes, au moment du baisser du rideau,

allaient se placer devant Préville et sa femme, et, le prince du sang en tête, LES HONNEURS DE LA LOGE DU ROI leur étaient respectueusement rendus.

Il faut aussi convenir d'une chose : c'est que ce prince aimait singulièrement la comédie; car, même dans ses grandes parties de chasse (et sur cet exercice il était Bourbon au suprême degré), si par hasard il avait une répétition, on le voyait de temps en temps tirer sa montre avec inquiétude, et, si l'heure prescrite arrivait, la bête fût-elle lancée, fût-on même à l'instant du solennel « ha-la-li », il partait au galop, plantait là chiens, chasseurs, piqueurs et cerf, la bête pouvant dès-lors se faire tuer par d'autres que par lui : — Je ne veux pas faire attendre mes camarades; allons! s'écriait-il, messieurs, allons! ceux qui sont de la répétition!

A propos de chasse, je dirai que Préville l'aimait beaucoup, non pas précisément pour tuer, car il n'y était pas très-habile; il avait

même là-dessus une sensibilité malheureuse : par exemple, quand il ne visait pas, il pouvait lui arriver d'atteindre ; mais alors c'était avec chagrin qu'il allait relever la bête morte. Une sorte de frémissement lui passait dans tout le corps ; il ne pouvait s'empêcher de gémir sur les liens de famille qu'il venait de briser ; vieux ou jeune, mâle ou femelle, il enlevait au corps social un père ou un fils, une mère ou une amante ; il songeait à la désolation du terrier, quand celle ou celui qu'il avait tué ne paraîtrait plus au gîte ; il s'apitoyait sur la beauté de la fourrure, et osait à peine regarder la tache de sang qui en ternissait la pureté : il fallait enfin que la gibelotte fût bien accommodée pour étouffer entièrement son remords.

Avec de tels sentimens, on n'est guère bon chasseur ; mais Préville avait la passion de courir, d'endosser l'habit vert, les guêtres serrées, de passer la gibecière, de porter fièrement son fusil sous le bras, d'aller le nez au vent et l'œil au guet ; il conservait encore en cela, je le pa-

rierais, un besoin d'imitation : notre digne camarade passant dans les fourrés, s'arrêtant avec mystère, chargeant, amorçant, paraissait encore un grand comédien... on n'était détrompé que lorsqu'il tirait.

Le prince de Condé lui connaissant ce goût, et ne soupçonnant point qu'on ne pût pas bien viser, lui fit la galanterie de mettre à sa disposition toutes ses chasses, et, un jour qu'il le trouva complètement costumé et saluant déjà sa femme de sa belle casquette neuve, à grande visière, son altesse lui dit :

— Je veux que vous chassiez partout chez moi, vous en souvenez-vous, Préville?

— Monseigneur, que de graces!...

— Et dans les endroits réservés, m'entendez-vous bien? Je le dis même devant madame, pour qu'elle vous le rappelle : un faisan vînt-il sur mon balcon, j'exige que vous le tiriez.

— Ce n'est peut-être pas exiger l'impossible, monseigneur, dit Préville en se rengorgeant.

— Votre altesse a trop de bonté, se hâta d'ajouter madame Préville; mais elle peut être bien tranquille sur la vie de son gibier.

Brizard, n'étant pas chasseur aimait moins la campagne que l'illustre comique; il demeura à Paris, et devint même marguillier de sa paroisse. Je l'ai vu dans les larges stalles du chœur; assis au banc d'œuvre, il effaçait tous ceux qui paraissaient auprès de lui, et si chaque célébrant avait eu cette noble figure à cheveux épars, ces traits réguliers et d'une coupe si pure, ces yeux, plus beaux encore quand ils étaient à demi baissés, on aurait cru à une vision céleste. Notre vieux Mithridate, enveloppé dans un nuage d'encens, debout; mais majestueusement courbé, croyant et priant; pâle au milieu des lumières blafardes de ces cierges, qui donnaient aux traits de son visage quelque chose de surhumain, notre Brizard, ainsi posé, aurait été pour les pinceaux d'un peintre de génie une sublime étude du père éternel méditant sur le bonheur des hommes.

A tous ces dons extérieurs, Brizard joignait la plus belle ame, et on peut dire que sa figure lui ressemblait [1]. Bien que sa fortune fût peu considérable, jamais il ne vit de malheureux sans se croire riche, et, dans une circonstance où sa clientelle (c'est ainsi qu'il nommait les pauvres gens qui avaient recours à lui), était devenue assez nombreuse pour le forcer à compter avec lui-même, il trouva ce moyen de leur donner de l'argent.

Il avait, pendant le long exercice de son art, à la Comédie-Française, acquis une bibliothèque bien fournie. Mais comme, outre la peinture, qu'il entendit à merveille [2], il voulut se choisir une occupation manuelle, il apprit à

---

[1] Le jour de la retraite de Brizard, après le spectacle, un magistrat d'un grand mérite monta dans sa loge, il amenait avec lui son fils : — Mon fils, dit-il à l'enfant, embrassez monsieur, c'est aujourd'hui que nous perdons un homme dont les vertus ont surpassé les talens.

(*Note de l'éditeur.*)

[2] Brizard était un élève très-distingué de Vanloo ; il avait même exposé. (*Note de l'éditeur.*)

relier; bien entendu qu'il ne se servait de ce talent qu'en amateur, et seulement pour donner un échantillon de son goût, ayant hâte, à sa retraite, de mettre son cabinet en état. Un moment difficile étant venu, c'est-à-dire ses pauvres augmentant et tous ses livres n'étant encore que brochés, il se dit : qu'il les relierait lui-même, et qu'avec l'argent qu'il épargnerait ainsi, il viendrait à leur secours. Il exécuta ce projet ; mais comme il avait beaucoup de volumes à relier et beaucoup de monde à secourir, il était obligé de ne faire que des demi-reliures, ou des reliures mesquines, ne se donnant, pour ainsi dire, que la monnaie de ce luxe; ce qui le fâchait, car il aimait les belles enveloppes.

Malgré cela il continuait toujours, et chaque samedi il se soldait avec exactitude son compte d'ouvrier, se payant de la main droite pour donner de la main gauche à ses cliens. Enfin, survient une rentrée sur laquelle il ne comptait plus ; le voilà en-

chanté ! il continuera son métier, c'est tout profit; mais il pourra maintenant relier à plus haut prix, il pourra augmenter son salaire, employer le veau, la dorure, les ornemens, et, partant de là, il travaille, relie, fait de beaux filets, de belles moulures, s'informe de ce que la main-d'œuvre supérieure coûte, ne se marchande jamais, se surfait souvent, se paie sans rabattre, et se donne enfin une superbe bibliothèque, très-content de son luxe de livres, et plus heureux encore d'avoir pu augmenter ses bienfaits.

Donner est bien, savoir donner est mieux, et nos deux camarades avaient là-dessus le même système. Je prendrais mal congé de Préville (que pourtant je retrouverai encore) si je ne révélais pas aussi sur son compte un trait dont je fais le pendant à celui de Brizard.

On sait avec quelle inflexibilité Rousseau refusait toutes sortes de secours, préférant vivre du produit de ses œuvres et du travail de ses mains, plutôt que de devenir l'obligé d'a-

mis, auxquels il avait le malheur de ne plus croire, ou le pensionné de grands, dont il se serait regardé comme l'esclave.

A Ermenonville, où il n'accepta qu'une retraite, il était très-pauvre, et, en conséquence de sa ferme résolution de tout refuser de M. de Girardin, hors l'hospitalité, il resta pauvre pendant les quatre mois qu'il y passa jusqu'à sa mort.

Préville connaissait Jean-Jacques lorsque, plus jeune et moins susceptible, il n'était pas encore atteint de sa funeste mélancolie; tous deux aimaient à se retrouver dans quelques sociétés où ils étaient les bien venus, et, même avant la vogue des écrits du philosophe et lorsque le grand auteur était encore en germe, notre camarade parvint à lui faire accepter quelques entrées à la Comédie-Française.

Depuis, ils s'étaient perdus de vue : la sauvagerie de Jean-Jacques n'allait pas à la gaîté du comédien; mais ce dernier, visitant Erme-

nonville, ils se rencontrèrent, et la connaissance se renouvela.

Après une séance assez courte dans la petite maison qu'il habitait, auprès du château, Jean-Jacques voulut sortir, et je me rappelle comme un fait récent la phrase que nous a rapportée notre camarade : « Tenez, sortons; c'est seulement au grand air que je suis chez moi. » Une fois dehors, le philosophe, devint d'humeur assez complaisante ; il accompagna Préville, et lui fit parcourir les beautés du parc, l'arrêtant aux endroits remarquables, que celui-ci eut l'air de ne pas connaître, afin de donner à ce pauvre Jean-Jacques la petite jouissance de décrire, qui ressemble assez au plaisir de conter.

Après une promenade d'une heure, ils se séparèrent, Jean-Jacques se rendant au château; mais quant à Préville, ce n'était pas pour partir : il avait voulu, à deux reprises, se diriger vers une partie de la forêt, et deux fois il crut remarquer que, sans lui répondre, et mar-

chant plus vite devant lui, son morose conducteur l'en éloignait; sans doute il s'attachait à cela quelque mystère. Préville résolut de le découvrir, et, après s'être bien convaincu que le sauvage était entré chez M. de Girardin, il se dirigea vers le lieu défendu, en prenant par les bois; car si Jean-Jacques l'avait aperçu, il en aurait été tourmenté pendant quinze jours.

Une demi-heure de marche et un quart-d'heure de recherche le firent arriver enfin dans le paradis terrestre de Rousseau.

Au plus épais de la forêt, M. de Girardin avait permis à une famille de sabotiers de faire un établissement; là, ils trouvaient les matières premières de leur exploitation, puis, avec des branches, des feuilles sèches et du chaume, ils s'étaient fait une cité d'une apparence superbe pour les goûts et les yeux de Jean-Jacques. Il paraît qu'il allait passer les heures les plus délicieuses avec ces braves gens, qu'il se plaisait à interroger; pour eux, le voyant herboriser, ils le prenaient pour une façon

d'apothicaire que le maître du château avait attaché à son service ; et comme il leur paraissait un homme simple et bon, ils envoyaient leurs enfans arracher pour lui des bottes d'herbes, dont le chercheur de pervenche n'aurait pu faire que du foin; mais cette erreur de bonne foi enchantait Jean-Jacques, et tout content de ses nouveaux amis, il les gardait comme un avare garde son trésor. Farouches et grossiers, ils ne souriaient guère qu'à l'arrivée de l'*apothicaire*, aussi le misanthrope craignait-il sans cesse qu'on ne vînt les lui gâter en les civilisant, et pour qu'ils demeurassent toujours claquemurés dans leurs fourrés rustiques, il avait trouvé un expédient tout-à-fait à la Jean-Jacques.

Ces honnêtes paysans n'allaient au village que pour vendre leurs sabots, entendre la messe, ou acheter du tabac, dont étaient très-friands trois personnages de la colonie. Jean-Jacques s'aperçut qu'on ne vendait de sabots que tous les mois, et qu'on oublierait assez volontiers la

messe sans la nécessité de se procurer les provisions de luxe, que fit-il ? il prit le prétexte des herbages qu'on allait lui chercher, et il témoignait sa reconnaissance en cornets de tabac.

Mais il ne pouvait, en tout temps, faire les frais de cette dépense, et ce n'était pas sans un vif chagrin qu'il remarquait assez souvent que ses protégés ne l'attendaient pas. Ceux-ci s'aperçurent de son humeur, et, quand ces mauvais jours arrivaient, ne voulant pas faire de peine à leur nouvel ami, ils ne prisaient qu'en cachette, ou, si de loin ils entendaient la canne de Rousseau, qu'il avait l'habitude de frapper contre les gros arbres, avant d'arriver, ils s'avertissaient avec un signal convenu qui voulait dire : — Cachons nos tabatières !

Les honnêtes sabotiers, ne demandant qu'à faire l'éloge de leur visiteur de chaque jour, informèrent Préville de toutes ces circonstances, et involontairement lui fournirent un plan de

conspiration ; il retourna au village, et après s'être enquis à l'*Hôtel de l'Empereur* où était le bureau de tabac de l'endroit, il y alla, conclut avec le débitant une convention secrète, par laquelle il fut arrêté qu'il serait fourni à Jean-Jacques à deux tiers meilleur marché, tout le tabac qu'il demanderait, et comme si c'était de la marchandise de contrebande, Préville se faisant fort de payer le surplus.

Ceci bien convenu, et une avance de cinquante francs une fois faite, on craignit que la susceptibilité du misanthrope ne s'accommodât point d'une denrée où se trouvait attaché le mot de contrebande ; mais quand il se présenta à la boutique, le marchand, qui tenait à vendre, lui conta là-dessus les plus belles histoires; Jean-Jacques se laissa persuader, et avec cet adoucissement, il eut le plaisir d'offrir, et jusqu'à sa mort, à ses sabotiers obligeans, tous les cornets de tabac dont ils eurent besoin.

Les reliures de Brizard et les onces de tabac

de Préville pourront faire sourire plus d'un lecteur ; mais les ames un peu bien situées se peignent dans les nuances, et s'il avait été possible d'instruire Rousseau, sans le formaliser, de cette ruse ingénieuse, ruse dont il avait été souvent coupable lui-même, c'est alors qu'il aurait pu s'écrier : la bienfaisance est donc comme le plaisir! elle est amie des liards!



VI.

—

Le Baptême de la réputation.

Une ancienne connaissance. — Leçons d'une dame. — Excellence de l'infidélité. — L'élève *économiste.* — L'enthousiaste de l'orage.—Calculs singuliers, d'après MONSIEUR. —*Les enfans du tonnerre.* — *A parte* à deux. — Scène de comédie.— Nous sommes pris !

ON se rappelle la dame au crachat, celle qui se trouvait à la gaie représentation de Brunoy: si elle m'avait vu lors de la scène sanglante qui lui fut faite, j'avais pu aussi admirer sa présence d'esprit, et bientôt je trouvai dans elle une ar-

dente protectrice; elle semblait me tenir compte de ce que je l'avais rencontrée dans un de ces momens énergiques où nous sommes fiers de nous montrer, où nous n'aimerions point à avoir de spectateurs, mais où nous ne sommes pas fâchés de trouver un témoin, et quelquefois même un indiscret.

Cette dame n'était pas précisément une jolie femme, ai-je dit, mais je l'avais vue triste ou en colère, et surtout je l'avais vue dans tout l'éclat de la parure, et je trouve qu'alors toutes les femmes ont un air de famille : on sait d'avance quelle couleur est affectée à la brune, quelle à la blonde; le visage long a ses règles pour la coiffure, le visage ovale a les siennes, le rouge se place d'après certaines données bien connues et qui ne varient jamais, les mouches ont leur dimension et leur terrain désigné par une habile théorie; joignez à cela la teinture pour les sourcils et les épingles noircies afin de fendre l'œil, il reste à peine quelques lignes de chair au visage qui soient dans la bonne foi;

sous la toilette, les femmes qui aspirent à être jolies sont presque jumelles de celles qui le sont.

Maintenant que je connais la marquise de S*** en déshabillé du matin, je puis affirmer que c'est une femme parfaite; elle a l'âge qu'elle veut avoir, la figure qui lui plait; elle est vive ou nonchalante, agaçante ou mélancolique; tantôt son esprit se répand en traits saillans, animés : c'est la grâce dans le sarcasme; tantôt elle parle avec tout le charme du sentiment : son ame est sur ses lèvres; je ne sais si je lui trouvais de l'esprit parce que je la regardais, ou si elle me semblait charmante parce que je l'écoutais; mais que ce fût cela ou autre chose, Armide n'était pas mieux, ses enchantemens n'avaient pas plus de puissance. Heureux le moderne Renaud!

Deux heures du matin venaient de sonner à l'horloge de Saint-Sulpice, quand je vis cette femme charmante enfoncer sa cornette sur ses yeux, c'était son signal pour parler raison; car,

lorsque ce casque féminin était un peu de travers sur son oreille, elle avait un air si malin, si persuasif, si local, qu'il fallait absolument changer de style, et qu'alors il était convenu qu'on parlerait folie.

— Il vous manque une chose, mon cher Fleury.

— En vérité? vous m'effrayez, madame la marquise!

— Ne rions pas; il manque quelque chose à votre réputation, veux-je dire.

— Peut-être est-ce un talent qui y manque?

— Parions que vous n'êtes modeste que pour vous faire faire un compliment.

— Eh mon Dieu non! je suis dans la bonne foi. Je ne cherche pas un compliment; mais je cherche à me faire rassurer. Sais-je si j'ai du talent? comment puis-je le savoir? je travaille, j'étudie, j'observe, j'essaie, on applaudit; mais cela rend-il sûr de quelque chose? Je vois fumer l'encens au nez de si pauvres

idoles! je me croirais perdu, si je n'étais pas plus difficile que le public.

— C'est pourtant un peu à lui que vous avez à faire.

— Et pour lui plaire, que me manque-t-il?

— Peu de choses peut-être pour lui plaire; mais une chose essentielle pour lui jeter de la poudre aux yeux. Quelque chose qui lui laisse croire que vous lui plaisez toujours; une sorte d'auréole qui vous désigne, qui tienne la curiosité en éveil sur vous, qui vous fasse des partisans, des ennemis même : n'en a pas qui veut! Il vous faut, à vous, un public de jolies femmes surtout; car au théâtre, quand vous avez un admirateur, vous n'avez qu'un suffrage, quand vous avez une admiratrice, vous avez une loge; me comprenez-vous? il vous faut enfin .....

— La baguette des fées!...

— Une aventure d'éclat; une conquête brillante... c'est de la tradition de Baron, cela; la réputation de Clairval n'a été aux nues que

depuis ses bonnes fortunes patentes ; Molé a fait marcher sa renommée à pas de géant, en intéressant plus d'une dame aimable.

— Plus d'une !... le perfide !

— Mais non ; c'est de l'intérêt bien entendu. La femme dont on fait la conquête veut justifier sa faiblesse ; plus elle sera grande dame, plus il sera nécessaire qu'elle fasse valoir votre talent ; votre talent est son excuse : pour cela il faut que vous soyez le premier homme du monde, le premier artiste de l'époque. L'homme doit disparaître en vous sous la sublimité du talent ; la chûte de la femme n'est alors que de l'amour de l'art ; il faut enfin que celle qui vous cède, mette votre réputation au niveau de sa faute. Voulez-vous aller au grand dans votre profession ? c'est là, la chose nécessaire, et pour votre emploi surtout, c'est le baptême indispensable.

— Mais pour ce baptême-là, il me semble que j'ai trouvé une aimable marraine.

— Non, mon ami, ce baptême-là, ce n'est pas par moi que vous le recevrez ; je sollicite

de l'avancement pour mon mari ; Louis XVI est sévère, et votre discrétion m'est essentielle ; ainsi nos tête à tête sont seulement de vous à moi... vous avez besoin de quelque chose qui fasse plus de bruit d'ailleurs ; quelque chose qui vous case tout-à-coup, qui vous donne votre rang sans avoir à recommencer ; car, je vous connais ; après cela vous vous réformerez.

— Vous croyez ?

— Eh sans doute, hypocrite ! comment êtes-vous dans notre monde ? moins en amateur qu'en curieux, et vous nous échapperez le plus tôt possible ; mais il est essentiel que votre séjour chez nos grands, vous ait servi... nous causerons de cela.

Après ce petit dialogue, comme la marquise ne pouvait pas parler raison long-temps, elle remit son bonnet sur l'oreille.

Je restai ce jour-là (le jour est composé de 24 heures) une demi-heure de plus qu'à l'ordinaire ; ensuite je me glissai par un corridor particulier, me trouvai dans le jardin, longeai

une allée de tilleuls, le ressort d'une petite porte joua : j'étais dehors.

Je rentrai à la maison, où m'attendait impatiente et inquiète une femme indulgente, vertueuse, et dont le cœur, tout à moi, était rempli d'une tendresse que je savais apprécier ; mais quel homme toujours constant à résister à l'ennemi du dehors, n'a jamais essayé de légères infidélités ! Une grâce victorieuse venue d'en haut, peut seule vous douer d'un tel héroïsme, et nous autres comédiens, hélas ! la grâce nous est déniée.

Il m'est venu, à l'occasion de cette faute, que je confesse en toute humilité, quelques réflexions qui sont on ne peut plus dans l'intérêt du sexe, et qu'en conséquence je serais fâché de ne pas consigner ici.

Les femmes qui aiment avec délicatesse, et qui ne veulent jamais s'en rabattre sur l'amitié, exigent des hommes une fidélité à toute épreuve ; certes elles ne savent pas ce qu'elles demandent.

A mon sens, la femme la plus heureuse, la plus tendrement aimée, est celle qui possède un mari constant, mais de temps en temps infidèle.

Cela se conçoit :

L'infidélité est une faute grave ; or, pour se racheter, que ne fait pas un homme dont l'ame est bien placée !

Pendant l'existence d'un amour de ménage, d'un de ces amours dont la quiétude ne doit jamais être troublée, mais qui par cela même n'a plus un grand mouvement, je prétends qu'un petit dérangement conjugal, dans l'homme, est une bonne fortune pour la maison.

Dans l'infidélité il y a le remords, le retour, la comparaison : que de choses ! Un poète a dit :

Plus je vis l'étranger, plus j'aimai ma patrie.

En effet, la comparaison donne une flamme nouvelle ; c'est une ardeur rafraîchie, rajeunie,

et pour ainsi dire retrempée qu'on rapporte au logis. Être infidèle, c'est choisir; c'est passer au tamis l'amour véritable, c'est l'épurer; c'est jeter en dehors tout ce qu'il a d'alliage : Il n'est pas de repentir qui ne porte ses intérêts en zèle, en tendres soins, en doux égards; celui qui acquiert un tel repentir est désormais l'esclave tendre et soumis de celle qui lui est supérieure de tout l'éclat de l'amour constant. L'homme trop sévère sur ses devoirs est souvent un tyran domestique, un *monsieur Honesta*, qui commande de toutes les hauteurs de la vertu; celui qui a succombé, au contraire, cherchant par quels moyens il paiera sa rançon, se laisse dominer par la femme qui l'aime; il devine un regard, obéit à un signe; ne lui doit-on pas une compensation? Heureuse donc, heureuse la femme trompée! Ce que je dis, je l'ai souvent observé, et, malgré cela peut-être, ces dames hésiteront à me croire; car il en est peu dont l'esprit puisse bien comprendre le *produit net* d'une infidélité.

Ce produit net me ramène naturellement à la suite d'une aventure dont je n'ai donné que le prologue ; aventure dans laquelle, par le plus glorieux et le plus agréable ricochet, j'eus l'occasion de faire un petit cours de la science qu'on appelait alors par excellence : LA SCIENCE, c'est-à-dire, que j'appris quelques-uns des grands secrets des *économistes*.

J'ignore complètement ce qu'on pense aujourd'hui des économistes, et s'ils sont oubliés ; mais alors ils faisaient encore la pluie et le beau temps : c'étaient des philosophes politiques étudiant les matières d'agriculture, écrivant sur l'administration intérieure, et ayant la prétention d'obtenir la régie de l'Etat.

MONSIEUR, frère du roi, le savant de la famille, curieux d'augmenter ses connaissances et à l'affut des nouveautés qui donnaient une réputation, se fit instruire dans cette haute science par un M. de la Rivière, membre, je crois, de quelque cour de judicature, et auteur d'un gros livre qui fit un grand bruit dans le

temps [1]. Ce monsieur économiste fut, avec le célèbre Turgot, un des coryphées et un des croyans de la secte; mais quand ce dernier, devenu ministre, tourna ses vues vers les parlementaires exilés, MONSIEUR, qui s'était déclaré, non pas ouvertement, mais à sa manière, pour la magistrature établie par le chancelier Maupeou, laquelle magistrature, je ne pourrais dire pourquoi, allait mieux à sa politique, fut contraire à M. Turgot, et en conséquence cessa de professer ouvertement des vues qui leur avaient été communes. Mais parce que ces principes, abandonnés en apparence, convenaient parfaitement à l'esprit subtil, fin et délié de ce

---

[1] Nous supposons que ce gros livre est le même qui porte ce titre imposant : *Considérations sur l'ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*, du à la plume lourde, mais pourtant savante de M. Mercier de La Rivierre, conseiller au parlement de Paris, ancien intendant de la Martinique. Cet économiste fut appelé en Russie sur sa belle réputation, il ne convint que médiocrement à Catherine II, et après quelques travaux il revint à Paris.

(*Note de l'Éditeur.*)

prince : il resta *économiste* dans son intérieur, pour ses confidens, ses intimes, et surtout ses maîtresses.

Il semble étrange d'entendre parler des maîtresses de MONSIEUR : oui, MONSIEUR avait, je ne dis pas une, mais des maîtresses; oui, ce prince si retiré, s'occupant de littérature et de notes historiques; polissant des pièces fugitives pour les almanachs à la mode; rédigeant des écrits plus substantiels pour le journal de Paris, étudiant les constitutions, rêveur politique, et ambitieux, comme un autre, sans qu'il y parût, MONSIEUR avait des maîtresses; MONSIEUR, alors cela était bien connu, avait un grand goût de galanterie; mais cette galanterie était décente, sans scandale, sans éclat; elle prenait chez lui cette nuance de formes qui le distingua; sachant étayer tout ce qu'il faisait des convenances, la trompette, qui retentit si bruyamment alors des illustres conquêtes du jour, avait une sourdine quand elle annonçait celles de MONSIEUR : — C'est à bien petit bruit que Socrate se rend

chez Aspasie, lui dit une fois le comte d'Artois, qui le prit sur le fait, ou à peu de chose près.

Il ne pouvait cependant pas se cacher tellement qu'on ne sût bien où il allait ; l'œil des gens de cour est intéressé à connaître les faiblesses des princes, et ma marquise, qui avait ses vues, fut instruite d'une fréquentation assidue de Monsieur en noble maison. Comment donc! titre retentissant, hôtel splendide, superbes laquais, voiture somptueuse, train presque royal, représentations dramatiques, où assistait la plus brillante partie de la cour : c'était un Versailles en Miniature. Je devins le répétiteur de la dame du lieu, et la marquise de S*** ayant suffisamment préparé les voies et moi-même y ayant aidé... j'acquis un second remords.

La brillante dame, que je ne nommerai pas (en avançant dans ces souvenirs on verra que je serais un ingrat de la nommer), cette maîtresse de Monsieur enfin, était en même temps aimée à l'adoration d'un cavalier que ma mar-

quise haïssait cordialement, mais ce qu'on appelle d'une bonne haine de femme, et, elle pouvait avoir un peu raison : l'amant favorisé était tout justement celui de la soirée de Brunoy. Ce gentilhomme, qui voulut être mon professeur pour le rôle du comte de Guelphar, aurait semé du vent pour recueillir des tempêtes, si, d'après les idées de la marquise, l'opérationgalante qui faisait ma réputation avait pu défaire la sienne; mais, dans ce lieu où l'on m'enseigna la science des économistes, la gracieuse maîtresse de maison, quoique n'étant pas autrement entichée du prince, avait pris du moins avec une sorte d'enthousiasme toutes ses idées sur la théorie du produit net, et, en cette circonstance, quand d'autres auraient été embarrassées, elle prouva sa profonde science : elle garda le prince, conserva le comte, et m'admit, moi, son humble répétiteur.

L'aventure eut quelque éclat, et je remarquai qu'en effet, cela ne nuisait point à mes succès; mais cela ne me devint pas aussi favorable que

l'avait pensé ma patronne. Je crois que le temps était passé de ces sortes de réussites, et peut-être fus-je le dernier des Romains.

Les mœurs n'étaient plus alors celles qu'on affichait encore à mes débuts, ou, du moins, sans être absolument meilleures, elles paraissaient différentes. La marquise, bien que jeune encore, tenait ses instructions de la vieille école, et, à son insu, il s'en était élevé une nouvelle : peut-être au fond la même corruption existait-elle ; mais elle se cachait, du moins à la cour ; car, si la puissance de Louis XVI n'alla pas jusqu'à rendre les courtisans vertueux, il était le maître de les forcer à se montrer tels, et il le faisait. Autour de lui les hommes commençaient à afficher la régularité, et les femmes étaient sages.... d'un verrou de plus à la porte de leur boudoir [1].

---

[1] Ce verrou n'était pas toujours bien tiré, puisque vers l'époque où se trouve placée cette anecdote eut lieu ce fait : un homme titré surprit sa femme dans les bras de son secrétaire, il voulut se fâcher et en appeler, du moins à la pudeur;

Quand ce boudoir était bien fermé, que de confidences! que de secrets! combien les tablettes d'une grande dame sont riches d'anecdotes! que de réputations usurpées! que d'innocens calomniés! Je ferais un volume de ce que j'appris là : c'était de l'amusant, du tendre, du tragique, du politique; sans avoir ce qu'on peut appeler de l'esprit, la comtesse avait du jargon, et si elle n'intéressait toujours, elle amusait souvent; j'en excepte pourtant certaines fois où la prenait sa fureur économiste : alors elle paraissait réellement amoureuse de Monsieur : elle me le vantait, m'en faisait répéter les axiomes; elle me forçait à apprendre par cœur les plus singulières formules, et cela par demande et par réponse. C'était la chose du monde la plus plaisante de nous voir : tantôt elle riait, tantôt elle se fâchait; elle voulait me

---

elle l'interrompit sans rougir, et se relevant fièrement : — Que n'étiez-vous-là, monsieur! quand je sors et que je n'ai personne, pour me conduire, je prends le bras de mon laquais.

(*Note de l'Éditeur.*)

forcer à catéchiser la Comédie-Française sur la savante doctrine des rapports de la production et de la consommation. Nous dissertions à l'envi; nous lisions Quesnay, *l'ami des hommes*[1] et M. de Rivière; nous nous enthousiasmions avec les poètes économistes : *les Saisons* de Saint-Lambert, *les Moissonneurs* de Favart, *l'Albert premier* de l'abbé Leblanc, faisaient nos délices[2]; calculs en vers, calculs en prose, calculs en ariettes, partout je trouvai l'*économie*. Je savais :

Que, le blé ne vient qu'autant qu'il est semé,

Que, la cherté augmente la disette en faisant resserrer les denrées;

Que, lorsque la société se perfectionne, il y a progrès.

---

[1] Livre économiste de M. Mirabeau père.

[2] Les économistes eurent aussi leurs poètes; l'économie avait établi ses chaires jusques sur le théâtre et dans les poèmes; elle prêchait en tragédie, en comédie, en opéra; elle se glissa même dans l'Almanach des muses, et, on le voit, elle pénétra dans les boudoirs.

(*Note de l'Éditeur.*)

Ce qui me fit connaître :

Que, semblable à M. Jourdain qui faisait depuis long-temps de la prose sans s'en douter, je faisais, moi-même depuis longues années, de la science économique.

Mais, ce que n'avait pas eu M. Jourdain, c'était un charmant professeur, déguisant avec grâce l'aridité du précepte sous un système d'encouragemens et de récompense parfaitement entendu.

Aussi Dieu sait comme je profitais !

Une soirée d'automne, MONSIEUR était parti pour Brunoy ; j'étais, moi, au rendez-vous, dans un sanctuaire charmant, ayant vue sur un magnifique jardin anglais. La conversation devenait intéressante ; la déesse du lieu m'abandonnait sa main. Tout à coup les arbres sont agités ; un vent puissant les pousse avec fracas les uns contre les autres ; les feuilles se froissent, les branches se heurtent ; de larges gouttes de pluie tombent pesantes comme du plomb, et leur bruit monotone et lent annonce l'orage ;

ma dame écoute; il se passe en elle quelque chose d'extraordinaire; elle se lève, ouvre les rideaux, puis se pose sur un tabouret : je la crus folle.

— Regardez !

Je regardai : le ciel était noir.

— Écoutez !

J'écoutai : l'orage grondait.

— C'est l'orage, dis-je.

—C'est *le grand populateur*, répondit-elle.

Je me tournai vers elle un peu effrayé. En ce moment un éclair passa sur sa figure; elle poussa un cri de joie. Pour le coup, et à tout risque, j'allais appeler ses gens; elle me devina, et me prenant par la main.

—C'est le grand populateur, le tonnerre qui parle; écoutez-le !.... C'est le bienfaiteur du monde !.... d'où viennent les richesses des nations?

Comme elle prenait son ton de catéchiste, et qu'elle m'interrogeait par une question à moi connue, je répondis tout de suite dans le sens

de ses idées, comptant sur une plaisanterie ou craignant je ne sais quel accès :

— De la terre; puisque cette mère inépuisable reproduit sans cesse les alimens de nécessité première.

— N'est-il pas une autre richesse des nations?

Et moi, debout, les bras pendans, et avec le ton lent, monotone et sans pensée d'un écolier qui répète sa leçon :

— Pardonnez-moi; la population est la seconde richesse des nations, puisqu'en multipliant les bras elle multiplie les produits : la terre rendant en proportion des forces qui la travaillent.

— Eh bien! ce tonnerre que vous entendez devient l'agent le plus actif de la population! Cette voix, que le vulgaire redoute, est une voix de benédiction et d'abondance. Ecoutez! un orage imprévu survient, la nuit est avancée; les habitans de la ville et des campagnes dorment; l'orage gronde dans l'étendue et les ré-

veille de sa voix retentissante. La frayeur entre aussitôt dans ces ames pusillanimes; les femmes surtout sont craintives, elles appellent leurs époux, ceux-ci les rassurent; elles se réfugient dans leurs bras, eux les pressent sur leur sein.... Il faut bien les garantir! Le cœur s'échauffe, l'ame s'exalte. Insensiblement l'orage s'éloigne, le bruit et la peur diminuent, et l'hymen, l'hymen fait sa récolte.

L'époux et sa compagne sont-ils en querelle? l'orage est *le grand réconciliateur*. Il fournit un prétexte pour se rejoindre; la femme invoque son mari; et lui, il veut rassurer sa femme, un mouvement généreux le lui prescrit; n'a-t-elle pas le droit d'aller le trouver? pourra-t-il repousser celle que la crainte lui envoie? Le sentiment de la peur fait taire les autres sentimens; bouderies et querelles, tout est oublié: heureux si tous deux ont peur! alors, nécessaires l'un à l'autre, on se parle, on se rassure, l'orage se dissipe...... on ne peut pas avoir toujours peur, et l'entretien se

termine par des marques de reconnaissance, que le calme et les ténèbres rendent indispensables.

Etincelle, murmure, tonne, éclate! que ton fracas porte le trouble dans chaque maison! qu'il répande en cent lieux le désordre et l'effroi! que toute fille, que toute femme timide cherche machinalement un consolateur. Voyez-les! ils s'appellent, ils se groupent, ils se rendent en désordre dans les demeures les uns des autres; les jeunes filles, les jeunes garçons ont dès-lors le droit de se visiter. En ce moment suprême, il n'est pas de voix pour la calomnie; mais la peur fait perdre la tête: l'on se mêle, l'on se confond; mais toute femme consolée s'attendrit; l'intérêt qu'on prend à elle, la touche: le trouble des sens lui laisse à peine apercevoir qu'elle porte un trouble plus grand dans le cœur de celui qui l'approche, et la frayeur fait place à un sentiment plus doux.

HONNEUR, HONNEUR AU TONNERRE!

Après cette espèce d'hymne en trois strophes, ma jolie sybille descendit de son tabouret pour se placer sur un sopha; laissa calmer un peu son subit enthousiasme, et m'expliqua plus tranquillement enfin, la suite de ses idées sur la théorie du tonnerre, appliquée à l'économie.

D'après elle et d'après Monsieur, ou plutôt (et je n'en puis douter) d'après un de ces jeux d'esprit où Monsieur était fort habile, et dont il aimait l'originalité, le tonnerre est l'auxiliaire le plus puissant de la monarchie, et comme l'argent est le nerf de la guerre, l'orage est aussi le nerf de la population ; voici le complément du système.

Il est constant que les insomnies des gens qui se portent bien et qui sont jeunes, sont le principe d'une création abondante, et cette vérité est si bien reconnue qu'en quelques pays allemands la police municipale paie des employés dont la mission est de faire, à certaines heures de la nuit, du bruit dans les rues, pour réveiller les citoyens, et les inviter à servir la patrie

en tournant leurs idées sur l'accroissement de la société. Le tonnerre n'est-il pas alors le meilleur de tous les officiers de nuit? et ses bruyans éclats ne portent-ils pas mieux un utile conseil à tous les ménages, que le premier claperman du monde, eût-il une voix de stentor ?

Votre Barême à la main, suivez ce raisonnement.

Il y a, à Paris, 800,000 personnes au moins, dont à peu près la moitié est mariée, et dont la moitié de cette moitié se trouve dans l'âge arithmétique nécessaire pour notre opération.

Mettez donc 200,000 personnes occupant la même chambre et le même lit.

Sur ces deux cent mille ames valides, si fortement réveillées, supposez-en seulement un vingtième, et c'est peu, sur qui l'attrait du plaisir ait agi plus efficacement que la peur.

Vous avez alors dix mille naissances de plus en bénéfice net à offrir à l'État, sauf erreur et

omission pour les gens de bonne volonté et les mariages de hasard.

10,000 naissances,
à 30 fr. de capitation par individu,
——————— l'un dans l'autre,
Ci 300,000 fr.

Trois cent mille livres d'augmentation par année dans la capitale seulement, et, notez bien ! trois cent mille livres pour chaque nuit orageuse ! Voyez à multiplier ensuite ces trois cent mille par toute vie moyenne, de 32 ans à peu près :

300,000 fr. de capitation,
payée 32 ans.
—————
600,000
900,000
——————
Ci.... 9,600,000

Neuf millions six cent mille livres produits par ce coup de tonnerre qui éclata tel jour sur Saint-Eustache, Saint-Sulpice ou Saint-Roch,

et pourtant les malheureux curés en faisaient sonner à branle toutes les cloches ! Ah ! qu'ils se taisent !.... mais non, non, qu'ils redoublent : chaque coup de cloche pouvant être aussi un chiffre de plus dans l'addition sociale ; car ce mouvement, cette exaltation, cette asmosphère en feu, ce bruit de l'airain, pénètrent, excitent, enflamment, et les fils qui sont donnés au monde au milieu de ces effets puissans, de ces mouvemens sublimes, font les grands rois, les grands hommes, les grands artistes : Henri IV, Louis XIV, Sully, Colbert, Raphaël, Michel-Ange, Corneille, Voltaire et Lekain, Molière et Préville sont bien sûrement des *enfans du tonnerre !*

En apprenant cette singulière théorie de l'orage, nous étions loin de prévoir qu'il s'en formait un sur nos têtes ; il éclata bientôt, et mit fin à cette aventure.

Les répétitions étaient notre prétexte ; mais comme les répétitions n'étaient pas notre but, nous avions réglé que je n'irais faire mes visites

que sur un signal donné; je passais régulièrement chaque jour devant l'hôtel, et quand la fenêtre du suisse, donnant sur la rue, était ouverte; lorsque de plus, sa hallebarde se trouvait posée de façon que le bout de fer luisant et pointu passât au dehors, je pouvais entrer.

Ces signaux avaient toujours joué sans malencontre, et chaque fois que je les apercevais la châtelaine me recevait on ne peut mieux et, j'ose dire, avec un empressement que je m'efforçais d'entretenir et de mériter.

Mais une fois, après avoir bien vu la fenêtre ouverte, bien reconnu la hallebarde propice, et m'être présenté à ma dame comme d'usage, je remarquai un mouvement inaccoutumé dans son abord; je ne puis pas dire qu'elle me reçut avec froideur, mais elle me sembla embarrassée; le jour de petite maîtresse qui régnait dans l'appartement, m'empêcha au premier moment de reconnaître si je me trompais; je voulus lui baiser la main.... je sentis cette main trembler

dans la mienne, puis elle la retira vivement; j'allais demander l'explication de cela, quand une femme de chambre, toute rouge, tout essoufflée, vint à nous : MONSIEUR arrivait!

— Vite! vite! ici, ici.

Je vis le danger que courait la comtesse, et dans mon trouble, suivant mal l'indication, ou plutôt ne la suivant d'aucune manière, je me jetai instinctivement où j'avais le plus d'habitude d'aller : dans le boudoir.

Le croira-t-on?... j'y trouvai compagnie!!

Le comte (l'homme au crachat) venait d'y entrer, on l'avait fait sauver là pour m'éviter; je m'y sauvai pour éviter MONSIEUR.

Il y a des momens où tout est compris par un coup d'œil, tout expliqué par un geste, et où tout est répondu par un sourire.

— Je vous fuyais, vous fuyez quelqu'un, et si ce quelqu'un n'est pas MONSIEUR, il n'y a pas de raison pour que ça finisse.

— C'est MONSIEUR, dis-je bien bas et comme pour donner à cet imprudent le ton de voix

convenable ; mais lui, sans trop se soucier de m'imiter :

— A la bonne heure ! sans cela j'aurais prié la comtesse de faire agrandir son boudoir.

Nous fûmes interrompus par le bruit d'un baiser qui retentit jusqu'à nous.

— Diantre ! dit le marquis.

— Diantre ! répétai-je.

— Ecoutons ! — nous tendîmes l'oreille, et la scène de comédie suivante s'engagea ; je suis sûr de répéter le mot à mot.

MONSIEUR.

Vous étiez en affaire, Madame ; il y a quelque préoccupation... Hein ?... me trompai-je ?

LA COMTESSE.

Non ; mais non... votre altesse a bien vu. J'étais là à me fâcher contre moi-même... (*Elle prenait apparemment une brochure.*) Ce maudit rôle ne veut pas venir.

MONSIEUR, *regardant sans doute le titre.*

Ah ! de Barthe. Petit auteur d'un fort mince

ouvrage, et qui s'est cru un grand homme pour avoir fait dialoguer cinq personnages un quart d'heure durant ! Vous a-t-on conté son aventure à propos de l'*Homme personnel ?*

LA COMTESSE.

Non... je... je ne la connais pas.

MONSIEUR.

Tout le monde vous la dira.... Fleury, par exemple; à propos, est-ce qu'il se néglige?... il faut prendre un répétiteur plus exact...

LA COMTESSE.

Il vient... moins... La Comédie Française... ces voyages de Fontainebleau...

MONSIEUR.

Mieux que cela... mieux que cela ! on dit, je n'ose pas l'affirmer au moins... que la marquise de S*** (ma marquise) lui veut du bien ; on dit qu'il y est sensible : c'est à merveille à elle de lancer un artiste; cela se saura. Vous n'imaginez pas le bien qu'on en dira; elle

pourra, plus tard, avoir toute la clientelle des jeunes-premiers du Théâtre Français.

(Combien cette pauvre comtesse devait rougir et pâlir ! je le comprenais, bien que je n'entendisse que sa voix.)

LA COMTESSE.

Votre altesse traite très-mal cette dame ; elle est mariée... Sa conduite est régulière.

MONSIEUR.

Régulière ! c'est cela : elle reçoit régulièrement le comte de *** (mon comte à moi.)

LA COMTESSE, *vivement.*

Le comte ?.... pas possible !.... ils sont brouillés.

MONSIEUR.

Ah !... tant mieux pour elle !... Il est un peu fat, ce monsieur là !... Il a la manie des bonnes fortunes et celle d'afficher les femmes !... lorsqu'il sort de chez l'une de ses conquêtes, savez-vous ce qu'il fait? son premier soin est

de passer les quatre doigts dans sa frisure afin de persuader au public qu'il vient de se mettre dans le cas de se faire arracher les cheveux [1].

Il y eut ici un grand temps pour le rire bruyant de MONSIEUR et le rire forcé de la comtesse et notre rire jaune à nous, après quoi il reprit :

— Mais laissons un peu les gens du dehors pour les personnages de Monsieur Barthe.... Voyons que je vous donne la réplique... Où prenez-vous le public ?

— Là... là... vis-à-vis les deux fenêtres.

— En face de la glace ; c'est bien ! on aime cela ; on se voit jolie, on se rend compte de

---

[1] Dazincourt racontait fort plaisamment cette aventure ; mais il la brodait ; par exemple, après ceci il ajoutait : « Militaire-adonis, que nous verrons quelque jour général *impromptu* ; il est de ceux à qui ces choses arrivent comme les cheveux blancs : il ne faut qu'attendre. » C'était de l'esprit sans doute, mais MONSIEUR, qui en avait à revendre, n'avait pas trouvé celui-là.

(*Note de Fleury.*)

son succès futur, on se dit : tel jour, à telle heure, un public d'adorateurs me verra comme cela, mieux que cela même ; brillante, parée, gracieuse, et on se parle dans la glace, on dit à sa jolie figure : je te remercie !

— Vous êtes bien ironique ce matin... je n'oserai pas réciter un vers.

— Allons donc, enfantillage !... Voyons belle Angélique, la jolie scène... la scène de *persifflage*.

Après quelques vers d'Angélique, répétés avec plus d'aplomb que je ne l'aurais pensé, nous entendîmes MONSIEUR marcher.

— D'où Mondor entre-t-il ?

— De droite.

— Eh non ! du milieu, par la grande entrée, l'entrée extérieure.... Songez donc ! Mondor aurait l'air de venir du boudoir de ces dames.

— N'allez donc pas au mien !!

Ce cri était à peine poussé, que MONSIEUR avait ouvert la porte : nous étions en sa présence.

Qu'on voie d'ici la figure des quatre acteurs! qu'on devine, s'il est possible, notre embarras! MONSIEUR le fit cesser, et, comme si c'eût été une chose bien ordinaire :

— Que faisiez-vous donc là, Fleury?

—Monseigneur... je venais, d'après les ordres de madame, pour lui faire répéter son rôle.

— Et vous, Monsieur le comte?

—Moi, votre altesse? je m'étais présenté pour solliciter une grace.

—C'est possible; mais, une autre fois, choisissez mieux votre moment.

Et, après nous avoir adressé un sourire gracieux, cette sorte de sourire dont j'ai parlé, et qui voulait dire : *Je m'en souviendrai!* le prince se retourna brusquement vers la dame, à peine remise. Nous prîmes congé, le comte et moi, sans grande épouvante, et riant sous cape de l'aventure.

Nous sûmes depuis, que Son Altesse avait tout appris du suisse; il livra sa maitresse, espérant, sans doute, quelque récompense; à

une demi-heure d'intervalle, le traître nous fit à chacun le signal convenu, quand la comtesse n'avait donné aucun ordre : nous nous trouvâmes pris au trébuchet.

Nous craignions d'avoir dérangé la brillante position de cette dame; mais, outre que MONSIEUR, *disait-on*, n'était qu'une sorte de *payeur de rentes*, il aurait perdu une bien jolie femme, ce qui est quelque chose pour tout le monde, et une élève *économiste* distinguée, ce qui était beaucoup pour lui. Pouvait-il se plaindre d'ailleurs? Il mettait si souvent cette jeune personne à la science pour toute nourriture, qu'elle avait habilement calculé qu'ayant beaucoup de passions, il lui fallait beaucoup d'amour, mettant ainsi sagement en équilibre ce que, la langue savante, appelait : LA RECETTE ET LA DÉPENSE.

VII.

Mercier le Dramaturge.

Je fais connaissance avec Mercier. — Le nouveau Luther. — Révolution dans le globe. — Drame nouveau. — Appareil vocal de Mercier. — Ses antipathies. — Son vote lors du jugement de Louis XVI. — Scène chez M. de Sartines. — Scène chez M. de Rovigo. — Le chapeau d'arlequin.

Il ne m'était plus permis de voir la comtesse, et le dirai-je? je n'en étais pas désolé; il m'avait semblé bon de me prouver à moi-même que, si je l'avais voulu, j'aurais pu devenir un homme à bonnes fortunes, mainte-

tenant il me paraissait très-bien de me prouver la force de ma raison; ainsi, dans une faute, et, en regardant au fond des choses, je me découvrais une qualité brillante et une rare vertu.

Je renonçai à la brillante qualité pour reprendre bien vite la vie qui me convenait; j'avais d'ailleurs de sérieuses occupations en tête, j'aimais mon intérieur, et je ne voulais plus risquer à ne point m'y plaire; il est un âge où l'on va chercher les inspirations au dehors, il en est un autre où l'on ne les peut trouver qu'au dedans; il se fait alors chez celui qui cultive les arts, un travail, que je dirai (au risque d'être trop poétique ou trop commun) ressembler assez à celui de l'abeille : on court, on va, on vient, on essaie de toutes les émotions, puis on en garde en soi un vif souvenir, on rapporte le tout au logis, et on a sa provision faite; il ne s'agit maintenant que de trier cela, de choisir, de classer et d'en trouver l'emploi : le talent se fait un peu comme le miel : quand on a passé un assez long-

temps hors de la ruche, le voyage a profité.

Depuis mon aventure, j'allais assez souvent chez mon *camarade de cachette*. Ce rival généreux me recevait bien, il me faisait même l'honneur de me rendre visite : faut-il dire qu'il avait la manie de mettre la main à la plume? Elève de Mercier, il venait me régaler d'un assez long ouvrage, sorte de drame héroïque, ou plutôt véritable pièce sans nom, Mercier, d'après son mot connu, l'ayant *guéri* de la tragédie.

Ce chapitre n'étant point consacré à mon noble collaborateur de bonne fortune et d'infortune, et rien que de très-ordinaire n'ayant eu lieu, entre nous, après ces commencemens si animés, je termine ici ce qui le concerne pour dire que cet homme de qualité me fit connaître particulièrement l'auteur du *Tableau de Paris*.

Pendant long-temps Mercier ne fut pas en odeur de sainteté à la Comédie française; il

avait commencé cette fameuse ligue des auteurs qui nous obligea de venir à composition : dans un ouvrage à sa manière, où il exposait toutes ses nouvelles idées sur le drame, l'ardent novateur proposait sérieusement de remplacer les pièces des auteurs qu'il voulait exclure de la scène, c'est-à-dire celles de Racine et de Corneille, par ses propres ouvrages, plus conformes, prétendait-il, à la grande réformation scénique dont il était le nouveau Luther : malheureusement les comédiens comprirent mal l'avantage de ce marché, et ils refusèrent avec quelques rires ; Mercier se fâcha ; il fit circuler même, à ce sujet, un petit écrit en notre honneur et gloire ; mais une de ses pièces nouvellement reçue attendant son tour, nous renvoyâmes la balle, en effaçant l'ouvrage du tableau et en ôtant à l'auteur ses entrées ; le dramaturge rayé réclama, nous attaqua vigoureusement et par voie d'huissier ; l'affaire fut évoquée au conseil, et lui, par suite de son originalité de caractère, pour être sûr que nos vérités nous se-

raient bien dites, courut à Strasbourg (je ne sais trop pourquoi à Strasbourg), s'y fit recevoir avocat, et revint le plus tôt possible pour plaider en personne contre nous, gagner son procès, briser les portes du sanctuaire, et élever fièrement sur nos ruines le drame de *Natalie*.

Mais jamais homme ne jeta plus sa vie à l'aventure que Mercier; une fois bien et duement reçu avocat, il eut autre chose à faire que de nous tourmenter, il avait besoin d'argent et, s'il m'en souvient, ce fut alors qu'il travailla à son *Tableau de Paris*, ou bien qu'il conçut l'idée de cette grande révolution du globe, demandée par son libraire, révolution où la création est rétablie sur l'ancien pied, avec ce changement important, que la terre n'est ronde que d'une certaine façon, c'est-à-dire comme un beau pain de Parmesan, et qu'autour de ce plateau, le soleil tourne, ainsi qu'un cheval au manège.

Occupé de ce grand travail de peindre Paris ou de reconstituer l'univers, Mercier nous

laissa tranquille ; mais il s'acquit dès-lors cette réputation qui lui est restée, et, plus tard, quand je me liai avec lui, sa réconciliation avec notre Théâtre avait eu lieu. Cependant ce n'était pas encore un des habitués du foyer. « Je » n'aime point à me trouver aux prises avec la clé- » mence de Messieurs de la Comédie», disait-il en riant ; je crois, moi, qu'il aimait à se trouver aux prises avec l'indulgence des dames ; cet auteur était bel homme, aimable, bien disant, et j'ai eu de bonnes raisons pour lui soupçonner de grandes occupations en dehors de la littérature, il dut même recevoir plus d'une fois *le baptême de la réputation*, plus nécessaire encore aux auteurs qu'aux comédiens.

Je le vis avec plaisir faire de ma maison une maison d'ami ; Mercier n'était pas distingué seulement par l'originalité de son talent; apprendre à le connaître, c'était apprendre à l'aimer; il fit d'ailleurs auprès de moi, à la troisième ou quatrième visite, une démarche dont je devais être flatté et reconnaissant : il

vint me confier la fable, et même le plan assez détaillé, d'un ouvrage dont il se proposait de nous demander lecture ; il m'y destinait un rôle qui, traité à sa manière, ne pouvait manquer de devenir un rôle à effet : c'était un de ces personnages que je désirais jouer depuis long-temps, pour sortir enfin des éternels amoureux, et prêter à mon exécution un cachet moins connu que l'inévitable : JE VOUS AIME !

Le *Winckelmann* me promettait cette chance. J'ignore avec quel degré de supériorité Mercier aurait traité le nouvel ouvrage ; mais la pensée seule portait son auteur, et même dans le simple canevas, on pouvait deviner trois caractères de toute beauté.

D'abord, celui de Winkelmann, tracé déjà avec toute la chaleur, tout l'élan, tout l'enthousiasme et la belle nature artiste qu'on aimait à retrouver dans Molé, à qui ce personnage était destiné ; ensuite, celui d'un vieillard morose, sombre, poursuivi par la pensée d'un parricide, remords vivant, avec son désespoir,

ses larmes et ses terreurs, et qui aurait fait regretter de n'avoir plus Brizard pour l'exécuter dans sa large manière; et enfin, mon rôle, rôle jeune, ardent, personnage amoureux fou, joueur déterminé, menant ensemble ces deux passions, ou plutôt n'en faisant qu'une, forte, énergique, dans de grandes proportions théâtrales, caractère assez semblable au *Jenneval* du même auteur. Ces trois rôles seuls, ainsi vigoureusement conçus, tracés dans un style en harmonie avec la pensée première, eussent été accueillis du public avec faveur, et j'aurais enfin trouvé, pour mon compte, une de ces créations qui mettent, du premier coup, tout acteur intelligent hors de ligne, et donnent la mesure de son avenir.

Mercier pouvait d'autant plus se promettre un succès avec cette pièce, qu'elle donnait les raisons de l'assassinat de l'illustre Winkelmann. Le souvenir de ce grand antiquaire et de sa fin tragique n'était pas entièrement effacé de tous les esprits, et cette circonstance, jointe à

l'attrait des révélations nouvelles recueillies dans l'ouvrage, offraient à ce drame tant de chances favorables, qu'on s'étonnera de ne l'avoir jamais vu exécuter par un homme en qui trouver et produire se faisaient presque en même temps; je m'en étonnai moi-même, et n'en pus apprendre les raisons. Mais aujourd'hui que je réfléchis sous la plume, je pense que si Mercier abandonna son projet, ce fut peut-être à cause de ces mêmes révélations. L'assassin vulgaire qui avait été condamné à mort pour ce meurtre mémorable, n'étant, dans la nouvelle donnée, qu'un meurtrier à gage, et lorsqu'il n'yavait que deux coupables, l'honneur de toute une famille respectable se trouvant mêlé à ce mystère de sang.

Pour mieux me faire comprendre l'essence de cet ouvrage, Mercier me le lut sous la forme de roman; puis il m'en raconta les développemens, les modifications; il me dit quelles figures il se proposait d'y faire agir. Le drame me sembla complet : j'aurais voulu seulement

un peu moins de souterrains, la suppression d'un escalier dérobé. Entre autres effets, il y avait deux lanternes sourdes qui m'effarouchaient. Ce n'étaient là que des menus détails de mobiliers et d'architecture; mais, dans sa préoccupation de montrer en Winkelmann la nature poétique d'un grand artiste, il le faisait voir trop souvent; et ce personnage, bien qu'il fût placé en vedette pour lier l'ouvrage et le conclure, ne me sembla, après tout, que secondaire, dans une action terrible et tragique, même sans lui, même sans le poignard dont il fut victime. Dans sa fausse manière d'envisager son sujet, Mercier avait fait faire à son plan de grandes concessions : les chevaux de poste jouaient un grand rôle dans l'ouvrage; pour montrer glorieusement l'artiste, il le faisait paraître à Schœnbrunn auprès de Joseph II, à Rome en face du Saint-Père, et enfin, après l'avoir conduit d'Ancône aux environs de Vicence, il le transportait par la voie de terre de Vienne à Trieste, où l'attendait le meurtrier.

Il me fallut quelques réflexions et assez d'empire sur moi-même pour découvrir les défectuosités d'un plan assez hardi. Cet auteur était entraînant quand il s'échauffait : obligé de vaincre une sorte de défaut d'organe, il parlait alors à voix large et pleine, et il séduisait d'autant plus que sa belle physionomie et son regard fin s'animaient, qu'il trouvait, en s'animant, et comme si quelqu'un les lui avait choisis dans un dictionnaire, des termes éloquens et d'une rare élégance, Mercier étant de cette nature extraordinaire que j'ai remarquée depuis chez quelques écrivains : il parlait comme lorsqu'on écrit bien, et il écrivait comme lorsqu'on parle mal[1].

Comprenant que j'étais sous la domination

---

[1] Cette formule concise donne assez l'idée du talent de Mercier ; mais elle n'est pas juste rigoureusement parlant ; cet auteur sans doute était fort inégal, mais à une grande audace, il joignait de la pénétration et de la sagacité ; très-souvent son expression est heureuse et même châtiée : on a appellé cela les *bouffées* de Mercier ; on aurait du ajouter que ces bouffées n'arrivent qu'aux hommes supérieurs.

(*Note de l'éditeur.*)

d'un homme qui venait de se placer sur le trépied, je lui donnai d'abord les justes éloges qu'il méritait ; puis comme je ne voulais pas le contrarier dans sa fièvre, et qu'il fallait donner à la mienne le temps de se calmer, je lui demandai huit jours pour la réflexion, lui faisant observer que c'était un devoir de ma part de ne rien décider à la légère, l'honneur qu'il me faisait de me prendre pour interprête devant me rendre difficile.

— Je vous aime comme cela, me dit-il; mais je vous préviens d'une chose, c'est que si vous n'êtes pas content, vous vous tromperez.

— Eh bien ! j'aime mieux être content après réflexion.

— Soit ; mais mettez de côté tous vos préjugés ; ne me jaugez pas sur vos poètes : ma langue à moi a des accens nouveaux. Pour ne pas trouver mauvaises mes *heureusetés,* faites peau neuve en théories. Oh! je ne suis pas nourri à l'école des VERSIFICATEURS.

Ce terme « versificateur » prenait, dans la

bouche de Mercier, une énergie rare ; il le prononçait avec un air, un accent et un geste qui en faisait une grosse injure. Pour bien comprendre cela, il est bon d'avoir une idée de la figure qu'il faisait quand il lançait le mot injurieux.

Mercier avait une manière de parler à lui, et surtout dans les derniers temps; il prononçait un peu plus du côté gauche de la bouche que du côté droit; les deux moitiés des lèvres inférieure et supérieure fonctionnaient seules, et même, en bien examinant, on voyait que la lèvre inférieure avait une action plus rapide que la supérieure. Quand il poussait le son, cet appareil commençait à bruire comme pour hennir, et lorsque la parole devenait distincte, on aurait dit qu'il avait mis entre ses dents la *pratique* des gens qui font parler polichinelle. Avec cet organe ainsi échafaudé, nombre de syllabes sortaient cruellement torturées, ou du moins portant une étrange physionomie : ainsi il ne disait pas bienfaiteur, mais *bienfaitor;*

menteur, mais *mentor;* bonheur faisait *bonhor*, et par conséquent versificateur, *versificator*, et ce dernier mot surtout, cette terminaison, ces cinq syllabes qu'il semblait prendre plaisir à broyer au passage, sortant d'une bouche avec l'arrangement ci-dessus, et appelant l'attention sur un masque dessinant l'ironie, avait une telle expression de mépris, qu'il faudrait l'avoir entendu pour bien s'en rendre compte.

Entre les versificateurs, Boileau était son antipathie; il pardonnait à peine à Corneille et à Racine, qu'il appelait *d'illustres pestiférés;* pourtant il avait adopté Molière, malgré sa sou mission à la rime, parce que, disait-il, il se moque des règles, et il citait ce vers, où se trouve la faute d'élision connue :

« Mais elle bat ses gens et ne les *paie* point. »

Molière! Molière! s'écriait-il souvent, c'est bien un autre *oiseau* que votre Racine!

A propos d'oiseau, ceci me rappelle encore

une de ses antipathies et une de ses affections. Le rossignol était pour Mercier un animal détestable, un musicien féroce, un mauvais faiseur de fausses notes, qui, n'allant que par écarts, ne parcourait, d'après lui, la gamme que pour y faire des sauts périlleux : — « Ne vous semble-t-il pas, disait-il dans une demi-colère, entendre un facteur de serinettes qui essaie ses tuyaux à tort et à travers, soufflant au hasard et rompant la mesure à tout propos. » — La fauvette était son oiseau favori, son chantre poétique, la fauvette à tête noire surtout : — « Pourquoi ne l'estime-t-on pas, cette pauvre petite fauvette? pourquoi n'en parle-t-on pas dans le le monde? Parce qu'elle est modeste : elle chante pourtant à ravir! jamais elle n'est à côté du ton; elle chante de l'ame : c'est du pathétique, du doux, de l'accentué; elle ne prend rien dans sa tête, toute sa mélodie est dans son cœur. C'est la mère qui berce son enfant; l'amante répétant la chanson du bien-aimé; mais le rossignol! écoutez-le : le saltimbanque! il joue

des gobelets avec sa voix; c'est le versificateur (prononcez *versificator*) des oiseaux!

Il n'aimait pas davantage les peintres : « Je hais cordialement cinq choses, répétait-il souvent : les vers, Condillac, les peintres, le rossignol et M. de Rovigo. »

Et la raison de ces haines avait toujours un côté comique, mais assez juste en un certain point. Je n'étais pas de portée à comprendre pourquoi il en voulait à Condillac, aussi n'ai-je rien retenu là-dessus; mais, avant d'en arriver à M. de Rovigo, voici ses griefs contre les peintres :

« Ces peintres! ils pétrifient tout; sur leur toile, le ruisseau n'a pas de murmure, le zéphir n'a pas d'haleine : voyez ce flot! nous sommes en plein été et il a l'air d'attendre le dégel! voyez ce rameau! il est sans flexibilité; quelque vent qu'il fasse, son feuillage est immobile. Ces hommes sont-ils donc de marbre? et ces guerriers? plaisans combattans! ils lèvent le bras

et ne frappent jamais. Le pinceau du peintre tue la nature : qui la ranimera ?... LE POÈTE ! »

Et le poète c'était Mercier.

Il se disait l'inventeur de la prose poétique ; Racine et Despréaux ayant, d'après son système, perdu la poésie, il s'en considérait comme le restaurateur prédestiné ; la prose avait trouvé en lui son messie. « LA PROSE EST A MOI ! » s'écriait-il, en se dressant avec fierté.

Cette prose illustre lui valut les petits vers suivans, dont Monvel aurait bien pu nous dire l'origine ; du moins les récitait-il à ravir ; ce fut de nos coulisses et lors de notre rupture, que ce petit éloge s'échappa, bien long-temps avant de faire son entrée dans le monde :

Monsieur Mercier : vous êtes un grand homme,
Que votre prose est belle en ses accens nouveaux !
Que de moralité dans vos contes moraux !
Vous manquiez aux beaux jours d'Athènes et de Rome ;
Ils renaissent ici grâces à vos travaux,
Monsieur Mercier vous êtes un grand homme !

Votre essai dramatique [1] est de toute beauté;
Comme vous y montrez avec sagacité
Que ce Corneille tant vanté,
Et ce Racine, par l'envie,
Jusqu'à ce moment respecté,
N'ont pas connu l'art de la tragédie!
Vos preuves ont vaincu le lecteur enchanté!
Comme c'est beau! comme c'est écrit! comme....
Ma foi, monsieur Mercier, vous êtes un grand homme!

Dans tous vos drames enchanteurs,
Quelle simplicité! quel ton philosophique!
Comme avec vous Thalie est pathétique,
Et qu'elle s'y prend bien pour corriger les mœurs!

Ah! quand on vous a lu, comme on dort d'un bon somme!
Comme on a le cœur gros, comme on est contristé!
Que cela vaut bien mieux que la folle gaité
Dont, depuis si long-temps, Molière nous assomme.
Je le répète, en vérité,
Monsieur Mercier, vous êtes un grand homme!

Mercier ne haïssait pas ces petites guerres, qui le troublaient moins que ceux qui la lui

---

[1] Cet *essai dramatique* devint la cause de notre querelle avec Mercier.

(*Note de Fleury.*)

faisaient; heureusement organisé, il riait assez volontiers de ces légères attaques, soit, pour parler comme lui, qu'il se fut revêtu d'un habit de toile cirée pour recevoir les injures littéraires, soit plutôt qu'il les vît de haut et les laissât passer au-dessous de sa tête comme des nuages qui n'atteindraient jamais jusqu'à sa hauteur.

Je dis politique et non poétique exprès. Le fait est que Mercier rêvait dès long-temps l'espèce de rôle que Messieurs les auteurs se crurent tous appelés à jouer vers 89, et que la plupart y jouèrent malheureusement. Depuis bien des années la révolution avait commencé dans toutes les écritoires, l'encre fermentait, et l'auteur de l'an 2240 y trempait sa plume aussi audacieusement que personne.

Mon projet n'est pourtant pas de juger la carrière politique de Mercier, ceci est au-dessus de mes forces et passe mes connaissances; mais je ne suis pas fâché de lui rendre justice par occasion. Malgré son amour pour les idées qu'on

a baptisées du nom «d'idées avancées», Mercier n'oublia jamais cette modération de l'homme de bien, sans laquelle les meilleurs principes sont gâtés; membre de la Convention, il fut un de ceux qui protestèrent avec le plus d'énergie contre les excès du temps; et même une détention dont la fin menaçait d'être funeste, honora son courage.

Je ne sais pourquoi on a oublié de citer le motif de son vote lors de la condamnation de Louis XVI, c'est pourtant de l'histoire, et de l'histoire de bon exemple. Il est singulier qu'un comédien vienne remplir cette lacune.

Mercier, quand on en fut là, désirait sauver le roi; il conclut à la prison, mais il y conclut de manière à ce que les tyrans du prétendu despote dussent veiller sur ses jours comme une mère veille sur les jours de son enfant; il alla chercher dans leur haine même des motifs de conservation pour le monarque malheureux.

« Qu'on l'emprisonne, s'écriait-il, qu'on l'emprisonne et qu'on le garde bien! qu'on le

soigne ; tant qu'il vivra, c'est notre ôtage : pour ses partisans et la coalition il est roi ; vous avez craint la sortie de Louis XVI du royaume, vous l'avez arrêté à Varennes ; dans quel but ? vous conceviez donc le danger de donner aux émigrés un tel drapeau , aux armées étrangères un semblable appui ! Eh bien ! en frappant Louis XVI vous faites précisément ce que vous avez voulu éviter ! c'est comme si vous jetiez hors des frontières un roi que vous envoyez à l'ennemi. Vous tuez un prisonnier faible, timide, et, disons-le, un *niais politique*, et vous donnez le sceptre à un homme délié, plein d'esprit et ambitieux. Louis est en France notre prisonnier, mais il est toujours monarque pour ses nobles ; celui qui est aux frontières n'est encore qu'un prince du sang : est-ce à vous à en faire un roi ? que la hache frappe celui-ci ; que sa tête tombe : vous couronnez l'autre ! »

C'était de la logique ; on sait comment on l'écouta.

Mais j'ai promis de laisser l'existence hé-

roïque de Mercier, et je me hâte de rentrer dans mes eaux, pour envisager le côté plus vulgaire de sa vie; j'abandonne tout-à-fait l'homme politique, ou si j'en parle maintenant ce ne sera que lorsqu'il fera ressortir l'auteur.

Mercier avait un secrétaire auquel il était fort attaché ; je ne sais pourquoi son nom s'est effacé de ma mémoire, car je l'ai beaucoup vu, et il est connu de toute la littérature. Ce monsieur, d'humeur très-gaie, réjouissait fort son patron, le contrariait assez souvent, et lui jouait quelquefois des tours impayables. Ainsi que l'auteur, le secrétaire intime fut appelé plus tard à l'Assemblée nationale, et ensuite à toutes les autres assemblées, où il se garda bien de marquer comme orateur, tirant son épingle du jeu en se faisant petit et inaperçu.

On saura que l'homme excellent dont j'aime à rappeler ici le souvenir trouvait le vin très-bon: il en faisait son Pactole; à l'aide du flacon, il s'était arrangé un petit système pour se donner le mouvement poétique; non pas qu'il poussât cette

méthode trop loin ; s'arrêtant toujours à propos, à peine trébucha-t-il deux ou trois fois dans sa vie de gourmet plutôt que de buveur ; mais il tenait à avoir de quoi faire trébucher ses amis, et sa cave se trouvait toujours aussi bien garnie que sa bibliothèque.

Le secrétaire en question avait à peu près les goûts et les penchans de Mercier, goûts de seconde main, qui faisaient du copiste une sorte de tome deuxième de l'auteur, ou, pour dire mieux, Mercier et lui étaient comme un seul homme qu'on aurait dédoublé. Vous avez quelquefois rencontré dans le monde de ces êtres en deux parts, dont la nature, avec de différentes apparences, est absolument la même, qui de deux côtés sont le complément d'un caractère, sortes de jumeaux par l'ame : isolés tant qu'ils ne se sont pas rencontrés, lorsqu'ils se voient, ils se comprennent, se rapprochent, s'unissent, et demeurent inséparables. Que l'un soit au haut de l'échelle et l'autre au bas, n'importe ! De tels doubles sont nécessaires aux

hommes dont toute la vie est dans l'intelligence; ils complètent ainsi leur portion vulgaire. Ceux qui n'ont un corps que par respect humain cherchent long-temps ce semblable, ou du moins le désirent; s'ils le rencontrent, l'affaire est bientôt conclue: c'est le choc de l'aiguille à l'aimant; voilà l'homme qui comprendra pour eux le matériel de l'existence, comme ils en comprendront pour lui le spirituel; voilà celui qui agira pour eux dans la vie positive, qui deviendra le bras dont ils seront le cerveau; aussi se donnent-ils l'un à l'autre, s'appartiennent-ils réciproquement, se partageant la puissance, quelquefois aussi se la disputant. Sont-ce des amis? Non : les amis sont deux; l'amitié se compose de bienveillance et de sacrifices : il n'y a ici ni concessions, ni indulgence; on s'aime, et on se querelle, et on se boude; mais l'un maltraite l'autre comme quand on se dit à soi-même et de bon cœur : « Je suis un sot. » Car les deux ne sont qu'un; c'est le mystère de la trinité accompli pour deux tiers. Je viens de trou-

ver comme exemple Mercier et son secrétaire; j'avais trouvé cela auparavant en Don Quichotte et Sancho Pança; je le trouvai plus tard en Jacques le fataliste et son maître.

Ce secrétaire était précisément le *Jacques* de Mercier, et, pour compléter la ressemblance, il avait, lui aussi, un goût assez prononcé pour la belle collection des vins en cave de son Sosie supérieur.

A l'époque de l'anecdote que je vais dire, le cabinet de travail du dramaturge était un étage au-dessus de la cuisine, et dans cette cuisine, présidait en chef et sans partage, Marguette, cordon bleu, non pas pour tout le monde, mais cordon bleu supérieur pour Mercier qui, aimant ses mets un peu salés, à cause de sa cave, et aimant un peu sa cave, à cause de ses mets salés, avait trouvé dans la seule Marguette le talent de maintenir toujours ces deux goûts dans une balance égale.

Quand un ami venait, Mercier l'invitait volontiers à casser une croûte et à la mouiller

dans un doigt de vin. Ce procédé, employé pour délier la langue des perroquets, lui s'en servait pour porter ses amis à la causerie, d'autant que le verre fait plus volontiers tenir séance.

Quand donc un visiteur intéressant arrivait chez l'auteur hospitalier, après les premiers complimens on était sûr de lui voir exécuter l'exercice ci-après, et de l'entendre répéter les paroles suivantes.

Il ouvrait la porte de son cabinet, et la tenant encore d'une main pendant que l'autre s'appuyait sur la rampe, après avoir, au préalable, arrangé comme je l'ai dit, la partie active de sa bouche, en prenant l'attitude d'un homme qui va donner du cor :

—Marguette! criait-il, va-t-en à la cave, et, dans le petit coin que tu sais, à gauche sous les fagots, prends et apporte une bouteille de mon bon vin.

Marguette, pendant ce mouvement, en exécutait un absolument analogue un étage plus

bas. Mercier partait-il de sa place pour venir demander du vin, elle entendait le bruit et comprenait que ce n'était point le moment où le visiteur prenait congé, mais celui où l'on voulait le retenir, et, comme si un ressort exécuté par le mécanicien Vaucanson avait fait marcher du même coup le maître et la servante, elle quittait ses fourneaux quand Mercier quittait sa table à écrire, puis, suivant d'instinct la même ligne, arrivait à la porte de la cuisine lorsque ce dernier touchait le pène de la porte de son cabinet; ensuite, après avoir écouté, à peu près dans l'attitude de là haut, et sans sortir non plus, la bonne exécutait l'ordre donné, et apportait le précieux vin que, cette fois (chose à remarquer), le secrétaire venait quérir, en descendant quelques marches pour aller au devant d'elle.

Cette manière de procéder ainsi réglée, on n'en changeait jamais, et l'adroit secrétaire, ayant aussi ses amis et ses visites, mais n'ayant pas de cave, sut mettre à profit toutes

ces circonstances; il voulut également recevoir et régaler à l'instar du dramaturge ; en conséquence, Mercier absent, il se levait comme lui, ouvrait la porte, allait sur le carré, et sachant imiter sa voix, il entonnait de la même manière:

— Marguette ! va-t'en à la cave, et dans le petit coin, etc., etc....

La servante obéissait; elle trouvait seulement que depuis quelque temps, Monsieur était plus altéré que de coutume, et elle en cherchait le problème dans l'apprêt de ses sauces, quand un jour la voix exigeante donna de nouveaux ordres; cette fois c'était bien celle de Mercier.

— Marguette! va-t'en à la cave, et dans le petit coin...

— Mais, Monsieur...

(Une fois lancé, Mercier ne s'arrêtait plus, la phrase était faite, il fallait la devider jusqu'au bout; il continua, comme un acteur qui se rattrape au mot de réplique.)

— Petit coin que tu sais...

— Permettez...

— Que tu sais; sous les fagots...

— Il n'y a pas de bon sens... je...

— Prends...

— Qu'est-ce que vous voulez que je prenne?

— Et apporte....

— Qu'est-ce que vous voulez que j'apporte?

— Une bouteille de ce bon vin....

— Mais je vous dis, Monsieur, qu'il n'y a ni vin, ni demi.

— Dans le petit coin?

— Il n'y a rien.

— A gauche?

— Pas plus qu'à droite.

— Sous les fagots?

— Ni dessous ni dessus. On ne peut pas être et avoir été, Monsieur, faut être juste. Qu'est-ce que j'irai faire à la cave? pas plus de vin que sur ma main. Vous me criez tous les jours la même chanson. Regardez dans votre cabinet et comptez vos bouteilles vides.

Après ce vif mouvement d'éloquence, Marguette ferma la porte, et Mercier se retourna

vers son secrétaire. — Comprends-tu ? — Mais oui. — Tu es bien heureux! J'ai pourtant à peine goûté de ce *bon* vin. — Oh Monsieur, prenez garde ! n'accusez pas à tort... si ce n'est pas vous, c'est moi; car voilà toutes vos bouteilles vides.

Mercier comprit tout ; il rit de l'espiéglerie bien loin de s'en fâcher, et il ne prit désormais d'autre précaution que celle de quitter le pène de la porte, obligeant Marguette à abandonner aussi la place, et à monter quelques marches pendant qu'il en descendait quelques-unes de son côté, afin que tous les deux fussent bien sûr de se voir face à face.

Ayant déjà fait un peu d'histoire, je n'ai rapporté ceci que pour rendre raison de plusieurs motions singulières, et quelquefois même ridicules, présentées par Mercier, ou à la Convention ou à la Constituante (je ne sais plus laquelle), le *Moniteur* et d'autres journaux rapportaient ce que ce député avait dit d'étrange; comment il avait interrompu un orateur par un

quolibet; quelle observation plaisante il avait faite. Eh, bien! la plupart du temps, je puis même dire toujours, ces espèces de comptes rendus étaient inexacts à son égard. Sans être un homme de tribune, Mercier avait trop d'esprit, trop de tenue, et dans les choses graves, il montra toujours trop de conscience pour dire rien qui fût hasardé ou qu'on pût mal qualifier; c'était, le croira-t-on? ce même secrétaire, qui, profitant du moment ou Mercier n'était pas là, s'amusait à dire quelques mots ou à interrompre en empruntant la voix qu'il savait si bien contrefaire.

La dernière fois que cette mauvaise plaisanterie arriva, on s'en aperçut, et Mercier fut averti : oh! pour le coup il se mit tout de bon en colère, et son conventionnel-secrétaire eut un mauvais quart-d'heure à passer.

— Je vous ai pardonné toutes vos fredaines, Monsieur! lui dit-il vertement; j'ai regardé comme une plaisanterie d'écolier mon vin bu; mais me compromettre ainsi! je dois compte

au monde de ma dignité de législateur, et vous me faites sottement parler quand de partout on m'écoute! et vous me donnez un ridicule aux yeux de l'Europe entière!

Il ne se brouilla pas cependant; le pli était pris; ce secrétaire l'avait charmé; c'était d'ailleurs un honnête garçon, mais, comme on voit, un peu prompt à la plaisanterie; plus tard Mercier l'excusait lui-même; il se serait jeté au feu pour le sauver d'un danger. « L'imprudent jouait ma tête; mais à part ce petit défaut, disait-il, c'est un homme rare, un homme unique, et moi seul, je puis l'apprécier. »

Il l'appréciait d'après ses excellentes qualités, mais aussi d'après la grande science de Lavater dont il était devenu disciple fanatique.

Ce serait manquer un trait à la ressemblance de Mercier que d'oublier avec quelle passion il s'appliquait à l'art de connaître les hommes à l'air du visage, et sa grande croyance à certaines physionomies. Lorsqu'il en avait deviné

une et qu'il l'avait devinée dans un sens favorable, il en aurait surpris le porteur, la main dans le sac, suivant le proverbe, qu'il aurait dit: C'est moi, Mercier, qui me trompe, le voleur est d'obligation un honnête homme, le visage est en règle.

On a raconté que Lavater lui-même fit de Mercier un de ses prosélytes : il a vu le docteur suisse, il est vrai, dans un voyage en ce pays, et l'on ajoute qu'il y entendit des choses surprenantes [1]; mais cela le confirma seulement dans une croyance déjà ancienne.

Il avait été initié à l'art des recherches physiognomoniques par un noble seigneur, que mes contemporains pourront reconnaître à ce

---

[1] Mercier s'était présenté pour consulter Lavater, sans lui dire son nom, mais le docteur célèbre ayant examiné sa physionomie, dit d'abord au dramaturge qu'il était homme de lettres, puis grand observateur, puis il précisa son genre d'observation ; et finit par s'écrier : « je serais bien étonné si vous n'étiez pas l'auteur du *Tableau de Paris.* »

(*Note de l'éditeur.*)

que j'en vais rapporter. Cet enthousiaste, plus que millionnaire, partit pour les Grandes-Indes quelques années avant la révolution, dans la seule pensée de dessiner les figures de tous ceux qui en auraient une bonne à observer ; aussi laborieux que croyant, il rapporta de là un peu plus de trente mille portraits. Depuis quarante ans il tenait, avec la même ferveur, le crayon scientifique, et cela, sans désemparer ; aussi à sa mort chargea-t-on un grand nombre de fourgons de ses savans croquis : on en assembla un nombre de sept cent et quelques mille, qu'il avait conçu le projet de faire encadrer. Conçoit-on sept cent mille cadres! Il fallait abattre la forêt de Fontainebleau pour les confectionner.

Ce fut ce même seigneur qui, au moment de partir pour son mémorable voyage, prit, sur la recommandation de ses amis, un domestique dont on ne manqua pas de lui vanter les bonnes qualités. Il voulut d'abord l'examiner lui-même ; car, avant toute chose,

il fallait qu'il vérifiât avec soin la coupe de la figure, son expression, l'ouverture de la bouche, la forme des paupières, la dimension des oreilles, la longueur du nez, enfin le profil et l'ensemble de l'individu présenté. Le domestique en question lui plut, et ce fut avec un véritable contentement qu'il le prit à son service :

« Je vous remercie du don précieux que vous me faites; je l'accepte, — écrivait-il à Mercier, qui l'avait le plus vivement recommandé. — D'après des observations minutieuses et qui ne me trompent jamais, ce jeune homme joint à la fidélité d'un chien l'intrépidité d'un lion; la chasteté se peint sur son front, la discrétion dans ses regards, la tempérance sur ses joues, et son nez ainsi que sa bouche annoncent la plus grande droiture. » Rendu a Pondichéry, ce pauvre diable, si bien jugé, mourut, et il se trouva que le garçon.... était une fille, et que son front virginal en avait menti : la chasteté ne pouvant s'accorder

avec une grossesse de trois mois. Pour le nez et la bouche, et leurs signes évidens, de droiture, il fallait y avoir mal regardé ; car on découvrit dans les nippes du modèle de probité des hardes volées. Relativement à la fidélité et à la discrétion, la pauvre enfant en avait sans doute en terre ferme ; mais sur l'eau elle n'en tenait compte, et cette femme, si bien cachée aux yeux du physionomiste exercé, fit confidence de son sexe à deux officiers du bord, lesquels déclarèrent, sur l'honneur, qu'à part ces légers accrocs à la science, le sectateur de Lavater s'était trompé de bien peu sur tout le reste.

Mercier, depuis cette épreuve, devint non point incrédule, mais défiant ; et, pour ne pas commettre d'erreurs semblables, il corrobora sa grande science de celle plus nouvelle de *la connaissance des hommes par l'inspection des pieds;* science originale, dont il eut la gloire d'être le Christophe Colomb. Quoi qu'il en soit, pieds ou visage, quand Mercier vous avait pris en

affection, il vous aimait d'une amitié de frère : aussi ne paraissais-je jamais chez lui qu'avec une mine riante... et des souliers justes.

Peut-être rira-t-on de ces faiblesses, et peut-être aussi n'aura-t-on pas raison. La crédulité, véritable maladie chez les sots, n'est chez les hommes élevés par la pensée, qu'une sorte de tribut payé à l'humaine faiblesse : s'ils ne se montraient hommes en quelques points, ils seraient à une trop grande distance de nous. J.-J. Rousseau jetant une pierre pour interroger l'oracle; Lafontaine avec son prophète Baruch, et Mercier, croyant sincèrement à la physionomie, doivent nous plaire. Cette disposition à se rendre enfant a du charme et annonce la droiture du cœur : il y a là une sorte de naïveté qui prouve l'honnête homme.

Rien n'égalait la bonhomie de Mercier, si ce n'est son humanité et sa bienfaisance. Sa probité aussi était extrême; il la portait jusqu'au scrupule. Qu'on en juge! Voici comment il m'ex-

primait son repentir en parlant de la *Brouette du vinaigrier.*

— Si j'ai un remords, c'est pour le héros de cette brouette que j'aime ; cet homme-là n'a pas pu amasser quatre mille louis en exerçant son état ; et avoir bon cœur ! Pensez donc ! il a fallu prêter à intérêts composés pour en arriver à tant de richesse : c'est terrible ! — Puis, après un soupir : — Allons, allons, mon *Habitant de la Guadeloupe* doit m'absoudre ; j'en suis fier de celui-ci : c'est un honnête homme !

Bon Mercier ! il avait raison d'être fier d'un ouvrage où on trouve autant de l'homme intègre que de l'homme de talent. Je ne sais pas si la leçon de ce drame a profité aux hommes, mais je sais bien qu'elle a profité aux auteurs : *l'Habitant de la Guadeloupe* a servi de modèle chez nous à vingt ouvrages, et si j'étais jamais allé jouer en représentation à Londres, j'aurais demandé à nos voisins d'outre-mer, si leur Shéridan aurait fait *l'École du scandale* sans Mercier.

Cependant cette probité sévère eut l'air de fléchir un moment.

Dans cette assemblée qu'il ne m'appartient pas de qualifier, assemblée, où l'on fit, dit-on, de si grandes choses, mais où certes on en fit de bien sanglantes, Mercier ne manqua jamais d'y prendre la cause de la morale ; son opposition s'y montra toujours courageuse, et, entre autres opinions qui lui firent honneur, il se distingua dans sa lutte acharnée afin d'empêcher le retour de la loterie ; il écrivit, parla contre, et fut cause que ses amis repoussèrent l'impôt immoral. Mais enfin, l'immoralité ayant passé dans la loi, on lui offrit une place, non pas de contrôleur-général, comme on l'a dit, mais d'inspecteur de la caisse de la loterie : Mercier accepta.

Quelques hommes rigides lui reprochèrent cette palinodie, et, à ce sujet, j'ai entendu rapporter de lui un mot historique dont il ne m'a jamais parlé : — Depuis quand, lui fait-on dire, n'est-il plus permis de vivre aux dépens de l'en-

nemi ? Le mot est bien trouvé, mais celui que je sais, moins académique, ressemble davantage. Rencontré sur le Pont-Neuf pas deux amis (l'un était M. Auger), qui l'arrêtèrent pour lui faire des reproches sur l'acceptation de son emploi, après avoir si vigoureusement lancé l'anathème contre la loterie : — Parbleu ! messieurs, répondit le législateur apostat, *je vends du coco, mais je n'en bois pas.*

Il était cependant au moment d'en boire, à la lettre et sans figure aucune, quand il accepta cette place. N'ayant jamais voulu profiter de sa position pour se faire acheter, comme tant d'autres, exact et difficile sur l'honneur, qu'il aimait pour lui-même, et non afin d'en parer une marchandise à offrir ensuite au grand marché des consciences, Mercier alors n'avait presque plus rien. Cette place si reprochée était donc à peine une peccadille, et, pour emprunter ses propres expressions, «un simple bronchement» : est-ce que ne pas prendre la place eût détruit l'abus ? Ne valait-il pas autant qu'il en vécût

qu'un autre? Il avait fait largement son devoir : ce devoir allait jusqu'à son vote, il le donna contre la loterie. Fallait-il pousser la vertu plus loin que ce chien de Lafontaine portant à son cou le dîner de son maître ?

J'en ai mille preuves : Mercier ne faisait jamais rien contre sa conscience; s'agissait-il d'honneur ou d'intégrité? pertes d'argent, positions fâcheuses, dangers réels, il affrontait tout; il mettait même à cela une sorte de crânerie qui sentait un peu sa Garonne, et les faits suivans me surprirent moins lorsqu'on m'eût appris qu'il exerça assez long-temps le professorat dans un collège bordelais.

Après la publication du *Tableau de Paris*, la police éveillée par la hardiesse du pinceau de l'observateur, mit, pour l'appréhender au corps, tous ses limiers en campagne; mais le livre ne portant pas de nom d'auteur, M. Lenoir ne découvrait rien. Faute de mieux on donne ordre d'arrêter le libraire; Mercier alors ne balance plus, il va lui-même se présenter

au magistrat. « Vous cherchez l'auteur *du Tableau*, c'est moi, dit-il. » Surpris de cet acte de probité, le ministre reçoit parfaitement celui qui vient ainsi se dénoncer lui-même; on parle : on discute littérature, principes, administration; Mercier revient à son ouvrage qu'on paraissait vouloir oublier. — Avez-vous lu le livre à l'index? — Oui, bien lu. — Comment l'avez-vous trouvé? — Digne de faire mettre l'auteur à la Bastille. — Diantre! c'est un compliment... est-ce qu'il faut faire ses paquets? — Non pas pour la prison d'état; mais je vous conseille un voyage de précaution, une tournée en Suisse, par exemple. Fuyez notre rigueur : ça se dira et le livre se vendra d'autant. —Ainsi, M. Lenoir, c'est vous qui aurez la bonté de payer mon voyage.—Mais en déduisant bien, ça en a l'air. — Tenez, pendant que vous êtes en train de persécution, si vous provoquiez un arrêt du parlement, on le saurait mieux encore, et il y a si long-temps que je désire faire un voyage en Italie. M. Lenoir rit de l'idée;

martyr et persécuteur se serrèrent la main, et le voyage en Suisse fut accompli.

Mais tous les chefs suprêmes n'étaient pas aussi faciles, et plus tard, sous l'empire, l'audacieux Mercier eut, avec M. de Rovigo un tête à tête dont il faillit se tirer moins bien.

Avec son amour de l'indépendance et sa haine pour toutes les tyrannies, on doit présumer que notre auteur ne s'accommodait guère du régime de Bonaparte; il avait à son égard des façons de s'exprimer qui portaient le cachet de l'épigramme acérée : tout ce qu'il disait sur le vainqueur de l'Europe, restait dans la mémoire, ses mots circulant et allant d'un salon à l'autre défrayer la malignité. Malgré cela la police impériale, bien qu'elle ne fût pas coutumière du fait, fermait les oreilles; tout lui était rapporté, mais l'argus, radouci *par ordre*, répondait « que tout était pardonné à un fou. » Mercier fou!... le régulateur du nouvel univers! l'homme qui avait dit à la prose : LÈVE-TOI ET MARCHE! C'était hardi, même pour un mi-

nistre, et le fou rendant en bonnes épigrammes ce qu'on lui prêtait en dédains, se donna de telles licences qu'on crut enfin nécessaire de s'occuper de son sort. Dieu sait quelles petites maisons lui étaient réservées !

Pourtant on voulut lui donner un dernier avertissement.

Mandé, d'un style assez impératif, chez M. le duc de Rovigo, il crut, cette fois, qu'il fallait se préparer à soutenir un rude assaut, et ses idées révolutionnaires ne lui ayant jamais fait oublier la décence dans l'extérieur, qu'il poussait même jusqu'à l'étiquette, dans les grandes circonstances, il s'arrangea, ce jour-là, de pied en cap : bel habit tabac d'Espagne, à larges boutons; manchettes faisant la roue ; bien poudré, superbe queue, abats-joues à l'oiseau royal, et pour couvre-chef un chapeau dont la forme n'avait pas varié depuis 81, chapeau à trois larges cornes, feutre étoffé, ombrelle pour le soleil, parapluie, en cas de

mauvais temps, et sorte de dais somptueux aux jours de cérémonies.

Ce fut, ainsi soigné, qu'il se présenta au ministre de la police.

— Ah ! vous voilà ! c'est donc vous, Monsieur ?

— Sébastien Mercier, le premier *livrier* de France.

— Et grand causeur aussi. Vous dites de belles choses, Monsieur !

— J'en dis tous les jours, Monsieur !... vieille habitude.

— Nous vous la ferons perdre.

— Monsieur... avant tout, veuillez me dire si notre entretien sera long ; je renverrais mon cabriolet : je l'ai pris à l'heure.

Le duc de Rovigo sonna; pendant ce temps, Mercier s'assit sur un large fauteuil, la jambe croisée sur le genou, prenant un maintien tout-à-fait aisé, un grand air aristocratique, à peu près comme s'il allait faire

subir un interrogatoire à monsieur le maréchal. Cependant un des gens de la police entra et le ministre donna ordre qu'on payât le cabriolet de M. Mercier. Un autre aurait regardé cette précaution comme chose de fort mauvais augure, et la peur de coucher ailleurs que chez soi eut pu le prendre, l'auteur du *Tableau de Paris* n'avait pas de ces craintes pusillanimes.

— Monsieur le ministre ne s'imagine point payer pour moi, j'espère.

— Bagatelle ! bagatelle ! nous avons à nous occuper de choses plus sérieuses.

— Alors vous voudrez bien me permettre de vous envoyer mon grand système d'astronomie, où je détrône le *dictateur* Newton, et destitue les *satellites* de Galilée.... Ce sera pour vous remplir des frais du cabriolet.

Voulant cacher une grande envie de rire, M. le maréchal feignit de chercher un papier sur le bureau, et quand il crut avoir arrangé sa physionomie officielle, il fit passer au prévenu un *rapport* développé sur cette historiette.

A une soirée où assistaient gens de la meilleure compagnie, après avoir entendu quelques menus propos, aiguisés par l'autenr caustique, sur un nouveau *sénatus-consulte*, la dame de la maison, desirant rompre un entretien dangereux, montra diverses curiosités qu'on lui avait données en cadeau (c'était vers les premiers jours de janvier). Tout avait été vu, examiné, chacun s'était récrié sur la délicatesse du travail, sur le précieux de la matière; tous avaient fourni leur contingent de louange, Mercier seul semblait être absorbé dans la contemplation d'un petit almanach à bordure d'ivoire, meuble d'assez bon goût, mais perdu au milieu de ces riches frivolités : — M. Mercier cherche le jour de son patron, sans doute, dit la dame. — Non, non, madame, non : j'admire ceci; je contemple l'almanach. De toute votre collection voilà ce que j'estime le mieux. Almanach charmant! c'est sur ces tables précieuses que se trouve marqué le jour des destinées, le jour où disparaîtra le grand guerrier. Almanach précieux! quel bon-

heur je trouve à parcourir tes douze mois! comme je regarde tes groupes de semaines avec délices! Ce beau jour de renversement est marqué là; *il ne s'agit que d'y mettre le doigt.*

C'étaient des propos de ce genre, avec les enjolivemens d'usage, qui se trouvaient répétés sur l'amplification de police.

Lecture faite du petit écrit, le ministre, bien informé, prend la parole :

— Eh bien! qu'en dites-vous?

— Que vous êtes parfaitement instruit: on ne vous vole pas votre argent.

— Et comment pensez-vous que tout ceci doive finir, monsieur?

— Mais vous n'attendez pas là-dessus un avis de moi, sans doute?

— Ce rapport est un de vos moindres méfaits : Vous vous donnez bien d'autres libertés à l'égard de l'empereur!

— Oh! seulement comme confrère de l'Institut... entre académiciens on se passe l'épigramme.

— Est-ce pour attaquer l'académicien que vous appelez sa majesté impériale l'homme-sabre ?

— On vous a trompé : j'ai nommé sa majesté impériale *sabre-organisé*. C'est bien différent ! *sabre-organisé* !... c'est la force et l'intelligence.

— Nous ne sommes pas ici pour plaisanter, M. Mercier !

— J'aime assez cela cependant ; mais je dois vous avouer que ce n'est pas non plus mon heure.

— Il paraît que c'était votre heure, quand vous avez nommé messieurs les sénateurs les *génuflexibles*.

— Eh ! mon Dieu ! suite du même système : devant la force et l'intelligence il ne reste qu'à adorer, les Israélites étaient les *génuflexibles* du Sinaï.

— Monsieur ! monsieur ! vous cassez les vitres ! s'écria M. de Rovigo, cette fois devenu furieux.

— Monsieur ! monsieur, répondit Mercier en

se levant et prenant le diapason donné, pourquoi diantre avez-vous des vitres?

A ce mot, et surtout à la façon de le dire, le duc ne se contient plus; il court de long en large dans son bureau. Mercier, à qui ce mouvement agaçait les nerfs, en fait autant : tous deux vont, viennent, se croisent, se regardent, l'un avec courroux, l'autre avec bravade; mais ce n'était encore qu'une manière de tendre les ressorts; enfin il faut éclater : de gros mots arrivent, et chez M. Savary les habitudes du camp l'emportant alors sur le ministre, il crie des phrases sans suite, liées entre elles par les *b*..... et les *f*..... les plus ronflans. Il avance vers Mercier, qui, attendant son tour de parler, continuait ses allées et ses venues, le prend par une basque de l'habit, l'arrête au milieu d'une évolution, et lui crie : — Je vous ferai f..... à Bicêtre!

A cette menace, réciprocité de fureur du côté de Mercier : il accroche à son tour le duc par un pan de son frac, et, à coups de langue bien ap-

pliqués, lui en donne du long et du large. Jamais il ne montra tant de fierté et d'audace; jamais le général ne reçut une telle bordée; jamais le poète n'a traité avec tant de rigueur Boileau, Condillac et le rossignol; il termine enfin sa philippique improvisée par cette apostrophe, en enflant le son sur le mot, Mercier :

— Mercier à Bicêtre!!.... vous? Apprenez que je porte un nom européen, et qu'on ne m'escamote pas *incognito*. Me f..... à Bicêtre! je vous en défie!!

Après cela, il s'éloigne jusqu'à la porte, place fièrement, et un peu sur l'oreille gauche, son superbe chapeau à trois cornes, revient, avec dignité, mesurant héroïquement ses pas, et cambrant sa taille :

— Et je vous en défie!!!

Le ministre resta pétrifié; il laissa sortir l'audacieux auteur, et il n'en fut que cela.

Qu'on ne pense pas qu'il en devint plus réservé; au contraire. Je me souviens encore de lui avoir recommandé la sagesse là-dessus, quand

il était dans son modeste appartement de la rue de Seine : — Au bout du compte, lui disais-je, Napoléon a fait de belles choses. — J'en conviens; mais il n'y a pas de mal que les écrivains comme moi le pincent quelquefois. Ces conquérans!... c'est comme les carpes, ça engraisserait trop; on leur met des brochets après : ça les tient en éveil, et, comme on dit, en termes du métier, ça les allonge.

Quand Mercier se vantait, son orgueil paraissait de si bonne foi, son amour-propre avait une allure si naïve, que, contre l'ordinaire, personne ne s'en trouvait offensé. On aimait même à l'entendre se donner des éloges; nul écrivain ne sachant respirer plus à l'aise et de meilleure grace sur l'encensoir : il trouvait cela si naturel! Ne lui devait-on pas assez? était-il étonnant que, pour ne point accuser le monde d'ingratitude, un tel poète se payât de ses propres mains?

Aussi, disait-il assez souvent :

J'ai tout vu, tout observé, tout prophétisé;

mes livres en font foi : qu'on les consulte, tout s'y trouve; nul événement qui n'y soit pressenti : j'y ai tout dit avec ce langage d'homme libre qui m'appartient... la langue de Mercier ! J'ai mis au jour, et sans équivoque, une prédiction qui embrassait tous les événemens possibles, depuis la destruction des parlemens.... jusqu'à l'adoption des chapeaux ronds.

La destruction des parlemens lui convenait assez; mais ce que j'ai dit de son costume prouve suffisamment qu'il était moins partisan de la révolution des chapeaux ronds. Cette idée de coiffure amenait presque toujours ses propos favoris : on connaît le livre où il s'est fait l'interlocuteur d'un bonnet de nuit. La coiffure était une de ses idées fixes, et, à propos des observations que je lui soumis sur la pièce dont il avait eu l'obligeance de me communiquer le plan, ce fut à l'aide d'un chapeau qu'il me développa son système dramatique.

—M. Mercier, lui disais-je, je suis enchanté de la pensée de votre drame; il y a là l'étoffe

qu'il faut à votre talent ; mais il me semble que, dans le plan, vous vous écartez un peu des règles.

— Un peu ! vous m'humiliez ; je m'en écarte beaucoup.

— Oh ! je ne suis pas rigoriste ; je voudrais seulement quelques modifications. Je crains le comité : nous avons là des savans ; ils parlent d'Aristote....

— D'après le *Médecin malgré lui*. Aristote ! y pense-t-on encore ? Bel étouffeur de pensée ! Ne l'ai-je pas attaqué avec des bras d'Hercule, dans la personne de son représentant Morellet ? Aristote est mort : j'ai dansé littérairement sur sa cendre. Fleury, mon ami ! le drame avant tout !.... et le mien avant les autres !

— Vous me volez ma pensée ; mais....

—Mais... parce que les béquilles sont bonnes aux vieilles gens, dira-t-on au jeune homme qu'elles l'appuyent ?.... Avez-vous connu Carlin ?

— J'étais son ami, répondis-je.

— Avez-vous remarqué son petit chapeau?

— Souvent.

— Comment s'en servait-il?

— A merveille.

— Et dites-moi, mon cher Fleury, quand il retroussait en diadème ce souple chapeau, lorsqu'il en encadrait son masque noir, comment Arlequin vous semblait-il coiffé?

— On ne peut mieux.

— Mais encore: quel air cela lui donnait-il?

— Une mine audacieuse, une physionomie de matamore: on devinait qu'il allait aiguiser son sabre de bois.

— Et lorsque, retournant cette sorte de couronne sur l'oreille, il en baissait un côté?

— Arlequin me paraissait plein de grâces; il attendait Colombine: on voyait qu'il allait parler d'amour.

— Comment Carlin prenait-il un air plaintif?

— D'un seul coup de main il faisait retomber les deux oreilles de son feutre blanc; chacun

devinait alors qu'il était arrivé malheur au pauvre diable : sa figure bronzée allait pleurer.

— Mais lorsque, relevant d'un geste vif ces deux cornes pendantes, toutes deux allaient subitement menacer le ciel?....

—Arlequin se moquait de tout et narguait la destinée ; on voyait écrit sur sa figure effrontée : « Qu'importe! »

— Ainsi voilà un chapeau, voilà le même chapeau qui donne à un masque immobile toutes les physionomies! L'audace, l'amour, la mélancolie, la grace, l'insouciance, il a tout exprimé! Ce cadre heureux et flexible prête à un même visage les divers caractères : à droite il exprime une passion ; à gauche il peint un sentiment. Tous les désirs, toutes les espérances, la tristesse ou la joie, avec lui tout est rendu sensible. Le facile chapeau se prête à tout, et s'y prête sans effort, et s'y prête toujours bien, toujours à propos, toujours heureusement. Sait-on pourquoi?... Heureux chapeau! c'est que tu n'as pas été fait d'après les règles d'Aristote!

Cette singulière, mais spirituelle explication, donne l'idée la plus exacte du talent de Mercier. Je ne connais pas ses autres ouvrages, mais dans son théâtre il y a beaucoup de ce chapeau d'Arlequin : mélange de choses forcées et de choses naturelles, de vérités utiles et de paradoxes extravagans, d'abandon et souvent d'éloquence, on trouvait dans l'exécution de cet auteur une certaine liaison qui n'était pas sans charme. Mercier avait trop d'impatience à produire pour mettre assez de goût à corriger ; son défaut a été trop de fécondité : Romans, politique, histoire, morale ; philosophie, littérature, barreau ; pièces historiques, comédies, drames, féeries ; polémique, journaux, discours académiques, discours de tribune, écrits ou prononcés ; dialogues, poésie : dans sa jeunesse, il composa même des sermons pour un curé, sermons payés à raison de quinze louis d'or la pièce... C'est l'auteur de France qui a le plus encouragé le commerce du papier.

Cette malheureuse abondance empêchera

sans doute plusieurs de ses ouvrages d'être de durée, qui se donne en détail énerve son talent; mais je ne crains pas de le dire: l'auteur du *Tableau de Paris* et de *l'Habitant de la Guadeloupe* eût été un homme de génie, s'il n'avait mis des remparts de volumes entre lui et la gloire.

Quoi qu'il en soit, voici le sujet de Mercier; je le présente tel qu'il a été laissé chez moi, sous la forme d'une nouvelle, et, pour rendre à chacun ce qui lui appartient, sous la forme que lui avait donnée M. Desorgues, qui lui-même, dans un voyage à Rome, recueillit ces détails pleins d'intérêt de la fameuse Angelica Kaufmann, virtuose célèbre, faisant alors aux étrangers les honneurs de la ville éternelle.

—

VIII

—

Winckelmann.

Celui qui disait dans sa jeunesse : « Je suis comme une plante sauvage, je prendrai ma croissance abandonné à mon propre instinct, » l'enfant du pauvre cordonnier de Stendall, après avoir allumé le flambeau d'une critique

nouvelle au sein de Rome même, laissant bien loin derrière lui tous les antiquaires passés, et donnant enfin une forme aux lois éparses du vrai, du beau et du sublime dans les arts, Winckelmann venait d'être proclamé GRAND aux acclamations de sa patrie.

Mais au milieu de tant de gloire, une pensée tourmentait le triomphateur : il songeait à la France. Pour qu'une célébrité, encore tout allemande, devînt européenne, il lui fallait une sorte de naturalisation dans le pays où avait écrit Caylus, et où Falconnet tenait d'une main ferme le ciseau et la plume.

Winckelmann arrêta dans sa pensée un voyage à Berlin ; là, il pourrait s'entendre avec un habile écrivain prussien, sur la traduction française de son *Histoire de l'art*, qu'il voulait ensuite faire imprimer à Rome et à ses frais.

Bientôt ses dispositions furent prises, et son itinéraire tracé ; ayant hâte d'exécuter promptement son projet, il alla dire adieu à ses amis,

leur demanda des notes sur les monumens inconnus qu'il aurait à visiter en route, et après avoir accepté un compagnon de voyage qui tînt à honneur de l'accompagner, il se disposa à partir.

Voici en quels termes lui-même annonçait ce jour désiré à un de ses amis de Bâle :

« Je n'ai le temps, mon cher Méchel, que de vous écrire deux mots. Je vous annonce mon voyage en Allemagne ; je compte partir de Rome le 8 avril, en compagnie de M. Cavaceppi, et j'espère, par conséquent, être chez vous l'automne prochain, *avec toute ma gaîté*. »

Heureux de revoir sa patrie, ses protecteurs et ses amis d'enfance ; heureux d'explorer pendant sa course plusieurs bibliothèques curieuses et quelques riches galeries que des érudits de Rome avaient désignées à ses savantes investigations, il montrait à son compagnon de voyage toute la joie d'un enfant, et même, contre la coutume des antiquaires, qui ne voient dans la nature que la matière première

de l'art ou l'objet à imiter, les belles campagnes de la Lombardie vénitienne le frappaient d'admiration, il s'extasiait à chaque instant, son cœur était plein, son ame surabondait : hélas ! ce devait être sa dernière expansion de bonheur !

Après avoir traversé rapidement Lorette, Bologne et Venise, il se dirigea sur Vérone où il se proposait de séjourner quelque temps. A Vérone vivait une famille qu'il se faisait un devoir de visiter. Tous les liens de la reconnaissance l'attachaient à l'épouse du chef de cette maison : elle fut sa première protectrice et devint la cause de sa fortune.

Cette liaison tenait à une circonstance remarquable dans la vie de l'historien de l'art ; on aimera sans doute à la retrouver ici. Je ne sais quel charme s'attache aux premiers pas de ceux qui doivent devenir illustres. Entre les hommes, ce sont, presque toujours, les hommes les plus éprouvés, et si d'après la connaissance du point de départ, on mesure mieux à

quelle hauteur s'est élevé leur génie, Winckelmann, en se faisant un nom célèbre, eut plus qu'aucun autre peut-être, le mérite des grandes luttes avec les premières difficultés.

Après avoir été chef de chœur de pauvres étudians[1], maître d'école et recteur de village; ennuyé d'enseigner le latin et le grec aux maussades enfans d'un bailli sévère, Winckelmann, riche du trésor de vastes connaissances dans la mythologie, l'histoire et la poésie, dévoré de ces inquiétudes vagues qui fermentent au cœur des hommes réservés à de grandes destinées, résolut de quitter l'Allemagne et de se rendre à Paris.

Soutenu par son seul courage, le jeune homme partit à pied, ayant de provisions et de nippes tout juste ce que pouvait contenir un vieil ha-

---

[1] C'est un usage assez généralement établi en Allemagne, que des troupes de pauvres écoliers, qu'on nomme *chœurs*, se promènent en procession dans les rues, en chantant des cantiques et des motets : Winckelmann fut le coryphée d'un de ces *chœurs*.

(*Note de l'Editeur*.)

vresac de toile, meuble paternel, déjà consacré dans la famille, nécessaire de route de trois générations d'artisans voyageurs ; il avait poussé sa course jusqu'à Gelnhausen, près de Francfort, lorsqu'il commença à comprendre la témérité d'une semblable entreprise, et l'impossibilité de son exécution, rendue plus difficile encore par les troubles de la guerre qui venait d'éclater dans ce pays. Il s'en revenait assez honteux de ce voyage incomplet, tout rêveur et cherchant par quel moyen il pourrait retrouver l'équivalent de la modeste place qu'il avait abandonnée ; son équipage délabré, sur lequel il s'avisa de jeter ce coup-d'œil de critique, dont un enthousiasme un peu prompt l'avait empêché de faire le premier essai, son équipage, disons-nous, lui sembla une mauvaise recommandation ; mais s'il n'avait pas la faculté de se donner un habit, il était du moins en sa puissance de porter le rasoir sur une barbe de trois jours, et avant d'entrer en ville, il résolut de procéder à cette toilette indispensable.

Pour cela il descendit du pont sur le rivage, et si, comme il l'écrivait plus tard au cardinal Albani, l'eau n'était pas chauffée au degré convenable, il en trouva du moins plus que sa provision ; déjà il avait ouvert son rasoir et se courbait pour se mettre à même le fleuve, quand il entend pousser de grands cris ; effrayé, il se retourne, et voit une voiture lancée au galop ; elle avance dans sa direction. Bientôt des dames éperdues en descendent, elles courent : l'une d'elles va à lui, qui tout stupéfait encore avait gardé sa position, puis saisissant avec courage, et au risque de se blesser, le fer dont il allait se servir :

— Malheureux ! s'écrie-t-elle tout émue, qu'alliez-vous faire ?

— Ma barbe, répond-il, naïvement.

A ce mot de Winckelmann, les dames, naguère si effrayées, se prirent à rire. Elles avaient pensé en voyant son action qu'il voulait se couper la gorge, et pleinement rassurées, elles voulurent savoir pour quel motif un jeune

homme qui paraissait si distingué établissait ainsi, près de l'arche d'un pont, son cabinet de toilette. Le pauvre voyageur raconta avec grace et simplicité ses aventures et le mauvais succès de sa dernière entreprise ; on comprit le reste, et quand la plus âgée de ces dames eut demandé à l'étudiant aventurier la permission de garnir sa bourse, la plus jolie et la plus leste, celle qui lui avait arrêté le bras, lui donna, en plein air, séance tenante, quelques lignes écrites au crayon, pour un M. Stolmann, capitaine de cavalerie, en garnison à Ostelbourg : c'était la lettre de pressante recommandation d'une véritable amie; et dès ce jour, le futur antiquaire posa le pied sur la roue de fortune qui depuis l'éleva au premier rang avec tant de rapidité.

Winckelmann n'avait pu oublier un tel service; jamais son cœur ne manqua de mémoire, et lui-même suivit avec intérêt la vie de la jeune femme : le sort l'avait amenée, elle aussi, d'Allemagne en Italie ; devenue la compagne du

sénateur Ambroise Speroni, elle était heureuse épouse autant qu'heureuse mère.

L'homme célèbre pensait donc avec bonheur au moment où il la reverrait. Se montrer élevé aux yeux de ceux qui vous ont connu humble peut être une jouissance pour l'orgueil; mais lorsqu'on vient se présenter aux amis qui sont les causes de votre illustration, on y vient avec un autre sentiment; la reconnaissance n'a pas de plus beau mot à dire que celui-ci : Voilà votre ouvrage !

Arrivé à Vérone, l'antiquaire s'informa de la demeure du seigneur Speroni : on la lui enseigna; mais il apprit avec chagrin qne, pour le moment, toute la famille était absente; cependant cette absence devait peu durer : son ancienne protectrice n'était allée, avec sa fille, que pour faire compagnie au sénateur jusque aux environs de Vicence, d'où ce dernier devait partir seul pour Dussau, près Berlin, afin d'y recueillir la riche succession d'une tante de sa femme, précisément celle qui arrondit si géné-

reusement, jadis, la bourse du chercheur de fortune.

Cette nouvelle affligea Winckelmann; elle vint le frapper comme un sinistre augure pour la suite de son voyage. Malgré cela, résolu de voir et d'embrasser la signora Speroni, dont on attendait le retour, il se disposa à accomplir, dans l'intervalle, un pèlerinage depuis long-temps projeté : le cardinal Albani lui avait recommandé, à son départ de Rome, une collection unique dans une superbe villa, à quelque distance de Vérone; il entreprit donc cette excursion, sans même vouloir attendre son compagnon, retenu par d'autres affaires.

Mais pendant la course scientifique, la femme du sénateur et sa jeune fille étaient revenues. Averties de la visite du savant illustre, elles l'attendaient avec impatience, et son absence se prolongeait.

Près d'une semaine s'écoula : déjà on s'inquiétait, et M. Cavaceppi allait partir à la recherche de Winckelmann, quand il arriva.

Il vit son ancienne amie, et ce qui devait porter la joie en son ame, sembla l'attrister au contraire, non qu'il ne témoignât tous les sentimens dont, en présence de cette dame, son cœur devait être pénétré, mais quelque chose d'extraordinaire s'était passé en lui. Pas de fête qu'on ne lui fît, pas de distraction qu'on ne cherchât à lui procurer : soins inutiles! La mère et la fille, ne pouvant deviner les causes d'un ennui qu'elles attribuaient aux fatigues du voyage, cherchèrent à l'égayer de leur joie : madame Speroni raconta ses projets; elle parla des naïves amours de son enfant, et la jeune Cinthia, fille de cette Italie, où l'on n'apprend pas l'art de dissimuler ses sentimens, raconta à son tour comment elle avait aimé; elle vanta les belles qualités de celui qui devait être son époux.

— Et pourtant on l'avait calomnié, dit la mère; j'ai vu l'instant où mon mari rompait une union si désirée.

— J'en serais morte, ajouta la vive italienne

avec un tel accent de conviction, qu'elle en fut honteuse, sans doute; car en disant cela elle avait saisi des crayons, et paraissait dessiner, à travers la jalousie entr'ouverte, une vue du dehors.

— Morte! en vérité? se prit à dire Winckelmann, tout en regardant, de la place où il était assis, la main de la jeune fille parcourir d'un crayon léger le papier sur lequel elle traçait quelque chose; — morte! Si je m'y connais bien, en ce moment-ci, vous êtes loin d'une pensée si funeste.

— Vous croyez? ajouta la mère en souriant.

— Si je le crois! j'en suis certain. Il n'est pas un geste qui ne me décèle un mouvement du cœur, et cette main si heureusement courbée, et ce crayon si facile, qu'il semble caresser des contours plutôt que les tracer, m'annoncent une joie douce, une contemplation de l'ame... Tenez, si la jeune fille veut lever les yeux sur moi, je suis sûr que son visage sourit.

L'enfant leva la tête, et essaya de prendre un air sérieux.

— Vous vous trompez, M. Winckelmann.

— Oui-dà! et moi je suis certain maintenant d'avoir dit vrai. Vous avancez en vain vos jolies lèvres, vos yeux rient encore.... votre main tremble : vous êtes émue.

Madame Speroni vint au secours de sa jolie Cinthia.

— Vous avez deviné juste, mon ami. Savez-vous ce qui se passe en ce moment?... Et d'abord, apprenez que, pendant l'absence du maître de la maison, le beau gentilhomme qui nous fait la cour doit cesser ses visites; mais il ne nous est pas défendu de le regarder passer sous nos fenêtres, et, en ce moment, il faut que quelque chose soit dérangé dans la bride ou dans l'étrier d'un alezan qui doit être par là, sur la place; car nous avons le temps d'esquisser le cavalier.

—M. Winckelmann, — reprit la petite avec un air presque grave et en allant à pas mesurés vers l'antiquaire, — mon père s'opposait d'abord à ce mariage; il avait de grandes pré-

ventions. Il est à Dussau, pourrez-vous le voir en vous rendant à Berlin?

—Et vous voulez que je lui dise du bien de...

— Non : vous direz ce que vous pensez, interrompit la jeune fille. Dans vos écrits, vous assurez, m'a dit maman, que la beauté des traits annonce une belle ame.

— Oui, j'ai écrit cela ; d'après moi, la vertu doit résulter de l'harmonie de l'ensemble; mais...

— Tenez, se hâta de reprendre la jeune enfant toujours impatiente, tenez, vous pourrez dire à mon père ce que vous pensez de celui-ci.

— Celui.... ah !

Winckelmann venait de pousser un cri d'effroi en regardant l'esquisse que lui présentait Cinthia toute tremblante.

— Est-il là encore? ajouta-t-il avec force; est-il là? puis, se précipitant vers la fenêtre, il aperçut un jeune cavalier, beau et élégant, faisant piaffer son cheval avec grace, et attendant sans doute qu'il partit un salut de cette fenêtre.

Winckelmann fit signe à ce jeune homme; celui-ci, étonné, s'arrêta.

Tout ce mouvement avait été si rapide, que lorsque ces dames voulurent enfin interroger leur ami; il était déjà parti, avait accosté sur la place le cavalier qui l'attendait, puis, après quelques mots échangés entre eux, tous deux avaient disparu.

Le soir, elles attendirent Winckelmann pour avoir l'explication de ce mystère : Winckelmann ne vint pas. Le lendemain, elles envoyèrent à son hôtellerie; M. Cavaceppi et lui étaient partis.

Quel était ce mystère? D'où venait la mélancolie de Winckelmann? Quelle profonde émotion l'avaït frappé? Etait-il arrivé déjà à ce jour fatal où presque tous les esprits supérieurs soldent leurs comptes avec la gloire? où tout grand homme paye l'activité de son ame par une caducité précoce? A ce jour déplorable, où il semble qu'un Dieu jaloux vienne punir le génie d'aller au-delà de certaines bornes, et

donner aux autres hommes le spectacle de ses misères, comme pour leur dire : N'ALLEZ PAS SI LOIN !

Il fallait que ce fût cela, car le prétendu de la jeune fille vint demander à sa mère quel était ce fou qu'on lui avait envoyé : d'après sa version, cet homme l'avait invité à le suivre vers un lieu où, une fois arrivé, il n'avait fait autre chose que lui assigner un rendez-vous auquel ensuite il ne s'était pas trouvé.

Ces dames, surprises et inquiètes, s'informèrent à l'hôtellerie ; là aussi elles apprirent que Winckelmann avait semblé bizarre, emporté sans motif, joyeux sans savoir pourquoi ; il donnait des ordres, puis il les révoquait. Il était arrivé à Vérone pour aller dans le Tyrol, puis il avait dit que c'était pour retourner à Rome, et enfin avait retrouvé qu'il fallait s'acheminer vers Berlin. On supposait, en conséquence, son esprit dérangé ; l'étrange scène du portrait parut ainsi expliquée, et Cinthia et sa mère s'affligèrent du sort de leur ami.

Quelle était la vérité sur toutes ces choses? voyons si le journal du compaguon de voyage de Winckelmann nous instruira mieux ; les annales italiennes l'ont donné comme une preuve qu'il est des pressentimens, des avertissemens secrets de la Providence auxquels il faut croire, nous le donnons, nous, comme témoignage historique, nous dirons ensuite ce que nous savons.

JOURNAL DU VOYAGE DE M. CAVACEPPI,

SCULPTEUR ROMAIN.

« Nous partîmes de Rome, l'abbé Winc-
» kelmann et moi, le 10 avril 1768, dans
» l'intention de faire un tour en Allemagne;
» lui avec le projet de veiller de plus près à la
» traduction de son principal ouvrage dans
» une langue plus universelle, et moi unique-
» ment pour voir de nouveaux pays et de nou-
» velles choses.

» Nous prîmes notre route par Lorette et

» Bologne, Venise et Vérone; dans toutes ces » villes, nous fîmes chacun nos observations, » selon la diversité de nos goûts et de nos » professions.

» De là nous gagnâmes le Tyrol par les » Alpes. Pendant que nous avancions dans le » golfe des montagnes, je remarquai, tout d'un » coup, que Winckelmann changeait de visage; » il me dit alors d'un ton pathétique : voyez, » mon ami, quel horrible aspect! quelles ter- » ribles hauteurs! Peu de temps après, lorsque » nous étions déjà sur le territoire allemand, » il s'écria encore en m'adressant la parole : » Quelle pauvre architecture! voyez ces toits » comme ils sont terminés en pointe! et il dit » cela avec tant de véhémence que ses paroles » exprimaient vivement le dégoût que lui ins- » piraient ces objets.

» D'abord je croyais qu'il plaisantait; mais » voyant qu'il parlait sérieusement, je lui » expliquai que la hauteur des montagnes » avait quelque chose de grand qui me char-

» mait ; que quant à la façon pyramidale de » bâtir, elle aurait dû plutôt me choquer, » moi, qui suis Italien, que lui qui est Allemand, » au surplus, ajoutai-je, il faut juger de ces » choses avec plus de circonspection, attendu » que dans un climat où il tombe beaucoup » de neiges, ces sortes de toit sont indispen- » sablement nécessaires. Je pris aussi la liberté » de lui faire observer qu'il ne seyait pas bien » à un philosophe comme lui de montrer tant » de délicatesse. Pour tâcher de l'égayer, je » lui citai quelques épigrammes de Catulle » contre ses mouvemens bizarres d'humeur; » mais le tout en vain, il me dit, *qu'il n'y » avait plus de repos pour lui s'il continuait à » voyager*, et il chercha à me persuader de » retourner en Italie.

» Au milieu de ces discours désagréables » nous arrivâmes à Augsbourg, d'où, sans y » faire un long séjour, nous partîmes pour » Munich; pendant toute la route mon com- » pagnon de voyage n'avait pas discontinué

» de me tourmenter *par sa mélancolie indé-
» chiffrable*, si bien que je croyais quelque-
» fois qu'il était devenu fou.

» Cependant j'employai tout au monde pour
» lui relever le courage : je le priais, je me
» fâchais, le tout inutilement; le refrain à
» chacune de mes remontrances était toujours :
» *torniamo a Roma*, retournons à Rome.

» A Munich, Winckelmann reçut des hon-
» neurs proportionnés à son mérite; on lui
» fit présent d'une belle pierre antique, gravée
» en creux, qui lui fut très-agréable; mais ces
» distinctions ne dissipèrent point les vapeurs
» noires qui offusquaient son esprit, toujours
» plongé dans un morne chagrin, IL M'ACCOM-
» PAGNAIT COMME UN CRIMINEL. »

Le journal du sculpteur romain continue sur ce ton d'observations, jusqu'au jour ou fatigué de la persistance de Winckelmann à vouloir revenir à Rome, étonné des formes de cette persistance, de son peu de motifs, et ne trouvant pas raisonnable de tenir compte de

terreurs qu'il croit n'être qu'imaginaires, il se sépare à Vienne de son sinistre compagnon de voyage.

Maintenant retournons sur nos pas, et apprenons si, en effet, les pressentimens du grand antiquaire viennent d'un esprit affaibli, si des chimères naissent en son imagination, ou s'il est frappé de quelque triste réalité.

Pour mieux atteindre ce but, suivons l'historien de l'art, non pas à Vérone où il est arrivé heureux, non pas en la compagnie de M. Cavaceppi, si peu touché et si incrédule, mais suivons-le pendant ces quatre ou cinq jours, où il resta seul; peut-être dans ce voyage, indifférent en apparence, découvrirons-nous le mystère d'un changement si subit et si fatal.

Muni des renseignemens du cardinal Albani; Winckelmann eut bientôt trouvé la villa qu'il cherchait. Située au nord du territoire de Mantoue, on l'apercevait déjà du pays Véronais, s'élevant au revers de l'une de ces collines, qui

semblent être, dans ces belles contrées, moins des hauteurs que les ondulations ménagées d'une terre féconde. Ce premier coup d'œil charma le savant. Là, il allait voir des choses nouvelles, là, s'enrichiraient ses collections et s'augmenteraient ses connaissances acquises; il trouverait là à satisfaire une passion qui s'agrandissait en lui chaque jour, passion aussi entraînante que les autres passions des hommes, et peut-être plus entraînante encore; car celle-là s'augmente de l'absence de toutes les autres; un débris de vase, un fragment de bronze, une médaille fruste, font tressaillir le fervent amateur de l'antiquité, comme une parcelle de la fraîche parure d'une femme aimée fait palpiter le cœur de l'amant: les objets de préférence diffèrent, mais toutes les fièvres de désir sont semblables.

L'antiquaire éprouva donc une véritable émotion à l'approche de la villa Pol...o. Ce n'était point une de ces maisons de campagne coquettes et nettoyées, sortes de meubles de

pierre polie, où s'étalent, en échantillons, tous les ordres d'architecture; mais un monument d'un style sévère, d'un goût pur, paré de cette sorte de négligence qui ajoute encore au pittoresque. On pouvait voir, à mesure qu'on avançait, de hautes herbes usurpant le milieu de la longue avenue, et le lierre envahissant déjà les portiques et tombant en festons échevelés; un tel désordre parut aux yeux de Winckelmann l'ornement naturel du sanctuaire; ces murs déjà délabrés, cette demi-vétusté aspirant, pour ainsi dire, à devenir ruines, lui donnèrent un avant-goût du musée qu'il venait visiter; il conçut dès lors l'idée la plus favorable du marquis de Pol...o : celui qui avait laissé ses domaines recevoir ainsi la consécration du temps, devait être idolâtre de l'art suprême, et le savant visiteur ne doutant point de l'aimable réception qui lui serait faite, s'écria en descendant de voiture : « m'y voilà ! » avec l'accent d'espérance des matelots, quand après une longue navigation, ils poussent aussi leur cri : Terre ! terre !

Mais Winckelmann était venu faire naufrage au port, et contre la coutume hospitalière de l'Italie, le possesseur de tant de richesses en avait interdit l'accès à tous.

Quel désappointement pour l'enthousiaste! Depuis Rome, il avait caressé la pensée de jouir de la vue de ce beau recueil d'antiquité; il était venu exprès jusque-là; il avait rêvé de vases magnifiques, de pures statues, de marbres précieux, et il lui faudrait s'en retourner à Vérone sans rien voir! il touchait à la terre de promission et il lui fallait s'en éloigner! Non. Les obstacles irritent son ardent caractère; il verra tout. Sa savante curiosité est exaltée: il y a dans ce sanctuaire, si bien fermé, un morceau vanté, un morceau unique, un célèbre sarcophage, jadis enlevé aux Turcs, près des stades d'Olympie, Winckelmann mourrait s'il n'en pouvait faire l'examen; il se jettera aux pieds du barbare qui tient sous clé ce dépôt précieux; il joindra les mains, il priera, il intercédera; mais ce barbare n'écoute rien, lui assure-t-on,

c'est l'inflexibilité même. N'importe ! un amour d'antiquaire est véhément aussi ! Winckelmann a résolu, il accomplira : il agira de ruse; il sèmera l'argent; s'il le faut, il escaladera la villa. N'est-il plus ce même homme, qui pour être à la source de ses études abjura sa vieille croyance protestante et adopta le culte catholique ? N'est-ce pas lui dont on a dit : Il se ferait mahométan si l'on offrait de le circoncire avec un couteau grec ?

Cependant, avant de pénétrer dans le lieu défendu, il voulut en bien connaître le farouche gardien, et pour s'y ménager des intelligences, quels commensaux l'habitaient avec lui.

Ici nous dirons ce que la voix populaire en apprit à Winckelmann, et d'autres circonstances encore qu'il devait connaître plus tard; car maintenant une funeste destinée va se mêler à la sienne, et par une inconcevable fatalité, le pousser au malheur et à la mort.

Le marquis Manfrède Pol...o était un descendant de ces magnifiques seigneurs qui s'op-

posèrent long-temps, à Gênes, à la dictature de Doria, et qui, bannis enfin de la république, transportèrent ailleurs leurs trésors et leur influence.

Mais quand la domination étrangère vint peser de son sceptre de plomb sur toute la belle Italie, alors la vie active patricienne cessa, et les chefs d'antiques maisons qui conservèrent assez de fierté pour n'aller pas ramper à la cour du maître, durent s'endormir dans leurs palais, y conspirer sans fruit, ou se livrer aux femmes et au jeu.

De ce moment le jeu devint la passion dominante, le goût national italien.

Mais, qu'on le remarque, dans les pays opprimés, on joue moins pour jouer que dans les pays libres. En Italie, le jeu n'était que la lassitude d'un repos forcé, une activité comprimée cherchant à s'épancher. Le vieux levain d'une ancienne indépendance fermentait dans tous ces dignes cœurs, et ne trouvait d'issue que dans les passions ; faute de pouvoir donner

l'essor aux mouvemens grands et généreux, on avait recours aux véhémentes sensations qui les font oublier. De par l'oppresseur, défenses étaient faites des choses nobles et héroïques; mais tout ce qui énerve ou dégrade était permis. Les insoucians choisissaient ce qui énerve, les natures vigoureuses ce qui dégrade : aux premiers, l'amour facile; aux autres, le jeu. Dans l'action de jouer, ces derniers retrouvaient les deux plus grands mobiles du cœur humain : la crainte et l'espérance.

La famille de Pol...o était une famille de joueurs.

Toujours malheureuse, souvent coupable par le jeu, cette antique race semblait marquée d'une tache originelle; comme quelques-uns l'ont observé, il est des familles où la passion du père passe dans le sang du fils, où les malheurs et les crimes se lèguent avec l'héritage; ces sortes d'Atrides subalternes ont souvent effrayé leurs contemporains et particulièrement

dans les pays où, trop long-temps opprimé, le sol natal ne peut plus s'appeler la patrie.

A l'époque du voyage de Winckelmann, il ne restait de la vieille souche des Pol...o que deux rejetons : un vieillard plus que sexagénaire et son fils Cinelli, jeune seigneur de vingt-cinq ans.

Mais à eux paraissait s'être brisée la chaîne des folies frénétiques de leurs pères, soit qu'une fortune, jadis immense et aux trois quarts engloutie, ne fût plus un aliment suffisant à une passion dévorante, soit que leur sang plus affaibli, pour être plus éloigné de sa source, leur eût permis de jeter un froid regard vers le passé, et de repousser à jamais le terrible legs de leurs ancêtres.

Cependant lorsqu'il put commencer sa vie d'indépendance, le marquis se précipita d'abord dans l'affreux tourbillon; le jour combinant des chances de jeu qu'il essayait la nuit; sans cesse penché sur les tables où roulait l'or, toujours en délire, toujours furieux, à la moitié de l'âge,

peut-être aurait-il terminé sa vie par un suicide, si la mort subite de son père, arrivée en pays étranger, ne l'eût rappelé tout à coup à des devoirs oubliés en lui faisant faire sur lui-même un retour sincère.

Dès-lors, à l'étonnement de tous, on le vit changer de conduite, et comme il arrive souvent à notre nature de se jeter dans les extrêmes, l'homme naguère dissipé, se séquestra du monde; celui qui raillait la science et insultait aux savans se livra désormais aux études solitaires; le prodigue se fit avare : ses nombreux domestiques furent réformés; ses brillans équipages vendus; il se défit de ses propriétés, et conserva seulement cette campagne que nous connaissons; c'était la terre de famille, il semblait y tenir encore; mais il y demeura presque seul, et, pour ainsi dire, en cénobite. Une vieille gouvernante et son mari, à la fois intendant et concierge, étaient son unique compagnie; d'humeur mesquine et sordide, il finit par se retrancher une portion du né-

cessaire, en un mot, il avait fait succéder une passion glacée à une passion de feu.

Le peuple hait les avares plus encore que les vicieux, et les Mantouans de la campagne n'épargnaient pas le seigneur converti. « Il entasse sequins sur sequins, disaient-ils, et, craignant toujours qu'on ne le vienne dérober; vers le soir, il rôde armé autour de sa villa, prêt à tuer quiconque sera assez téméraire pour approcher de son trésor. »

Et ce trésor, combien on le grossissait! que d'immenses richesses, et toutes enfouies! Le concierge Mathéo, que le vin rendait quelquefois indiscret, fit là-dessus d'intéressantes confidences : ces richesses, prétendait-il, étaient cachées sous les dalles d'un superbe pavillon, là aussi se trouvaient rassemblés les tableaux, les statues, et les antiques d'une ancienne galerie menaçant ruine; c'était en ce lieu que l'avare se rendait assidument, et sous le prétexte de son admiration pour les arts, il y allait voir ses

diamans, retourner son or, et fondre en lingots son argenterie; lui, Mathéo, l'avait suivi plus d'une fois, et la nuit, il l'avait vu, cachant une lanterne sous son manteau, entrer dans ce pavillon, et s'y renfermer mystérieusement; alors il avait prêté l'oreille, et le bruit de l'or compté toujours et jusqu'au lever du soleil, retentissait jusqu'à lui.

Si le marquis avait le malheureux penchant dont on lui faisait le reproche, il ne lui profitait guère, et quand il réjouissait ainsi son ame d'une joie cupide, cette joie ne lui donnait pas la santé du corps : le seigneur Pol...o était un spectre vivant. Séquestré, par sa propre volonté, de la compagnie des hommes; livré à cette passion absorbante, mais sans mouvement; négligé, presque en haillon, les cheveux en désordre, pâle, et le visage convulsivement contracté, sans doute par ces terreurs du vol, qui sans cesse viennent assiéger l'ame de ceux qui caressent leur or; sans forces, et courbé vers la terre, où il semblait déjà chercher sa

place, qui aurait pu reconnaître le noble, le brillant marquis d'autrefois !

L'avare faisait pourtant à son fils une pension honorable, et bien qu'il le tînt éloigné, il fallait qu'il l'aimât beaucoup ; car une caresse coûte moins qu'un sequin.

Ce jeune homme, quoique né grand seigneur, s'était fait remarquer dans ses études; spirituel et brillant, il donnait le ton à toute la jeunesse de Vérone et de Mantoue, non point ce ton qui consiste dans la magnificence et l'éclat, mais dans le bon goût et l'exquise élégance ; il montrait les plus nobles penchans et semblait prendre à tâche de faire oublier les longues erreurs de sa famille ; dans un autre pays, et à une autre époque, sans doute le jeune Cinelli aurait été appelé aux premiers emplois ; cité partout, vanté dans chaque cercle, accueilli dans les grandes maisons, le cœur de plus d'une tendre fille palpitait à son approche ; mais si l'aimable cavalier devait donner son amour, il le donnerait à une seule : pur, noble, géné-

reux et fidèle, il réunissait les qualités que vante le monde, qu'exige la famille et qui font le bonheur d'une amante.

Winckelmann eut la confirmation de tous ces récits populaires par l'intendant Mathéo lui-même ; l'antiquaire était parvenu à se mettre en pourparler avec ce domestique de la noble maison, et à l'aide de quelques verres de vin de Toscane, et sous la promesse d'une dizaine de pièces d'or, peut-être cet homme allait-il proposer un expédient pour satisfaire l'ardent zélateur de l'art, quand il fallut se séparer.

L'indiscret serviteur était appelé à la villa ; son jeune maître y arrivait à l'improviste, et cela faisait événement chez le père et dans le pays.

— Voilà une circonstance qui me décide, seigneur savant, dit Mathéo en prenant congé de l'antiquaire, cette nuit son excellence sera occupée. Je viendrai vous parler vers le soir.

Cette bonne parole remit le cœur à Winckelmann. Pendant qu'il rêve d'espoir et prend

ses dispositions, sachons ce qui se passait dans la famille du noble seigneur, et quelle circonstance imprévue ramenait, sans être appelé, le fils de la maison.

Et d'abord, deux mots qui éclairciront bien des choses : le jeune de Pol...o était hypocrite et joueur.

Joueur déterminé; hypocrite, non pour tromper le monde, mais pour n'être pas repoussé par une femme qu'il adorait, Cinelli avait rassemblé dans son cœur les deux passions les plus contraires ; joueur et amant à la fois, vainement aurait-il voulu que le plus noble de ces sentimens absorbât l'autre ; impossible pour lui ! un regard de sa bien-aimée le faisait tressaillir ; le tintement de l'or lui causait un frémissement involontaire ; que la fille de Speroni eût commandé, il se serait précipité dans un abime ; mais elle n'aurait pu l'empêcher de jouer ; si elle avait connu le funeste secret, il se serait traîné à ses genoux, aurait crié merci ; mais que le mouvement

d'un cornet, agité par une main exercée, se fût fait entendre, ce bruit serait devenu pour lui comme l'appel d'une puissance magique. Aimer de toute son ame, jouer avec rage, telle était sa vie : il lui fallait percevoir à la fois ces sensations véhémentes et le plus doux des sentimens.

Il est un point qui semblerait contraire à la vérité de ce récit, si l'on n'expliquait qu'en ces pays où le jeu était un besoin pour les hommes, et presque une nécessité pour le repos des gouvernemens, on y autorisait des sociétés qui se cachaient au grand jour : là, on pouvait exposer son honneur et perdre sa fortune sans encourir le blâme du monde ; cette sorte de pudeur avait du moins cela de louable que si elle n'évitait la ruine des grands, elle évitait aux petits un exemple funeste ; car on sait qu'aux yeux de la foule, le gain est toujours un appât et la perte n'est jamais une leçon.

Nul donc n'entrait dans ces maisons mystérieuses s'il n'y était auparavant affilié ; mais

pour y pénétrer, il fallait être dans le grandiose de la funeste passion. Ces établissemens prévoyans, jaloux d'un honneur à leur manière, n'acceptaient de clientelle que dans les richesses ou dans la puissance. Possesseur d'un titre ou d'un coffre-fort, tout joueur européen, appartenant à ces hautes classes, pouvait espérer d'avoir accès dans ce véritable pandœmonium : aussi, avec les associés nationaux, comptait-on encore les correspondans étrangers de Naples, de Vienne et de Paris. L'organisation secrète ayant pourvu, par ce moyen, aux besoins du vice voyageur, les riches et les nobles pouvaient quitter leurs capitales, sans redouter de laisser oisive une horrible frénésie, sûrs de trouver d'autres capitales souterraines, ouvrant leurs portes aux membres reconnus de cette pairie du tapis vert.

Mais, malgré sa surveillance active, le vice peut être dupe ainsi que la vertu, et les aventuriers se trouvent plus particulièrement aux lieux dont on a intérêt de leur défendre l'en-

trée : tout fripon exercé pouvant se procurer de faux titres et plus facilement encore se supposer des richesses. L'assemblée secrète de Vérone venait de faire imprudemment accueil à un misérable déjà convaincu de plusieurs crimes, condamné à mort même, mais gracié par les sollicitations mal entendues d'un seigneur puissant. Cet individu, nommé Archangeli, homme obscur, jadis dans les derniers rangs de la domesticité, mais homme d'un caractère fortement trempé, habile à prendre le ton du monde, et sachant porter avec facilité divers déguisemens, trouva sans beaucoup de peine le moyen de se faire présenter dans la noble réunion.

Après avoir bien étudié ceux qu'il avait intérêt à connaître, dans ce repaire de bonne compagnie, le fourbe adroit se désigna pour victime l'élégant Cinelli, et, peu après, parvint à lui gagner non-seulement ce qu'il possédait, mais encore une somme considérable et sur parole.

Pressé par l'aventurier, et n'osant espérer

qu'un homme qui ne faisait que passer, lui accordât du temps, Cinelli eut recours à ses compagnons de jeu; c'était mal connaître le cœur humain : à de pareilles gens demander de l'or ! le véhicule de leurs jouissances ! les joueurs n'ont jamais de superflu, et chez eux, plus encore que dans le monde, les amis de la joie ne sont point ceux du malheur. Menacé pour cette dette, craignant qu'une vérité qu'il avait tant d'intérêt à tenir cachée ne fût mise en lumière, et ne pouvant encore se résoudre à aller vers son père, le jeune seigneur se rendit auprès d'Archangeli afin d'obtenir un ajournement.

— Je pars demain, dit ce dernier pour toute réponse.

— Demain?... quoi! ne pouvez-vous différer ?

— Jusqu'au soir, et cela pour l'honneur de votre nom...... Adressez-vous à votre père.

— Eh! monsieur, ne vous ai-je pas dit?...

— Point d'impatience! d'ailleurs vous avez ici une famille future.

— Qu'entendez-vous par là ?...

— Rien. Sinon que, si vous n'êtes pas quitte vers la sixième heure, j'irai moi-même savoir quelle avance on peut me faire sur la dot.

— Vous seriez mort avant cela ! s'écria le jeune Cinelli avec colère.

— C'est trancher la difficulté en brave; mais non pas en honnête débiteur. Pour tuer il faut être deux, et peut-être ne consentirai-je pas à l'accommodement. Demain donc, à l'instant prescrit, si la somme perdue n'est pas chez moi, je me présenterai à votre famille d'adoption.

A ces mots effrayans le jeune homme frémit, baissa la tête, ferma les yeux, et ses bras se croisèrent, fortement contractés sur sa poitrine; replié ainsi sur lui-même, il semblait s'interroger dans le fond de son ame: sans doute il y trouva la réponse qu'il cherchait; car, redevenu calme il répondit :

— Vous serez payé à votre heure, monsieur.

Et il partit résolu, mais le désespoir au cœur; il connaissait son père, l'opiniâtreté de son avarice, sa haine pour le jeu, témoignée mille fois depuis sa conversion exagérée, et témoignée avec une énergie dont la seule pensée épouvantait le coupable. Le vieillard le maudira peut-être, en apprenant le fatal secret; mais peut-être aussi la famille de celle qu'il aime le chasserait sans miséricorde; on le menace de tout révéler..., cette crainte le décide.

Nous savons qu'il est arrivé à la villa; nous savons ce qu'il vient dire, ce qu'il vient demander; nous ne chercherons pas à rendre toutes ses hésitations, comment il balbutiait au moment de faire le terrible aveu; comment son père le lui arracha, et tout ce qui s'ensuivit; ce furent des larmes et de rudes remontrances, des cris désespérés et des menaces, de la révolte enfin et des imprécations.

— Honte à votre nom, dont vous refusez de sauver l'honneur!

— Honte à vous! qui ne songez à sauver

votre honneur, que lorsqu'il s'agit de sauver un amour d'enfant !

— C'est affreux de me refuser.

— C'est juste de vous punir.

— Mon père! il y a un trésor ici; je le trouverai; il m'appartient.... Je suis chez mes ancêtres; je suis chez moi !

— Mon fils; car maintenant je vois que vous êtes mon digne fils! je brave vos menaces!... vous réfléchirez.

Tels furent les derniers mots du vieillard, qui, tirant à lui la porte de la chambre où ils se trouvaient, partit en emportant la clé. Le jeune désespéré ouvrit les croisées, et sauta de trente pieds de haut; sans doute le père ne l'entendit pas; car il serait revenu. Cinelli à peine sentit sa chute, il se trouvait dans le jardin.

Il venait de prendre une résolution extrême: il se cachera là, jusqu'au milieu de la nuit; il est armé, il n'a à craindre, dans la maison, que deux domestiques âgés. Quant à son père, dans leur querelle de tout à l'heure,

il avait eu l'affreuse tentation d'essayer ses forces sur lui, déjà même il avait mesuré le corps frêle de cet homme, qui ne pouvait plus avoir d'inflexible que l'ame, usé qu'il était de vieillesse et d'inanition.

Une seule chose causait de l'inquiétude à ce furieux, c'était de connaître l'endroit où furent déposées les richesses qu'il voulait emporter. La rumeur populaire était venue jusqu'à lui; mais fallait-il en croire la rumeur populaire? en attendant une inspiration heureuse, il alla se cacher dans des touffes de buis, rêvant comment il pourrait voler son père.

La nuit était avancée quand Cinelli se réveilla, non pas du sommeil, mais de cette atonie accablante qui doit saisir tout homme au moment de prendre une résolution désespérée: l'ame éprouve alors, sans doute, une sorte de changement de nature qui tuerait s'il était trop prompt. Le coupable, avant de passer de l'idée du crime au crime même, jetant hors de lui toute vertu pour ne garder qu'une

nature effrénée, n'est pas assez fort pour subir, sur le champ, cette véritable transmigration morale, c'est (bien qu'ensuite la comparaison manque de justesse) la chrysalide ne brisant que peu à peu et par lentes secousses la coque dorée qui la préservait.

Il lui fallut se lever et essayer de marcher pour se remettre de son engourdissement; mais, tout à coup, son oreille est frappée de quelque bruit; il écoute et peut distinguer des pas; il regarde : une lumière affaiblie, et comme enveloppée d'un voile, dessine les formes d'un fantôme couvert de longues draperies; il retient son haleine, une vive émotion s'empare de lui, mais bientôt, et vers un angle du bâtiment, le fantôme et la lumière disparaissent; il croit alors s'être trompé, avoir été dupe d'une illusion; il se rassure et avance, quand la même apparition a lieu à l'angle opposé de la villa : cette fois il distingue mieux, l'apparence fantastique est une réalité; c'est bien un

homme qui fait le tour de la maison : quel est-il ? bientôt Cinelli le saura ; car les rayons de lumière changent de direction, tout à l'heure ils s'affaiblissaient, maintenant ils se rapprochent, ils viennent à lui. Le jeune homme se jette de côté, se tapit : on avance.... il reconnaît son père !

C'est son père, pâle, plus pâle encore que naguère dans son courroux ; à peine vêtu, mais recouvert d'un manteau jeté sur ses épaules avec négligence ; la tête nue, les cheveux en désordre, il marche, sans regarder autour de lui, sans s'arrêter. L'action du marquis ressemblerait à du somnambulisme, mais l'œil du somnambule est atone et sans vie, celui du vieillard a de la pensée, une seule pensée : elle l'absorbe ; il passe devant son fils et ne le voit point ; son ame n'est ni à gauche ni à droite, elle est devant lui : on dirait qu'un être invisible lui fait signe. Sans doute l'avare rêve à son or, du moins son fils le pense ainsi..

— Suivons-le, se dit-il.

Il le suit, en effet, et, se tenant à distance, lui aussi mesure son pas avec lenteur : le pied du jeune homme et celui du vieillard se lèvent en même temps, et frappent en même temps la terre; un seul bruissement léger se fait entendre. Ils parcourent de longues allées, traversent une pelouse, entrent sous un péristyle, la porte d'un pavillon s'ouvre : le vieillard va-t-il la fermer sur lui? Non; cette pensée qui le domine est unique; il ne prend nulle précaution, il entre; son fils entre après lui. Il faut que l'idée qui préoccupe ainsi ce guide involontaire soit bien forte; car Cinelli, maintenant déterminé, le suit pas à pas et sans crainte d'être entendu. Ils dépassent un vestibule, et se trouvent enfin dans cet endroit caché où le vieux marquis vient adorer ses richesses et compter son or.

Là aussi sont rassemblés pêle-mêle des tableaux, des statues, mille objets de l'art antique. Mais le vieux seigneur passe froid de-

vant ces chef-d'œuvres; l'opinion ne s'est point trompée. Où se dirige-il? Vers un sarcophage à bas-relief déchiré : c'est là, sans doute, qu'est enfoui le trésor de l'avare. Il s'assied haletant; le jeune homme s'arrête, seulement il ne se cache plus; tous deux ne sont-ils pas loin des endroits habités? n'a-t-il pas pris une résolution irrévocable? ici peut-il craindre qu'on entende les cris du vieillard? Cinelli attendra seulement qu'un regard, un geste, lui révèlent les richesses cachées.

Cependant, après avoir essuyé d'une main tremblante la sueur froide qui coule à larges gouttes d'un front où se peint un sentiment indéfinissable, le marquis se lève, non pour marcher; il hésite encore : quel combat se livre donc dans sa pensée? Enfin il semble prendre sur lui, et la lumière, qu'il soulève, projetant ses lueurs sur le sarcophage, éclaire en même temps le vaste musée.

Qu'on se figure, dans la nuit et le silence, ces deux êtres vivans, seuls au milieu de ce

peuple de statues, dont les ombres, bizarrement allongées ou raccourcies, d'après les mouvemens du flambeau, semblent prendre vie et s'animer en spectres formidables; qu'on se représente ces personnages des tableaux de l'école vénitienne, école sévère, au coloris puissant, aux contrastes fortement prononcés, s'entremêlant à ces jeux de l'ombre et de la lumière; qu'on s'imagine encore ces bronzes aux formes humaines, destinés à l'immobilité, et prenant une action terrible, ces tableaux représentés dans l'action et demeurant dans une affreuse immobilité; et qu'au centre de cette station et de ce mouvement étrange on regarde plus bas : ce vieillard, que va-t-il faire? la terreur est dans ses yeux; quelle volonté le pousse en avant et quelle autre le tient cloué sur place? et ce jeune homme qui regarde ainsi, quelle résolution funeste et inébranlable a-t-il prise? Sa figure respire le crime. Oh! que le vieillard ne résiste pas! Quelle action puissante va donc se passer? La muse antique semble l'avoir dispo-

sée : deux interlocuteurs, mille témoins, confusément, terriblement groupés, surgissant de leurs cadres dorés, quittant leurs piédestaux de marbre ; c'est une terrible et grande scène ! Si un artiste avait été là, quel tableau !

Un grand artiste y était : Mathéo avait tenu parole.

Winckelmann voyait tout ; il devinait je ne sais quoi de sanglant entre ces deux personnages. Immobile et terrifié, il attendait.

Le vieillard fit un pas, poussa un soupir, sembla prendre la détermination d'un homme qui va franchir un précipice, puis il s'avança.

Son fils le tenait du regard ; et la main gauche appuyée, ou plutôt fortement crispée sur l'angle d'un piédestal, comme s'il en voulait briser le marbre, l'autre main en arrière, le jarret tendu, dans l'attitude de s'élancer à l'endroit qu'on allait lui désigner, il semblait être là comme l'athlète devant qui le but va être jeté.

— Allons !.... il a parlé de mon trésor ! Mon

trésor !.... il dit qu'il le trouvera.... Misérable joueur aussi !

Après ce peu de mots, le marquis posa son flambeau, marcha droit au sarcophage, se baissa, dérangea une dalle ébranlée, ramassa un grand couteau rouillé dont il introduisit la lame dans la jointure du couvercle, puis raidissant ses bras et réunissant ses forces, il allait ouvrir....

— C'est donc là !! s'écria le jeune homme, s'élançant d'un bond terrible et qui fit tout retentir.

Le père par un mouvement subit, s'était aussitôt retourné ; assis sur le couvercle, il en dégagea le couteau. Cinelli chercha dans sa poitrine.

Le père et le fils se tenaient le fer sur le cœur.

— Que veux-tu ?

— De l'or.

— Je n'en ai pas.

— Vaine excuse ! un partage.

— Je te maudis !

— Un partage, vous dis-je !

Déjà le manteau du vieillard était percé.

— Mon fer était aussi près de ton cœur que le tien, Cinelli, et je n'avance pas, moi !

—Ne me forcez pas au crime ! ne m'y forcez pas !

— Le commettrais-tu ?

— Vous m'avez désespéré. Je me suis traîné à vos pieds : vous avez été sans nulle miséricorde. Je me sens fort à mon tour : il me faut des richesses !

— Je refuse.

—Ne savez-vous pas que *l'honneur du jeu* est inexorable ?

— *L'honneur du jeu !*.... Je refuse.

— Allons, vieillard, ôte-toi de là ! Ceci m'appartient. Ote-toi donc !.... ou il te faudra bien peu de ce poignard pour que je devienne ton héritier.

— La porte n'est pas fermée, dit froidement le marquis menacé.

— Malheur à qui nous aurait entendus! s'écria le parricide en courant vers l'entrée.

Il prit la lumière, regarda en dehors du vestibule, ferma la porte, en retira la clef, et, cette fois, il revint sur son père, l'œil sans pitié, enivré de sa propre fureur et résolu à tout.

— Ah!... s'écria-t-il, nous ne sommes que nous deux maintenant!

— Nous sommes trois! dit le vieillard d'une voix puissante; puis, soulevant le couvercle du sarcophage, comme s'il avait retrouvé toutes les forces de sa jeunesse; — nous sommes trois!... Regarde-le donc, mon trésor!

Le jeune homme regarde, recule, pâlit et s'écrie :

— Un cadavre!

— Regarde! regarde! ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il est tué. Parricide, regarde! et regarde-moi bien après! Je suis parricide aussi! Jeune marquis de Pol...o, voilà ton grand-père, et mon père à moi! c'est moi qui l'ai frappé! Il était seul; il revenait de Rome, on le

croyait bien loin. Il me refusa, comme je te refuse : je voulus hériter, comme toi ; comme toi, je lui dis aussi : *L'honneur du jeu* est inexorable ! et je le couchai là. Depuis ce jour, la malédiction des parricides pèse sur ma tête ; depuis lors, mes nuits sont sans sommeil, mes jours sans repos ; ma vie se prolonge pour prolonger mes souffrances. C'est ici que je viens pleurer, prier, me rouler sur ces dalles, me jeter sur ce corps détruit par moi ; c'est ici que je cherche à perdre la raison, qui toujours me reste, pour toujours, toujours connaître et mesurer mon crime. Voilà mon trésor ! tu le vois : il ne s'est pas passé de nuit que je ne vinsse le contempler. Ici d'affreux fantômes m'assiégent, ici Dieu tonne sur moi, ici le démon m'épouvante, et pourtant c'est ici que je viens ! mais Dieu ne me pardonnera que le jour où mon fils m'aura assassiné comme j'ai assassiné mon père. Tiens, enfant ! imite bien cette blessure ; mais contemple-moi bien auparavant : voilà comme je serai tout à l'heure, et demain, demain, voilà comme

tu seras. Il le faut : L'HONNEUR DU JEU EST INEXORABLE !

Après cet effort sur lui-même le vieux marquis tomba sans connaissance, et cette fois, son fils, ou repentant ou plein de terreur, essaya de le faire revenir. Il se jeta sur lui, l'appela ; et devant l'image d'une mort affreuse il craignit de le voir mourir ; il voulut le charger sur ses épaules ; mais avant il repoussa avec terreur le couvercle du sarcophage sur son ouverture, le marbre en tombant se brisa et produisit dans l'air une commotion qui éteignit la lumière.

Winckelmann sans doute put se sauver, puisqu'à quelques jours de là nous le retrouvons à Vérone chez sa noble amie.

Que lui avait dit le jeune marquis de Pol...o avant son départ ? sans doute il lui fit quelques menaces ; le célèbre antiquaire se rendant à Berlin devait passer à Dussau où se trouvait le père de la jolie Cinthia, et on comprend quel intérêt avait le coupable à ce que ce voyage ne

s'accomplit pas ; quelle espèce de terreur il put imprimer à Winckelmann; quel serment, peut-être, il en exigea; l'on a ainsi le mot de l'énigme du singulier journal du sculpteur Cavaceppi ; ce prompt départ du savant, qui ne voulut jamais pousser jusqu'à Berlin, but réel de son voyage, et sa tristesse au milieu des honneurs dont on l'accablait, sont expliqués; enfin cette résolution si inattendue de s'en retourner à Rome, en passant par le midi de l'Allemagne, et prenant ensuite la voie de mer, ne paraît plus un caprice ni une maladie, mais une crainte réelle, une terreur constante : on verra si c'était à tort.

Winckelmann, abandonné du sculpteur, prit le coche pour se rendre seul à Trieste, désirant Rome et la sûreté de son asile, et pensant cependant à cette jeune fille de Vérone, qui allait épouser un joueur et un assassin. Plus d'une fois il se reprocha sa pusillanimité; s'il était allé jusqu'à Dussau, il aurait pu prévenir la tendresse paternelle et éviter de grands malheurs. Cette idée le tourmentait à mesure

qu'il voyait diminuer ses chances de danger, il finit par regarder son silence comme coupable, et se promit de revenir sur un serment arraché à la crainte.

Arrivés à cette partie de notre relation nous ne dirions pas mieux que le récit naïf publié en italien à l'époque de l'assassinat du grand antiquaire, nous n'y changerons que le peu de mots qui le lient à nos renseignemens. En cet endroit, on trouvera, plus que jamais, l'action sensible du malheur, poussant Winckelmann à sa perte.

Non loin de Trieste il trouva un compagnon de voyage, avec lequel il entra en conversation; cet homme, connaissant déjà ou apprenant bientôt à connaître le faible de Winckelmann, affectait un grand amour des arts et une extrême déférence pour la personne de l'antiquaire; en peu de temps il sut gagner sa confiance et son amitié. Winckelmann était dans cette situation où l'ame a besoin de s'épancher, et dès le premier jour, le voyageur

inconnu lui plut si fort qu'il lui confia ses secrets, il lui montra même les médailles d'or dont la cour de Vienne l'avait gratifié.

Arrivé à Trieste avec son nouvel ami, Winckelmann s'était vu forcé d'attendre un vaisseau pour se rendre à Ancône. N'ayant voulu voir personne, il resta seul dans l'hôtellerie tandis qu'Archangeli s'empressait de soigner ses affaires et de s'informer du départ d'un bâtiment.

Deux jours avant sa catastrophe l'antiquaire, voulant éviter d'être reconnu dans la ville, pria son empressé compagnon de remettre à la poste pour lui une lettre, ou plutôt plusieurs lettres sous enveloppe, portant pour suscription : à M. Stosch, à Dussau.

Le 8 juin 1768, entre une heure et deux heures de l'après-midi, Winckelmann étant assis à sa table, écrivait ses avis à l'éditeur futur de sa nouvelle édition de l'*Histoire de l'art*, le papier qu'on trouva placé là semblerait indiquer qu'il s'attendait à son malheur ; il en-

trait dans les moindres détails sur l'arrangement topographique de son ouvrage ; il en était au cinquième article, lorsque Archangeli vint l'interrompre, et lui annoncer avec une tristesse jouée qu'il se voyait obligé de le quitter pour se rendre dans l'état de Venise, où il lui fallait terminer de pressantes affaires.

Winckelmann avait eu en ce misérable une telle confiance, qu'il ne s'était pas même informé de sa condition ni de son négoce ; il le croit sur parole, Archangeli prend tendrement congé de lui et le prie, comme par réminiscence de lui montrer, encore une fois, ses médailles pour se les mieux imprimer dans l'esprit. L'antiquaire enchanté de cette dernière marque de goût pour les arts, s'empresse de satisfaire le perfide amateur, il court à sa malle, et se met à genoux pour en ouvrir le cadenas.

Cet homme alors se glisse derrière lui, tire de sa poche une corde avec un nœud coulant, et la lui jette au cou pour l'étran-

gler ; mais la corde s'étant arrêtée au menton, il ne peut exécuter son dessein : dans ce moment de détresse, Winckelmann sort de sa léthargie, le danger lui donne des forces, d'une main il se défend, et de l'autre il saisit la corde, qu'il tient ferme ; l'assassin le frappe plusieurs fois sur les doigts avec un grand couteau ; à la vue de cette arme, Winckelmann paraît se rappeler un effroyable souvenir ; il fait moins d'efforts et semble se courber comme la victime sous le fer sacré ; le scélérat profite de ce moment, se jette sur lui, le terrasse et lui plonge cinq fois son couteau dans le bas-ventre.............................

....

....

.... L'action toute dramatique qui précéda l'assassinat affreux du grand homme est-elle vraie? n'est-elle que le fruit de l'imagination italienne, ou le résultat de ce désir si ordinaire de mêler du merveilleux à toutes les hautes destinées? Nous ne résoudrons pas la

question, Archangeli arrêté et prêt à subir le supplice, n'avoua avoir tué Winckelmann que pour lui voler ses médailles; mais qu'on pèse ceci : la veille du crime, cet homme avait pris toutes ses mesures pour exécuter son dessein; il ne s'arrêta que parce qu'il fut touché de la bonté avec laquelle Winckelmann lui offrit de partager son déjeûner avec lui; et ce jour-là, la malle contenant les médailles était encore au coche. Ce vol des médailles ne fut-il pas plutôt le prétexte convenu pour détourner les soupçons? Mais comment Archangeli, fourbe éhonté, assassin infâme, s'il n'avait été, cette fois, qu'un instrument aux gages de quelqu'un, n'aurait-il pas déclaré ses complices? Ah! c'est qu'il y a des abîmes dans le cœur humain! les scélérats se font aussi une probité à leur manière; en Italie, les *bravi* qui tuaient pour le compte des autres, ne révélaient jamais rien, même dans la torture; ils appelait cela *garder le poignard sans tache*. La tache de lâcheté chez leurs pareils était tout,

la tache de sang rien ; c'est que les hommes de cette trempe ont du moins à cœur de se montrer forts : la conscience a besoin de trouver un appui quelque part ; tenir la parole donnée au crime par le crime est souvent l'imaginaire vertu de ceux qui ont renoncé à toute vertu, et peut-être aussi comme chez les joueurs, ressemblant au marquis de Pol...o, on peut rencontrer chez celui qui fait périr son frère, un honneur inexorable.

IX

Enfin!!

Mode du Wiski. — Rencontre de Contat. — Ses suites. — Le prince Henri. — Je porte la couronne. — Études. — Traits de lumière. — Embarras aux répétitions. — Bataille à la vanille — Frédéric II ressuscité. — Mirabeau n'applaudit pas. — Mot du prince Henri. — Ce qu'était l'auteur des *Deux Pages*.

On maudissait ces chars légers
Qu'un seul coursier guide et promène,
Entre le meurtre et le danger
Courant Paris comme une arène.
Quelque Bon Suisse eût bêtement
Dit à part soi : « j'allais trop vite;
Eh bien ! allons plus doucement. »
Mais le Français, toujours charmant

A toujours l'art et le mérite
De se corriger galamment.
Désormais son heureux génie
De grelots bien retentissans
Orne ces chars dont l'harmonie
Avertit de loin les passans.
Heureux Français ! votre industrie
Sait embellir même un défaut,
Pour devenir sage il vous faut
L'emblême encor de la folie.

Je ne sais si ce fut pour n'être pas comprise dans le trait satyrique, ou faute de connaître l'ordonnance de Monsieur Thiroux de Crosne, que, vers le temps où le wiski était la voiture obligée de toute femme élégante, Contat traversait le Pont-Neuf avec un attelage en contravention, mais ce que je sais bien, c'est que je dus à cette infraction involontaire ma belle position au Théâtre-Français.

Le char léger brûlait le pavé, et d'après les impérieuses prescriptions de la mode d'alors, notre séduisante Suzanne tenait les rênes, mais avec plus de grace que d'habileté sans doute; car, vers le milieu du pont, précisément en face de la rue Dauphine, un monsieur heurte assez

fortement le cheval ou bien est heurté par lui, la chose parut du moins assez indécise, puisque après avoir arrêté court, Contat, tout émue, se mit à gronder l'imprudent.

— Mais, monsieur, on ne se jette pas comme cela à la tête d'un cheval !

— Je crois, madame, que c'est le cheval qui s'est jeté à la mienne.

— Impossible, monsieur !

— Mettez, madame, que nous sommes deux étourdis.

— Je n'accorde pas cela ; mon cheval est raisonnable.

— Ce qui ne l'empêche pas d'être en contravention !

— J'en conviens ; mais, moi, j'ai crié « gare ! » Vous ne regardiez pas.

— C'est à présent que je vous ai regardée, qu'en conscience, vous devriez crier « gare ! »

Pendant ce petit dialogue impromptu, le domestique de Contat arrangeait le désordre qu'avait occasionné le rude choc, et peu après

le compliment que je rapporte, l'homme galant salua et partit.

Arrivée à la Comédie-Française, notre camarade nous raconta son aventure; Molé et moi l'attendions, je crois me rappeler que c'était pour répéter *les Rivaux amis*, pièce agréable, que nous avions formé le projet de reprendre et de placer *en dessous* [1] de l'œuvre d'un poète adolescent, qui dès-lors, était un beau talent en germe, et puisque l'occasion s'en présente, je me donnerai le plaisir de rappeler à l'écrivain en renom, tout le bien que nous pensâmes de l'auteur à son essai [1]; la plupart de

---

[1] On appelle placer une pièce en dessous, mettre un ouvrage avec une pièce nouvelle, ou une pièce en faveur, c'est ordinairement un petit ouvrage et un ouvrage gai, ajouté pour compléter le spectacle.

(*Note de l'éditeur.*)

[2] Fleury veut parler ici du *Méléagre* de M. Lemercier, que ce poète donna à l'âge de seize ans. Il doit, en ce cas, y avoir une erreur de mémoire quant à la pièce que l'on répétait : ce ne pouvait être *Méléagre*, le prince Henri, dont il est question dans la rencontre de mademoiselle Contat, n'étant arrivé en France que plusieurs mois après la première représentation de cette pièce. (*Note de l'Editeur.*)

nous, sans être grands prophètes, virent dans l'enfant et dans son ouvrage, les deux vigoureuses préfaces d'une belle vie et d'une grande illustration d'auteur, et ceux-là ne furent point étonnés quand Lemercier se fit son nom et *Agamemnon* sa destinée.

Contat avait l'art de vous intéresser aux plus petites circonstances, et, peut-être pour détourner un peu la mauvaise humeur de Molé (ceux qui n'arrivent jamais à l'heure, grondent toujours quand le hasard les fait attendre), elle parla beaucoup de sa rencontre, et sut nous attacher à son roman de deux minutes; nous lui demandâmes même tous si elle était bien sûre que le héros n'eût pas été blessé, chacun de nous s'offrant d'aller savoir de ses nouvelles.

Ce dernier point eût été fort difficile, attendu que Contat n'avait jamais auparavant vu ce monsieur. Cela nous étonna; car le théâtre étant alors le rendez-vous de la bonne compagnie, il n'était pas un homme un peu distingué

qui ne vînt, soit dans nos coulisses soit à nos représentations; nous avions appris à les connaître tous, et l'homme qui avait su trouver un compliment si agréable à dire à une femme au moment où sa voiture avait failli l'écraser, devait être de ceux qui venaient chez nous prendre ou donner des exemples de bon ton et d'élégance.

Nous passâmes toute la cour en revue ; nous fimes l'appel de toutes les célébrités : personne ne ressemblait à l'inconnu que nous voulions deviner. Fatigués de chercher, nous le laissâmes enfin.

Près d'un mois s'était écoulé, et tout le monde avait oublié la petite aventure, lorsque Contat reçut un billet conçu ainsi, ou à peu près :

« La personne qui a eu la faveur de causer un instant sur le Pont-Neuf avec notre moderne Thalie, lui demande si elle pourrait consacrer une de ses heures perdues à la répétition d'un ouvrage en deux actes qui doit se donner à la

Comédie-Italienne, et auquel l'auteur de ce billet porte le plus grand intérêt.

» *Signé* HENRI. »

Henri ! quel pouvait être cet Henri ? Un auteur sans doute ; mais il n'y avait aucun auteur de ce nom, et, pour en être à sa première pièce, celui-ci avait semblé à Contat d'un âge un peu bien mûr ; il paraissait même avoir passé l'époque où l'inspiration arriva pour la première fois à Francaleu [1].

Cependant, par curiosité, et aussi pour être utile, s'il y avait lieu, Contat alla voir nos camarades de la Comédie-Italienne ; elle demanda quel était l'ouvrage en deux actes qu'on répétait ; il y en avait plusieurs de cette coupe : — mais, dit-elle, laquelle de ces pièces appartient à M. Henri ? — Aucune, répondit-on.

La situation paraissait se compliquer, et

---

[1] « Et j'avais cinquante ans quand cela m'arriva. »

Métromanie.

Contat ne savait que penser, lorsqu'elle entendit derrière elle une voix qui s'écriait : — Mademoiselle Contat ! où est mademoiselle Contat? Elle se retourna, et vit le musicien Dezède.

— Ah ! quel bonheur de vous trouver ! dit-il à Contat en l'abordant. J'ai un service à vous demander.

— Parlez, parlez, M. Dezède ; mais je suis assez préoccupée, et si le service est pour aujourd'hui....

— Pour tout à l'heure. Je voudrais vous faire assister à la répétition d'un premier acte.

— D'un premier acte ! avez-vous deux actes, ou trois?

— Deux.

— En avez-vous fait la musique et les paroles?

— Dieu m'en préserve ! il n'y a eu qu'un Jean-Jacques pour accepter de ces doubles fardeaux !

— Alors, votre auteur de paroles se nomme Henri?

— Non, non, pas Henri.

— Si, si, un homme de bonne mine ?

— De très-bonne mine, ma foi !

— Bel œil, figure ouverte, martiale?

— C'est lui !

— Eh ! oui, c'est lui !.... un commençant.... cinquante à soixante ans, plus que moins.

— Non, non, trente-cinq ans, moins que plus.

— Oh ! vous me faites là de mauvaises chicanes : je vous dis qu'il en a soixante.

— C'est possible ; seulement alors il cache bien son âge. Tenez, regardez un peu, le voilà, le beau jeune vieillard.

Un homme de trente et quelques années, d'une tournure leste et dégagée, et d'un air de tête tout à fait remarquable, entrait en ce moment.

— Par ma foi ! s'écria Contat, je vois bien qu'il faut que je me justifie ; car, s'il est peu séant à une dame de chercher un cavalier, que

dirait le Théâtre-Français d'un chef d'emploi qui se met en quête d'un auteur?

Alors elle montra en riant le petit mot d'invitation signé Henri. Le papier circula de main en main jusqu'à l'auteur.

Celui-ci n'eut pas plutôt jeté les yeux sur l'écriture, qu'il poussa un cri de joie, baisa le papier, et, le tenant devant lui, à distance, à peu près comme on tient un objet sacré : — Henri! Henri! disait-il, en essuyant une larme; Henri! toujours bon, toujours noble, toujours généreux!

— Et pour moi toujours inconnu! s'écriait plaisamment Contat, cherchant à cacher une demi-impatience.

— Inconnu! toute la terre le connaît.

— Faites donc, monsieur, si vous ne voulez pas que je meure de curiosité, que je sois un peu de toute la terre.

— C'est le prince Henri de Prusse.

— Le frère du grand Frédéric?

— Oui, le comte d'Oëls.

— A la bonne heure, je respire, dit Contat. Il est bien heureux, ce prince, de se trouver frère de roi et de plus un héros..... je lui pardonne en faveur du coup de théâtre.

— Et, en faveur de sa recommandation, dit l'auteur, je pense que vous voudrez bien m'être utile.

Après cela, le protégé du prince Henri prit Contat à part lui et expliqua la position dans laquelle il se trouvait.

Sa pièce était un hommage aux mânes du grand Frédéric, une pièce anecdotique faite sur le modèle de la partie de chasse d'Henri IV. Nous voudrions, ajouta cet auteur, que l'ouvrage eût quelque éclat et fût digne du sujet; mais on m'a donné des chanteurs quand il me fallait des comédiens; le premier acte surtout, qui n'est qu'un acte de préparation, manquera son effet et nuira au reste de l'ouvrage, si vous ne venez à mon secours. Contat ayant demandé en quoi elle pouvait obliger le prince galant et l'auteur embarrassé, celui-ci lui dit, qu'au

premier acte, il avait placé la scène dans une hôtellerie, et qu'un rôle de jeune et jolie hôtesse, destiné à égayer l'exposition, ayant été refusé par madame Dugazon, comme insuffisant, se trouvait très-mal rempli par une actrice qui avait de la bonne volonté et du zèle, mais qui ne possédait aucun moyen de le faire valoir.

— Et que puis-je à cela ?

— Voir une répétition, vous convaincre de l'importance du rôle, et dire à madame Dugazon, qui cite toujours votre talent et qui vous croira, vous, tout le parti qu'on en peut tirer.

Contat écouta bien ce que l'auteur novice lui disait, et après cela, se posant à sa manière, c'est-à-dire se penchant un peu d'abord, donnant ensuite à sa tête un léger balancement d'avant en arrière, baissant les paupières et fermant la bouche, comme pour forcer à rentrer en dedans une épigramme toute prête à s'échapper, ce qui, par parenthèse, donnait souvent un petit air acéré à des choses qui,

sans cette manœuvre préliminaire, auraient semblé fort indifférentes en soi.

— Quelles sont, monsieur, dit-elle, les batailles gagnées par le prince Henri?

Cette question étonna celui qu'on interrogeait ainsi; mais, ne sachant où voulait en venir l'aimable actrice, il répondit que le prince Henri, émule de Frédéric, était un guerrier avec lequel il y aurait trop à compter : il cita cependant Breslau délivrée, les campagnes de Dresde, la victoire de Torgau, les lauriers cueillis aux champs de Collins, de Prague, et l'invasion de la Bohême.

— Eh bien! reprit Contat, Breslau et Dresde, Collins et Torgau, Prague et la Bohême, ce n'était rien en comparaison de la bataille qu'il faudrait livrer à la Comédie-Italienne pour obtenir ce que le prince désire. Oter un rôle à une actrice qui le tient et le faire reprendre à une autre qui l'a refusé! cela est bien téméraire, bien brave, bien prussien, mais cela est impossible.

L'auteur, de qui je tiens tous ces détails, s'écria alors qu'il n'y avait plus qu'à retirer sa pièce : — Voyons cependant la répétition, dit Contat.... qui sait?

L'ouvrage fut répété : notre camarade l'écouta avec une attention soutenue, mais elle ne témoigna ni bienveillance, ni mécontentement. L'auteur était désolé; il cherchait à deviner dans un regard, dans un geste, ce que la grande actrice pensait : il ne devina rien. Cependant elle ne devait voir que le premier acte, et elle resta jusqu'à la fin; or, pour quelqu'un qui aurait bien connu notre Suzanne, sa pétulance, sa vive parole, l'indépendance de son caractère, toujours prêt à manifester au dehors ce qui l'avait bien ou mal affectée, c'était miracle de la voir si tranquille. L'auteur, qui ne la connaissait pas, crut que ce silence était un jugement défavorable, et il eut le courage de s'avancer pour l'entendre : — Vous aimiez donc bien le grand Frédéric? lui dit Contat; il ne répondit qu'en mettant la

main sur son cœur, et le sentiment le plus profond se peignit sur sa figure :—Bien! continua notre camarade; je pars. Recommandez à Dezède de venir me parler au Théâtre-Français, et quand vous verrez le prince Henri, dites à son altesse royale qu'elle sera contente.

Pendant que ces choses se passaient, je me brouillais un peu avec Mercier : il m'avait cependant fait un cadeau en me laissant jouer son personnage principal dans la *Maison de Molière;* mais je m'étais monté la tête du *Vinckelmann*, et, après m'avoir alléché par l'appât d'un rôle d'une belle conception, il m'avait laissé là sans raisons bien valables, pour moi du moins. Je ne compris que quelque temps après cette sorte d'abandon : Mercier ne faisait jouer que ses pièces en portefeuille, et n'en composait plus de nouvelles. Nous touchions à de grands événemens politiques, et je pus me convaincre de combien de tentations étaient entourés les hommes à parole et à plume faciles. Ainsi que mille autres, l'auteur de l'an 2240 était en ce temps-là sous.

la fascination du vertige législatif, et si les raisons qui l'empêchèrent d'exécuter le drame promis furent d'abord celles que j'ai données, ce n'était assurément plus cela qui le retenait à l'époque où je suis arrivé. Chez chacun de messieurs les auteurs, l'homme d'état futur s'élevait à l'encontre de l'homme de lettres : qu'importe de stimuler un parterre à celui qui va régénérer une nation !

Pour moi, qui ne songeais qu'à mon état, et qui n'avais d'autre désir, d'autre ambition que de m'y distinguer, je comprenais que le jour était venu de prendre rang. Devant nos spectateurs, quelque chose me tourmentait, j'étais gêné dans certains rôles. Jouer Valère ou Lucidor, parler d'amour et se laisser régenter par Mascarille, est fort difficile à un comédien arrivé à un certain point : j'étais honteux comme le sont ces grands collégiens, qu'on fait promener en compagnie des petits, les jours de sortie, et qui avec leurs mouchoirs, sous prétexte de rhume, cachent aux passans leur barbe naissante.

Il est pour le talent une époque de virilité, où il faut enfin faire acte d'homme.

Les auteurs m'aidaient autant que les réglemens voulaient bien le permettre : *le Bienfait anonyme*, *les Rivaux amis*, *les Amours de Bayard*, *la Maison de Molière*, et *les Châteaux en Espagne*, m'avaient tiré de l'ornière; mais ce n'était là que peloter en attendant partie. Dans chacune de ces pièces, je me trouvais en présence de l'écrasant Molé, et, ainsi que cela était juste, il jouait toujours le grand rôle, le rôle à effet; j'aurais autant aimé avoir un personnage moindre, mais un personnage en chef: on ne devient comédien hors de ligne, qu'autant qu'on a eu la responsabilité de quelques principaux rôles. Toute grande création, à côté de la vôtre, détruit la vôtre; toute création moindre, mais sans un autre qui vous efface, mais avec la condition d'être l'acteur principal, vous classe à coup sûr. Je devais donc regarder ma position de second, dans les pièces, comme une sorte d'immolation à laquelle je voulais d'au-

tant plus me soustraire, que Molé, qui n'était pas toujours le meilleur des camarades, aimait à me dominer, à m'adresser la parole en scène, avec cet air qui semblait me dire : — On te met auprès de ma personne, à peu près comme on met un petit chien dans la cage d'un lion.

Cependant le moment où devait briller mon étoile était bien près, et le grand chemin de la réputation théâtrale me fut ouvert par le rôle de *l'Ecole des pères* de M. Pieyre.

Dans cette pièce, dont on a dit que, les bonnes mœurs firent le succès, comme les mauvaises mœurs avaient fait le succès du *mariage*, je pus enfin montrer quelques qualités de composition du drame, que jusqu'alors on n'avait pas absolument voulu me soupçonner. Je dois beaucoup à M. Pieyre pour avoir été courageux en persévérant dans sa distribution, et je croirais manquer à la reconnaissance, si je ne le remerciais ici de tout le bien qu'il me fit alors.

On parla de l'*Ecole des Pères*; c'était

la réaction du drame honnête sur le drame noir et la comédie désordonnée; le roi et la reine cherchèrent à encourager les auteurs qui aspiraient à ces succès honorables, et le jeune Pieyre dut être distingué. Monsieur de Duras écrivit au nom du roi à cet auteur pour le prier de désigner lui-même qu'elle récompense lui serait agréable; le poète ne demanda qu'une épée bien simple, on la lui offrit damasquinée et aux armes de S. M. La reine prétendit, avec sa grace accoutumée, « qu'une épée pouvait être le présent d'un roi; mais qu'avec un tel cadeau la reine n'avait pas le droit de se croire quitte », et pour ne pas être en reste, elle fit demander aussi à l'heureux triomphateur ce qu'il désirerait: le jeune homme, qui avant sa représentation au Théâtre-Français, avait été désigné pour être mis au spectacle de la cour, et qui sans raisons plausibles, s'était vu rayé du tableau par ce même duc de Duras, dont il avait beaucoup à se louer... après son succès, monsieur Pieyre, dis-je, demanda qu'on lui

fit l'honneur de le placer, une fois, sur ce répertoire favorisé ; on lui accorda facilement cette demande, et si ce fut une justice marquée pour lui, ce fut un bonheur pour moi.

Il était d'usage, chaque fois qu'un comédien allait jouer à Versailles, à Fontainebleau, à Marly ou à Trianon, que le roi fit offrir à l'acteur principal, (quand il s'agissait des pièces nouvelles ou des reprises), un habit de bon goût pour jouer le rôle ; je reçus donc le mien cette fois, mais soit inadvertance ou plutôt galanterie et générosité, on m'envoya un habit habillé magnifique, tandis que celui qu'il me fallait devait être des plus simples. Et sur l'observation que je ne manquai pas de faire, je reçus la visite de monsieur Desentelles, porteur de cette réponse agréable : « si monsieur Fleury ne peut absolument se servir de cet habit dans l'*École des Pères*, sa Majesté lui ordonne de choisir pour le prochain voyage, une pièce dans laquelle on puisse en trouver l'emploi, le roi voulant voir aux lumières si

son choix est de bon goût.» On pense si je remerciai ! j'eus un grand succès dans l'*École des Pères* avec mon frac uni, et pour le prochain voyage, je demandai à jouer le marquis dans *Turcaret*.

On monta *Turcaret* pour moi, et le jour arrivé, je fus assez heureux ; le marquis du Lauret était un de ces rôles que j'avais essayé chez Guimard, et, je puis dire, un de ceux qui m'allaient le mieux. Je ne faisais qu'imiter, il est vrai, dans ces sortes de personnages, et pour y être goûté, il me fallut moins d'intelligence que de mémoire. Mais excité par la présence de leurs Majestés, j'attrappai mieux que jamais ce jour-là, cette nuance difficile, cette raison qui perce à travers l'ivresse, et cette ivresse qui est toujours au moment de prendre pied sur la raison ; j'y mis une nuance plus sentie, de ce sarcasme dans l'œil et dans le sourire qui m'a toujours si bien réussi; j'y eus de cette franche gaîté s'échappant par bordées; puis après se reposant un peu pour mieux s'échapper encore, et prendre

des élans imprévus qui semblent porter le rire de la scène au milieu du parterre. Monsieur le comte d'Artois dit à l'occasion de ce succès : j'ai vu Molé dans le marquis du Lauret, il ne s'était enivré que de piquette, aujourd'hui Fleury s'est enivré de Champagne.

Cette parole se répéta, on s'occupa de moi, on se mit à récapituler mes qualités théâtrales, on regretta de ne pas les voir plus souvent employées, on parla de mes destinées dramatiques, on rappela mes quatre ou cinq succès, on les grossit; on me fit peur. J'étais à ce moment où tout le monde vous attend; à ce moment terrible où le piedestal est fait avant de bien connaître ce que vaut la statue, quitte à la briser après; autant j'avais désiré un rôle, autant je craignais de le voir arriver maintenant; quel serait ce rôle? quel parti en tirerai-je? on n'est pas propre à tout, et la bienveillance d'un auteur pouvait me tuer, le choix d'un rôle est aussi nécessaire pour porter un comédien, que le choix du sujet est nécessaire

pour faire réussir un homme de lettres. A l'époque décisive où le public est mur pour vous comme il vous croit mur pour lui, pour remplir son attente il faut toujours la surpasser.

L'année théâtrale 88-89 commençait; j'étais dans notre foyer, assis auprès de Contat; je lui témoignais mes craintes là-dessus; j'espérais quelques conseils d'une amitié, qui ne m'avait jamais manqué aux jours difficiles. Je lui contais mes rêves, à elle qui avait réalisé les siens: il me faudrait, lui disais-je, un rôle qui ne fut dans la ligne de personne. On se souvient de la profondeur de Monvel, je ne désirerais rien qui ressemblât à ce qu'il savait faire; il m'est impossible d'atteindre jamais à l'*osé* de Molé, à l'éblouissant de son jeu; je ne voudrais pas non plus de mes aimables débauchés, encore moins de mes doucereux jeunes premiers; je voudrais... je voudrais.

— L'impossible, me répondit Contat.

— Oh! non, rien d'impossible répliquai-je; il me faudrait un rôle où il n'y eût pas de com-

paraison à établir, où j'aurais mes coudées franches ; un rôle aussi original par l'exécution de l'auteur, que parce qu'il y aurait étonnement général dans le public quand ce serait moi, Fleury, qui l'éxécuterais; un rôle enfin comme celui qui vous a porté si haut : une espèce de Suzanne du *Mariage*.

— Bon! je vous connais; vous êtes ambitieux! Vous ne voudriez pas endosser la livrée comme j'ai pris le tablier.

— Il est vrai que la livrée m'est antipathique.

— Voulez-vous que je vous fasse une proposition?

— Faites.

— Aimeriez-vous à avoir pour habitation un beau palais?

— J'aime assez les palais. Est-ce là le plus difficile?

— Commanderiez-vous volontiers à cent mille hommes?

— Cent mille! Il doit se trouver bien des

mauvais sujets dans ce nombre-là; mais, recommandés par vous, madame....

— Mons Fleury, vous avez bien l'air de savoir quelque chose de ce que je vais vous dire.

— Pariez que je le sais, vous aurez gagné.

—Et vous me laissez là, filer une scène, quand vous êtes instruit....

— De vos bonnes démarches, de votre amitié pour moi, de tout ce que vous avez fait pour transporter de la Comédie-Italienne ici le grand Frédéric. Je sais que l'auteur voulait donner le sceptre à Dugazon; je sais que vous m'en avez jugé plus digne. Pendant ces négociations, où il s'agissait de décider entre un camarade et moi, je n'ai pas cru décent de rien faire paraître; mais puisque tout est conclu, que je vous dise combien mon cœur est plein! combien il se souviendra de ce service signalé! C'est mon avenir, c'est mon nom, c'est ma gloire que vous venez de me donner là. Maintenant que je vous remercie de

toute mon ame, comme ami, et... permettez que je vous embrasse comme roi.

— Vous savez donc que je joue l'hôtesse, votre humble sujette?

Sans répondre, j'embrassai de tout cœur cette bonne, cette excellente amie. Mon baiser retentit dans tout le foyer.

— Est-ce qu'il est tombé quelque chose? s'écria Dugazon qui causait dans un coin avec le jeune Talma.

—Oui, oui, lui répondis-je, en riant de bonheur et de joie; oui, il est tombé une tuile sur ta tête, et sur la mienne une couronne.

Puis, délirant, je sortis, et bien m'en prit, j'allais manquer mon entrée; je jouai comme un évaporé : le public m'aimait et il fut indulgent. J'en étais arrivé à ce point où le parterre se dit, quand l'acteur qu'il adopte joue mal « il est malade. » Ce fut heureux : sans cela, j'aurais pu entendre des choses de fâcheux présage pour mon triomphe en perspective.

On a dû comprendre que la pièce protégée par le prince Henri, écoutée par Contat au Théâtre-Italien, avait frappé cette grande actrice, et lui avait semblé bonne à être transportée à la Comédie-Française; avec ce coup d'œil rapide et ce tact sûr qui la guidaient toujours quand elle jugeait un rôle, elle devina qu'il y avait dans le personnage de Frédéric toute une réputation de comédien, elle pensa à moi, et pour amener à bien la négociation qu'elle entama avec Dezède et l'auteur de son poème, elle s'offrit d'abord pour remplir ce rôle d'hôtesse dont il a été parlé.

L'affaire réussit; je tenais enfin une de ces bonnes fortunes de théâtre qui arrivent si rarement dans la vie d'un acteur! j'allais jouer un personnage hors de tout emploi, un personnage original; j'allais représenter un homme qui venait à peine de finir une carrière étonnante, sur laquelle l'Europe fixa ses regards jusqu'aux derniers instans.

Rien ne sert au théâtre comme de por-

ter un nom historique de fraîche date ; pour peu que vous arriviez à rappeler votre modèle, il s'établit dans la pensée de chaque spectateur, et sans qu'il s'en rende compte, une sorte d'alliance entre vous et le personnage éminent que vous représentez, c'est comme une résurrection de votre façon, dont chacun vous sait gré. L'apparition sur la scène d'un héros, mort d'hier, étonne d'autant plus que cette mort est plus récente ; vous acteurs, vous remplissez quelque chose du rôle de la pythonisse, c'est une évocation du puissant devant le faible; naguère il n'aurait osé le regarder en face, et maintenant il le voit comparaître, agir devant lui et s'y faire juger ; avec vous, votre parterre et vos loges jouent un rôle actif; pour eux, vous êtes mieux qu'un livre, mieux qu'un tableau ; votre fiction est palpable, saisissante, elle vit, elle émeut, elle entraîne : l'acteur s'enveloppe, pour ainsi dire, du grand personnage, il lui emprunte sa voix, il lui prend ses qualités et ses défauts, il fait marcher ce qui est immobile

dans le tableau, parler ce qui est muet dans le livre, et s'il parvient à faire naître la croyance par la force de l'illusion, dès ce moment son nom est fait, c'est une grande réputation qui se greffe sur une haute renommée.

Je comprenais tout cela, aussi ce ne fut pas en paresseux que j'acceptai cette faveur de la fortune. Ceux qui se sont assez intéressés à moi pour suivre ma pensée d'ambition comprendront quelle fièvre d'études me prit, et ceux-là aussi peut-être seront les seuls à me croire quand je dirai tout ce que je fis pour parvenir à bien représenter Frédéric II.

La pièce des *Deux Pages* fut reçue à la Comédie-Française trois mois environ avant les vacances de Pâques, et aussitôt je cherchai à m'entourer de documens précieux, je courus, je m'informai; l'auteur d'abord me fournit une grande quantité de renseignemens, un officier de la suite du prince Henri m'en donna d'autres, M. Saint-L... [1], un de mes amis, qui avait

[1] Ce nom de St-L...... est entier dans le manuscrit, mais

été long-temps en Prusse, et qui eut le bonheur d'approcher souvent du philosophe de sans-souci, me donna des détails précieux; j'achetai des livres, j'eus, par l'intermédiaire de Saint-Fal, un dessin d'une grande beauté, représentant Frédéric, dessin dont le nom de l'habile artiste, Ramberg, me garantissait l'exactitude : mon arsenal ainsi fourni, je dressai mon plan de bataille.

D'abord mon appartement se nomma Potsdam, et je résolus de m'y lever, d'y marcher d'y prendre mes repas durant trois mois entiers, et sans y manquer un seul jour, avec la pensée que j'étais Frédéric II; pour bien m'en convaincre, je me fis faire l'habit militaire, le chapeau, les bottes et tous les accessoires du costume, et j'endossai tout cela chaque matin; puis, aussitôt mon lever, je me mettais à ma toilette, je plaçais sur

---

il nous a été de toute impossibilité de le déchiffrer. Nous savons même à peine si après l'abréviation St, la lettre qui commence l'autre mot est une L ou H.

(*Note de l'Editeur.*)

un pupitre le portrait de Ramberg, et, à l'aide d'épingles noircies, de blanc, de noir, de rouge, de bleu et d'ocre jaune, je cherchais à me rendre ressemblant; je me disais que, puisque Guimard était parvenue à conserver toujours ses vingt ans, grace à l'obligeance de la peinture, je pourrais obtenir beaucoup de cet art, moi qui ne lui demandais que de me vieillir.

Mais, bien que ma figure, qui n'a jamais été pleine, me donnât quelque facilité pour la composition de mon visage, les traits de ressemblance n'arrivèrent pas bien d'abord; il est vrai que j'en étais à mon premier essai sur la manière de monter une palette; je ne me décourageais donc pas, j'effaçais, je revenais, et j'attendais que ma main fut plus exercée et mon coup d'œil plus sûr. J'étais plus content de mon habit, de mon chapeau et de mes bottes; tout cet accoutrement s'habituait à moi, je le ployais à mes attitudes. J'avais remarqué combien les vêtemens flambans neufs nuisent à l'aisance; il

me semble, et ceci trouve souvent son application au théâtre, que dans certains personnages l'habit fait véritablement partie de l'individu, il doit être rompu aux habitudes de son corps, il faut avoir l'air d'y être né : c'est une sorte de peau extérieure, obéissant à tous les mouvemens quand ils se font, ou les indiquant lorsqu'on est au repos ; ainsi que les charnières qui font connaître la destination d'une chose, un habit devrait signaler l'âge, l'état, et chez le vieillard porter, pour ainsi dire, des rides. Je voudrais que le costume de théâtre fut comme le plumage de l'oiseau. Examinez un oiseau : est-il une plume qui ne frémisse au moindre caprice? je désirerais que chaque pli d'un vêtement eut sa physionomie générale et ses nuances. Jamais rien de gourmé, rien d'empesé, rien qui ait l'apparence de sortir des mains du tailleur, laissez cet *endimanché* aux gens du monde ; au théâtre, il faut que les manchettes même prouvent quelque chose, et comment dessineront-elles l'intention d'un geste,

si elles ont encore l'empreinte du fer à repasser ?

Cependant les répétitions étaient commencées, et ma diantre de figure n'arrivait pas! Je n'aurais pas voulu donner à mes ennemis la jouissance de dire que, j'avais fait un pas de clerc ; je n'aurais pas voulu porter tort à l'auteur, qui primitivement avait songé à Dugazon, comme l'homme de notre théâtre qui savait le mieux décomposer son visage; je voulais surtout répondre à l'amitié de Contat, et ne point donner un démenti à la confiance qu'elle avait eue en moi, et cependant je ne voulais mettre encore personne dans la confidence de mes essais. Un peintre aurait pu m'y aider ; mais il aurait pu redire aussi mes tâtonnemens, les difficultés d'arriver au but, et je crois qu'en fait d'art, il faut autant que possible empêcher qu'on ne voie les rouages avant le succès. Pour le public, les indifférens ou les adversaires, chercher c'est désespérer ; le succès d'abord ! on n'admire les ressorts secrets d'une chose que lorsque

l'ensemble a frappé, et, au théâtre surtout, il faut paraître arriver aux effets de prime saut et comme par un coup de baguette.

Je suais donc sang et eau à deviner un procédé qui me fît parvenir à mon but, quand une pensée heureuse me sauva; je ne sais si elle réussirait à tout le monde, je n'oserais la donner comme bonne mais je la donne comme m'ayant réussi.

A l'une de ces expositions de tableaux qui se faisaient en plein air, à l'occasion de la procession de la Fête-Dieu, je crois, je parcourais avec un de mes amis cette galerie populaire, et je passais indifférent devant les toiles qui ne me frappaient pas, m'arrêtant à celles dont j'étais content. Pendant plus d'une demi-heure je fis cette manœuvre d'amateur, quand je m'aperçus que j'étais suivi par beaucoup de gens du peuple, et que je faisais groupe autour de moi; cela me sembla désagréable, je crus que j'avais été reconnu comme artiste de la Comédie-Française, et je donnai un coup

de coude à mon ami, pour lui faire remarquer cela, en le priant de me suivre : — Je sais, je sais, me dit-il tout bas ; mais c'est votre faute. — Comment, ma faute? — Oui, suivez-moi.

Nous sortîmes de la place, et il m'expliqua qu'à chaque tableau ma figure exprimait du plaisir ou du mécontentement ; que lorsque le peintre avait représenté un sujet héroique, je levais glorieusement la tête, un sujet mélancolique, je la baissais ; que si je voyais un homme en colère, mon œil brillait, un homme humilié, je haussais les épaules. — Vous ne disiez rien, il est vrai, ajouta-t-il, mais vous sembliez un peu le miroir de tout ce qui vous affectait vivement, et vous comprenez si parfois cela devait sembler plaisant.

Je grondai mon ami de m'avoir laissé poser ainsi devant tout le monde ; mais je réfléchis sur cet effet, et depuis je me confirmai dans l'idée, qu'on se met en harmonie avec un objet qui nous frappe, et qu'on est vérita-

blement le miroir obéissant des choses qui réveillent en nous de fortes émotions. Pour mieux me faire entendre, je trouvai que, si une action comique, gracieuse ou atroce, se passait dans un jardin entouré de grands murs, vous étant à votre balcon, et pouvant en être seul témoin, les gens qui seraient dans la rue et ne verraient que votre visage, diraient : « Cet homme est heureux, » riraient de vous voir, ou appelleraient au secours.

Je pensai donc que, si je pouvais me placer dans la situation d'esprit habituelle de Frédéric, je parviendrais à donner à ma physionomie quelque chose de celle de ce grand homme : ceci était, je crois, se mettre enfin dans la bonne route ; mais j'avais encore à battre les buissons. Me voilà rêvant de siéges, de batailles, parlant de gloire à mes généraux, commandant à mes escadrons, les dirigeant, faisant avancer l'infanterie, plaçant l'artillerie sur les hauteurs, poussant mes cavaliers, rompant, brisant les lignes ennemies, tirant l'épée, prêchant

d'exemple aux soldats, et, avec eux, chantant victoire.

Mais je ne ressemblais pas : tout ce mouvement, toute cette chaleur, faisaient aller de droite et de gauche mes grimes, et détruisaient l'harmonie de ma peinture. J'étais risible à voir ; néanmoins je poursuivis, je cherchai encore. Je tenais à mon idée; je poussai le besoin de m'inspirer jusqu'à donner à mon domestique le nom du houzard de la chambre de Frédéric ; je jouai de la flûte, ou du moins je fis pousser à une misérable flûte blessée des cris à épouvanter ; mais je continuai, parce que je savais que c'était cet instrument qui avait fait pencher un peu de côté la tête de mon modèle ; j'appelai, sans égard pour le sexe, un matou qui m'appartenait, Alcmène, du nom de la chienne favorite de ce guerrier; je faisais enfin de véritables folies pour me battre les flancs, quand un jour je m'avisai de jeter les yeux sur une anecdote qui m'avait été particulièrement recommandée et que pourtant j'avais négligée.

tout à coup je suis sur la voie, je m'écrie, je frappe dans mes mains : j'avais trouvé !

Ce document est précieux ; je le crois inédit, il l'était du moins alors ; je le donnerai d'abord, et je dirai quelles pensées il me fit venir.

On sait que le héros du nord aimait à couvrir ses nombreux trophées des guirlandes du poète, non pas, d'après ma pensée, et d'après ce que je pus en apprendre de ceux qui l'avaient vu dans l'intimité, que ce genre de succès le flattât autant qu'on la publié ; mais il savait qu'en se faisant homme de lettres français il entraînait ainsi les seules voix qui alors parlassent de gloire du vivant du souverain, et qu'en consentant à se faire un bel esprit du troisième ordre, il aurait à Paris tout un peuple de beaux esprits du premier rang, en conséquence, il se rendit familiers tous nos auteurs, il savait Boileau par cœur, citait à tout propos Racine, aimait Corneille et commentait Rousseau.

Il avait fait sur ce dernier poète un travail

particulier ; il avait *récrit* à sa manière une partie de ses odes, et ce qui me donna l'éveil dont je viens de parler, fut le morceau que je vais citer, travaillé au moment décisif ou se jouait le sort de deux nations.

Ce morceau était figuré de la manière suivante, il avait été calqué par monsieur de Catt, ami et secrétaire du roi.

Du 29 août 1758, à neuf heures du soir, veille de la bataille de Zendorf.

ODE SIXIÈME DE ROUSSEAU.

DEUXIÈME STROPHE

De Rousseau.

Les troupeaux ont quitté leurs cabanes rustiques
Le laboureur commence à lever ses guérets.
Les arbres vont bientôt de leurs têtes antiques
Ombrager les forêts.

DEUXIÈME STROPHE

De moi.

Les troupeaux ont quitté leurs cabanes rustiques
Le laboureur actif sillonne les guérets
Un verd tendre et naissant sur leurs rameaux antiques
Orne les arbres des forêts.

TROISIÈME STROPHE

De Rousseau.

Déjà la terre s'ouvre et nous voyons éclore
Les prémices heureux de ses dons bienfaisans;
Cérès vient à pas lents, à la suite de Flore
Contempler ses nouveaux présens.

TROISIÈME STROPHE.

De moi.

Déjà d'un sein fécond la terre fait éclore
Les prémices charmans, l'espoir des moissonneurs,
Les champs sont embellis par les présens de Flore
Et Phébus brille sans ardeurs.

Puis il avait mis au bas de son amplification : *Passe pour la veille d'une bataille.*

Ce sang-froid, cet art de se posséder, cette facilité de composer des vers et de trouver des mots quand on est roi et qu'on risque sa couronne, quand on est général et qu'on met en jeu sa réputation, m'ouvrirent les yeux; je vis que j'étudiais comme si j'avais eu à représenter un Charles XII ou un Louis XIV; que, chez Frédéric, il ne devait y avoir rien de jeune,

rien de passionné, rien de gigantesque; qu'on devait trouver dans sa figure moins de sentiment que de réflexion; car ce prince ayant fait de la guerre un art savant, qui exigeait plus de pensées profondes que de résolutions hardies, plus de génie que de valeur, devait méditer une bataille comme J.-J., Montesquieu ou Buffon méditaient leurs livres. Je me raisonnais ainsi : voit-on le poète fameux élancer sa tête? l'astronome célèbre chercher le Ciel? un grand acteur se tient-il toujours comme s'il était en présence du parterre? Non; chacun d'eux regarde en dedans; toutes leurs solutions sont en leur ame; chez tous, c'est un grand parti pris par un grand caractère. La meilleure manière de trouver la figure de Frédéric était donc de le considérer comme un sublime mathématicien, un habile joueur d'échecs, et de mettre sur son visage ce qu'on remarque dans la physionomie de ceux qui ont l'habitude de faire souvent mat leurs adversaires.

Ceci trouvé, je mis en réalité une table d'é-

checs sur ma toilette, et, bien que je ne fusse aucunement habile à ce jeu savant, tout en me grimant d'après mon estampe, je combinai des chances et je regardai dans la glace... miracle! je ressemblai; je ressemblai complètement! Je n'oserai pourtant pas attribuer cela tout-à-fait à ma trouvaille subite; peut-être la longanimité que j'avais mise dans mes études avait-elle contribué à ce succès; peut-être qu'ayant longtemps couvé cette pensée mon travail était mûr; peut-être que, cherchant toujours, le hasard me fit trouver ce moyen, que je crus bon, au moment où il venait d'éclore naturellement. Quoi qu'il en soit, je livre ce fait à ceux qui font des recherches sur l'art; j'ajouterai seulement que je me trouvai bien de cette inspiration, qu'elle me donna assez de confiance en mon jeu pour essayer, avant le moment décisif, la puissance de mon imitation.

Un soir, je fis prier Saint-L..... de passer chez moi; je lui fis dire que j'avais quelque chose d'important à lui communiquer, que je

comptais sur sa complaisance; à l'heure convenue, il arriva. On le pria d'abord de m'attendre un instant dans le salon; cette pièce, assez vaste, avait un feu à moitié cheminée et étincelait de bougies. Cependant, je n'arrivais pas; Saint-L..... s'impatientait. Hélas! j'étais bien près de lui, dans une chambre adjacente; mais le cœur me battait : je craignais de voir détruire d'un seul coup toutes mes illusions, de me voir détrompé. Enfin, Saint-L..... voulant partir, je me décidai et j'envoyai mon ballon d'essai.

C'est-à-dire que j'avais préparé une petite scène, et que le seul homme que j'eusse enfin mis dans ma confidence, monsieur le chevalier de Boufflers, maintenant académicien, entra Saint-L..... ne le connaissait pas.

— Monsieur, vous attendez, dit-il en paraissant?

— Oui, monsieur, et avec assez d'impatience.

— Oh ! vous savez, ajouta M. de Boufflers, que notre devoir est d'attendre.

— Notre devoir ! Qui êtes-vous donc, vous, monsieur?

— Mais je suis l'ambassadeur d'Angleterre.

Saint-L....., étonné, recula de deux pas. Sans doute il crut qu'il avait devant lui un fou ou un mystificateur ; il allait répondre, quand mon valet-de-chambre, couvert d'une riche livrée, empruntée à notre magasin, ouvrit avec fracas les deux battans de la porte.

Le Roi ! cria-t-il avec une voix de chambellan.

Je parus habillé comme si j'avais été prêt à entrer sur le théâtre ; ma démarche lente et mesurée, ma taille penchée du côté gauche, ma tête suivant la même direction, mes genoux fléchissant sous le poids de mon corps, le coin de ma bouche relevé, mon œil brillant et se promenant avec rapidité sur tous les objets de l'appartement comme pour en faire une rapide inspection, et retombant ensuite sur les indi-

vidus avec ce sourire demi goguenard, demi bienveillant qui appartenait à Frédéric firent, sans doute, leur effet; car l'homme sur lequel je voulais opérer tomba plutôt qu'il ne s'assit sur un fauteuil, et ne put parler d'abord que par exclamations. Je profitai de cela pour entamer avec le prétendu ambassadeur d'Angleterre, un dialogue qui est une anecdote aussi, et pour laquelle nous n'eûmes pas même le mérite de la mise en scène.

FRÉDÉRIC.

En vérité, monsieur l'ambassadeur, vous avez été un peu Breton, hier; une fille d'honneur s'avise d'essayer un tout petit peu d'un mariage de la main gauche, et vous le découvrez! et vous le dîtes! je vous félicite de vous connaître si bien en hydropysie.

L'AMBASSADEUR.

L'aventure qui vient d'arriver....

FRÉDÉRIC.

Est fort ordinaire; il n'y a point de cour, point de couvent même où cela n'arrive; moi qui suis très indulgent pour les faiblesses de notre sexe, je ne lapide point les filles d'honneur qui font des enfans : elles perpétuent l'espèce quand nous autres farouches politiques la détruisons par nos guerres funestes.

L'AMBASSADEUR.

Votre Majesté ne doit pas médire de la guerre, elle y est heureuse et...

FRÉDÉRIC.

A propos.... les Français viennent de vous faire éprouver un échec; vous aviez pourtant de braves soldats, mais tout le monde bronche! Monsieur, quoi qu'il en soit, je prends beaucoup de part au malheur qui vient d'arriver à votre nation.

L'AMBASSADEUR.

Nous aurons notre revanche, s'il plaît à Dieu.

FRÉDÉRIC.

Dieu!.... je ne vous connaissais pas encore cet allié-là.

L'AMBASSADEUR.

C'est du moins le seul qui ne nous coûte rien.

(*L'Angleterre payait des subsides considérables au roi de Prusse, pour qu'il gardât la neutralité*).

FRÉDÉRIC.

Aussi vous en donne-t-il pour votre argent.

Après le dernier mot de ce dialogue, débité avec le jeu de physionomie obligé, je me retournai vers Saint-L...., et lui fis signe. Il avait bien vite compris ce que j'avais voulu es-

sayer, et depuis un moment il applaudissait légèrement comme pour nous exciter, sans nous interrompre; mais quand j'eus fini, il se leva, vint à moi, et me prenant par la main, me faisant tourner et me regardant, il disait à chaque tour : — Bravo! c'est cela! bravo? parfait! bravissimo! mon ami, c'est ça! c'est ça! J'ai eu quelquefois à faire à ce seigneur-là : c'est à renouveler mes peurs!..... bravissimo!

J'acceptai assez volontiers le compliment, et dès-lors pressai les répétitions que j'avais retardées; enfin, après quatre-vingt-dix jours de règne *incognito*, j'étais prêt à montrer le grand roi sur la scène française.

Peut-être, pour mettre mieux au fait d'une petite difficulté assez comique, dois-je dire à ceux qui auraient oublié *les Deux pages*, l'aventure sur laquelle la pièce fut faite.

Frédéric sonna un jour, et personne ne vint. Il ouvrit sa porte et trouva son page endormi dans un fauteuil; il allait le réveiller,

lorsqu'il aperçut un bout de billet qui sortait de sa poche. Curieux de savoir ce qu'il contenait, il le prit doucement et le lut : c'était une lettre de la mère du jeune homme; elle le remerciait de ce qu'il lui envoyait une partie de ses gages pour la soulager dans sa misère; elle finissait par lui dire que Dieu récompenserait sa bonne conduite. Le roi, après avoir lu, retourna doucement dans sa chambre, prit un rouleau de ducats, et le glissa, avec la lettre, dans la poche du page; puis, rentré de nouveau chez lui, il sonna si fort que le jeune homme se réveilla.

— Tu as bien dormi ! lui dit le roi.

Le page voulut s'excuser; embarrassé, cherchant une contenance, il mit la main dans sa poche et sentit le rouleau; il le tira, pâlit, regarda le roi en pleurant, sans pouvoir prononcer un mot.

— Qu'as-tu? dit Frédéric?

— Ah ! sire, répondit le jeune homme en se précipitant à ses genoux, on veut me perdre;

je ne sais ce que c'est que cet argent que je trouve dans ma poche.

— Mon ami, dit le prince avec bonté, Dieu nous envoie quelquefois le bien en dormant ; fais passer cette somme à ta mère, salue-la de ma part, et assure-la que j'aurai soin d'elle et de toi.

L'auteur avait ajouté à cette anecdote charmante, mais trop nue pour la scène, ce premier acte qu'il craignait tant à la Comédie-Italienne sans madame Dugazon ; il amenait la mère et la sœur du page à Berlin, chez d'honnêtes aubergistes qui les reçoivent avec une délicatesse respectueuse, et qui, apprenant que l'une est la femme et l'autre la fille d'un noble officier, leur ancien protecteur, se rendent caution pour elles dans une affaire aussi injuste que malheureuse. Il avait fait contraster avec le personnage du page timide celui d'un sien compagnon, jeune étourdi, plein d'esprit et de vivacité, faisant des folies d'une manière

si aimable, qu'il ne cesse jamais d'intéresser et de plaire.

L'affiche enfin est posée aux quatre coins de Paris; le public s'empresse; le garçon de théâtre a poussé trois fois son cri; nous sommes prêts, nous voilà descendus. La Comédie-Française ne peut offrir un plus joli ensemble; nous nous sommes piqués d'honneur: Contat, Dazincour, Emilie Contat, madame Petit; Raucourt dans le personnage de la mère; madame Bellecourt, remplissant un bout de rôle de gouvernante; et enfin moi, le roi; telle est la phalange qui va combattre pour la gloire posthume du roi de Prusse. La toile se lève!

Nous fûmes complètement heureux au premier acte : Dazincour et Contat l'enlevèrent; cette dernière surtout fut supérieure; franche, gaie, rieuse; femme de cœur, belle, bonne et taquine, et chanteuse, oui, vraiment chanteuse! car la plupart des airs de Dezède avaient été conservés. C'en fut assez pour le succès de

cette première moitié de la pièce ; mais à la seconde moitié on attendait Frédéric.

Dirai-je que Frédéric n'avait pas peur ? Ce fut la première fois peut-être qu'ayant à créer un rôle d'une grande importance, je ne me sentis pas saisi d'un certain tremblement. Mon travail, si long et si consciencieux, m'avait-il donné une trop grande confiance? mon transport au cerveau de trois mois avait-il épuisé toutes mes émotions ? ou plutôt un avertissement de ce Dieu qui veille sur les artistes ne tenait-il pas en bride une crainte qui aurait pu nuire à la reproduction scénique d'un rôle si exact et si composé ? Quoi qu'il en soit, je riais, je causais fort gaîment, je m'amusai même de l'effroi de l'auteur, devant qui je voulus cacher comment je jouerais son rôle ; il n'avait pas autrement confiance en moi, et, pour le tenir dans l'incertitude jusqu'au bout, je marchais à mon ordinaire, la tête haute, le corps droit, pirouettant même, comme par mégarde. Le malheureux souffrait ; je le vis, j'en eus pitié, et

j'allai enfin vivement à lui pour le rassurer un peu ; je ne sais quel air je pris pour cela, mais je le vis s'enfuir à toutes jambes, en criant : « Je suis perdu ! »

Je ne pouvais pas courir après lui, et quelque chose me disait que je me ferais pardonner bientôt avec une bonne nouvelle. D'où me venait cette idée de succès si arrêtée ? Certes ce n'était pas de l'amour-propre : j'étais sûr de réussir, à peu près comme un chasseur bien habitué est sûr d'abattre. Je me sentis tellement Frédéric II, une fois mon costume complet endossé, que j'avais eu toutes les peines du monde à prendre l'air leste et dégagé de tout à l'heure. Il y avait à redouter pourtant : j'avais de nombreux et imposans auditeurs, et parmi eux un témoin bien redoutable. Je jouais devant toute la société de monseigneur le duc d'Orléans, devant celle de M. le duc de Nivernois ; je savais quels étaient les grands personnages qui avaient pris des loges ; je voyais au premier rang madame de Sabran et son fils, et madame de

la Châtre. On me fit distinguer plusieurs députés aux Etats-Généraux, et entre autres l'un d'eux, dont le buste développé, la tête large et la perruque touffue meublaient toute une loge : on me le nomma : M. de Mirabeau. J'étais averti enfin que le prince Henri, caché à demi dans la loge de M. le maréchal de Beauveau, serait juge de la vérité d'un tableau dont son héroïque frère serait la principale figure.

Mon tour vint : j'entrai.

Je ne puis rendre la sensation qui se fit dans la salle quand on m'aperçut : il n'y eut plus ni murmure ni agitation ; tout mouvement cessa, au point, qu'un mouchoir étant tombé des troisièmes, Dazincour prétendit l'avoir entendu se déplisser. Les factionnaires (nos comparses) me portèrent les armes ; je jetai un regard sur l'attitude martiale de mes deux soldats, et ensuite, tournant doucement la tête autour du canon de leurs fusils, j'eus pour le factionnaire de gauche un coup d'épaule de mécontentement, et j'accordai à

l'autre un de ces sourires qui doivent être une récompense pour un vrai militaire. Le parterre n'avait pas bougé ; je me dis en moi-même, pensant toujours à mon soldat : toi, tu auras la croix de mérite. Aussitôt, et comme si ma pensée avait été un signal, une salve d'applaudissemens, long-temps comprimés, partirent de toutes les parties de la salle ; puis, quand je me tournai pour parler, le silence se fit encore, et comme si tout cela avait marché sous le commandement militaire. Je commençai, et le rôle fut constamment applaudi.

Mais tout n'était pas fini ; il y avait dans cet acte la difficulté que j'ai fait pressentir ; cette difficulté comique, par le fait, mais terrible pour l'auteur et pour nous à cause de ses résultats, était un véritable écueil. Du moins on nous avait prévenus de tout ce que nous devions craindre quand arriverait l'une des meilleures scènes de l'ouvrage, cette scène où Frédéric, trouvant son page endormi, l'écoute rêver de sa mère, s'attendrit en appre-

nant son amour filial et glisse le rouleau de ducats.

Il faut savoir.....

Mais ici je m'arrête, j'ai quelque chose de difficile, sinon à révéler, du moins à renouveler. Notre langue est, en ce cas, prude avec juste raison ; les choses se disent plus finement qu'on ne les écrit, et il faut que je me donne un peu le temps de chercher les alentours du mot.

Le grand Frédéric n'avait jamais voulu se marier ; dans une vie si remplie et remplie de si vastes projets, il avait regardé le sexe qui ne se bat pas comme une moitié du genre humain qui n'est dans ce monde que pour fournir le contingent des armées ; encore, disait-on, se fiait-il à ses sujets pour cela, se croyant, pour son propre compte, dispensé de toute distraction de ce genre. Or, cette moitié du genre humain qui ne se bat pas, mais qui parle, accusa le guerrier célèbre de mille chóses, sans doute fort hasardées, mais qui prêtaient à la mali-

gnité. Un bruit singulier glissa d'abord tout doucement, puis il se répandit, se propagea, franchit la frontière de Prusse, et, toujours grossissant, traversa l'Allemagne. Une médisance qui court, c'est la boule de neige qui voyage; et celui qui se moquait de Cotillon III eut, en peu de temps, sur l'article de l'amour une réputation très-avariée.

L'Achille du Nord avait humilié Versailles, et l'esprit national français, cherchant à prendre sa revanche, lança le javelot de l'épigramme sur l'endroit vulnérable du héros. Les traits les plus incisifs pleuvaient sur lui. A ce sujet, j'en ai ramassé plusieurs, et je me suis rappelé ce quatrain spirituel, qui eut d'autant plus de retentissement qu'il partait de la plume d'un homme ayant aussi marqué dignement sa place dans ce monde.

Haï du Dieu d'amour, cher au Dieu des combats,
Il noya dans son sang l'Europe et sa patrie :
Cent mille hommes par lui reçurent le trépas
Aucun n'en a reçu la vie.

Cette épigramme incisive du célèbre Turgot, qui avait le talent de faire de beaux vers, et le talent plus rare de résister à l'envie de les publier, fut, malgré cela, copiée à son insu [1], et alla dans les salons résumer la pensée générale, c'est-à-dire que, d'après l'expression de madame Benoit, à la soirée de Lekain, Frédéric II fut convaincu de battre aussi de la fausse monnaie.

Cependant, et puisqu'une digression qui peut justifier un peu ce grand homme ou atténuer la force d'une telle accusation entre naturellement ici, je rapporterai une aventure qui

---

[1] A l'époque de la bouderie du roi de Prusse avec Voltaire au sujet de l'*akakia*, le grand poète s'empara de ces vers auxquels il en ajouta quatre; Voltaire était assez riche de son propre fonds, et pourtant il faisait quelquefois de ces emprunts forcés. On sait son mot à ce sujet : « quand on vole quelqu'un il faut le tuer »; mais il était difficile de tuer un homme comme Turgot. Les vers étaient connus en France, et chacun aurait crié à l'assassin, aussi cette petite juiverie littéraire, qui est un véritable hommage du voleur au volé, fut-elle faite en Prusse.

(*Note de l'Éditeur.*)

prouverait que tous jugemens sur les rois sont sujets à l'erreur. L'abbé de Prades la racontait, m'a-t-on dit, à qui voulait l'entendre. Je n'ai jamais connu l'abbé de Prades; mais je la donne à ceux qui auront confiance en lui.

On sait que Frédéric II avait fait sa société particulière du marquis D'Argens, lequel l'amusait beaucoup avec sa vivacité marseillaise; pour se l'attacher tout-à-fait, le roi le nomma chambellan et lui donna la haute-main sur ses spectacles. Tout en dirigeant, le marquis provençal s'amouracha d'une artiste-danseuse; il pensa qu'un favori de roi, qu'un directeur, qu'un marquis, qu'un auteur, qu'un homme aimable, et, de plus, un ancien séducteur, n'offrirait pas en vain son hommage; mais il se trompa, Mademoiselle Cochois avait autant de sagesse que de graces et de talens, et comme il vit qu'il en ferait plus facilement une marquise qu'une maîtresse, il l'épousa. Après ce mariage, Frédéric, qui aimait la famille des Cochois, donna à M. D'Argens et à sa femme

un appartement dans le château neuf de Sans-Souci. Là, ils pouvaient recevoir compagnie, et une connaissance de la nouvelle marquise, une danseuse italienne, nommée Barberini ou Berbarini, venait assez fréquemment leur faire visite, soit qu'elle aimât la retraite de Sans-Souci, soit qu'elle visât au cœur du héros du Nord.

Si elle eut cette dernière pensée, la danseuse réussit : le roi la rencontra quelquefois et s'habitua à elle. Barberini avait une tournure d'esprit d'une grande originalité; elle finit par captiver le monarque, qui eut des projets à son tour.

Un roi va vite, et d'ailleurs Frédéric, ayant l'Europe sur les bras, n'avait pas de temps à perdre. Il voulut traiter l'artiste comme il avait traité la Silésie; mais elle résista. Le roi fut piqué au vif; il pensa qu'en s'adonisant un peu mieux, il pourrait plaire; c'est-à-dire qu'il prit garde dorénavant de jeter moins de tabac d'Espagne sur son habit, et qu'il mît un peu de pommade pour soutenir l'œil de poudre dont

il blanchissait ses rares cheveux. La première fois que sa majesté se présenta avec cette toilette inusitée, mademoiselle Barberini lui dit : — Mon Dieu, sire, je crois que vous avez des odeurs sur vous! Les odeurs me sont mortelles, ajouta-t-elle avec nonchalance; excepté la *rose* et la *maréchale*, je n'en puis supporter aucune.

Le roi ayant déclaré qu'il s'était pommadé à la rose, il lui fut permis d'approcher et de faire sa cour; mais il n'avança pas mieux ses affaires, et, ce jour-là, ses frais de toilette furent encore perdus.

Les choses trainaient en longueur; Frédéric était impatienté; il allait quitter la partie, quand le marquis D'Argens, qui avait vu tout le petit manège, et qui avait cru remarquer aussi que la demoiselle était lasse de la résistance autant que le roi de l'attaque, amena la conversation sur ce sujet. Frédéric confia tous ses secrets d'amour; il parla même, comme d'un de ses plus grands moyens de réussite, du sacrifice qu'il avait offert aux graces en

prisant moins et en se pommadant davantage ; il dit aussi les scrupules de sa cruelle relativement aux odeurs et n'oublia pas la faiblesse de ses nerfs.

— Des nerfs faibles ! des odeurs qui sont mortelles ! répondit le marquis, en professeur de galanterie ; mais que votre majesté me permette de lui dire qu'elle s'y prend mal ! Comment, on la met sur la voie et elle ne devine pas ! Songez donc, sire, qu'il est un instant où toute femme aime à en finir ; mais que cela ne peut pas se faire sans que vous y aidiez un peu. Chez ces dames, après la gloire de résister, reste l'embarras de se rendre.

— C'est-à-dire que la sage demoiselle, riposta le roi, veut avoir les honneurs de la guerre.

— Elle veut que vous fournissiez un prétexte à sa vanité féminine. Ah ! on craint les odeurs ! toutes les odeurs, excepté la rose et la maréchale ! Eh bien ! sire, demain faites-vous coif-

fer à la vanille! vous verrez une femme qui aura des vapeurs, des maux de nerfs, qui vous dira de sortir; vous résisterez, elle se trouvera mal; vous lui ferez sentir un flacon, encore de la vanille! et..... ma foi, sire, vous avez pris des forteresses.

Soit ignorance du résultat de la recette, soit respect pour le roi, l'abbé de Prades disait ne rien savoir sur la fin de l'aventure, seulement il ajoutait que, peu de temps après, Frédéric se tenait auprès de mademoiselle Barberini comme un héros à qui on présente les clefs d'une ville; et que, dans leurs discussions amicales avec le marquis d'Argens, quand ce dernier voulait faire céder le monarque sur une date, il lui disait: « Votre majesté est dans l'erreur, cela se passa tel jour, après votre *bataille à la vanille* ». Alors le roi souriait et ne disait mot.

En France, où l'on ne savait point cette anecdote concluante, et où l'on a toujours aimé à se moquer un peu de la fragilité des demi-dieux, le

philosophe de Sans-Souci n'était pas épargné ; et l'on nous avait prévenus qu'au moment où Frédéric glisserait les cent ducats dans la poche du page, il pourrait bien se faire un mouvement dans la salle qui nuirait à la meilleure scène de l'ouvrage. Une cabale même, disait-on, était toute prête à saisir ce prétexte ; un rire impertinent devait partir, et la pièce, en si bon chemin, aurait fait naufrage au port.

Je me chargeai en brave de conjurer l'orage; j'avais mon moyen tout prêt, le voici : au moment où le jeune homme parlait de sa mère, qu'il voyait en songe, je m'avançai et j'écoutai sans le regarder, face au public; puis j'ouvris machinalement ma tabatière, y puisai une prise que j'allais prendre, l'enfant parlait encore ; aussitôt j'arrêtai ce geste à moitié chemin, restant immobile et comme un homme qui concentre son attention ; on vit mon visage s'attendrir, mon œil s'humecter, une larme de sensibilité allait couler, mais, accoutumé à me vaincre, je rentrai cette larme en

dedans, et quand il fallut glisser l'argent, je le laissai tomber dans la poche, regardant du même coup vers la porte, comme si je craignais d'être surpris dans ma bonne action ; ce geste double ne laissait pas le moindre prétexte à la malignité.

Je m'appesantis sur de bien petits détails; mais c'est le procès-verbal de ma première grande réussite, puis je crois que ces révélations peuvent être utiles aux artistes qui suivent la même carrière que moi, une pièce est sauvée ou perdue avec un mot, l'intention d'un mot, un geste ou une nuance de geste : au théâtre il n'y a qu'un moment à saisir, ce moment a l'instant d'un éclair; on sait que deux syllabes firent tomber *Adélaïde Duguesclin ;* qu'un mouvement imprévu de Baron fit monter aux nues la grande scène du *Comte d'Essex*; je n'oserai dire que je sauvai les *Deux Pages*, mais il fallait au moins se tenir sur ses gardes, et mes camarades me félicitèrent du bonheur de ma pantomime.

Je fus heureux en tout; je fus fêté, choyé,

applaudi, à mes entrées, à mes sorties, c'étaient des vivats à m'étourdir ; mais ce bruit ne fait jamais de mal ; le prince Henri pleurait, beau triomphe ! tout cela m'allait au cœur, m'excitait, j'aurais voulu prendre les mains à tout le monde, remercier le parterre, l'orchestre, les loges. Un seul homme, contrariait mon bonheur. Il était resté impassible, sa tête, appuyée dans sa main au commencement de la pièce, y était encore quand la toile se baissa ; on aurait dit d'une figure de Curtius, placée là, et gênant tout ce grand mouvement qui se faisait autour de lui, c'était le gentilhomme qu'on m'avait nommé, Mirabeau. J'aurais donné tout ce que je possédais pour gagner le suffrage de ce seul individu, qui demeurait immobile ; si la pièce avait eu plus de deux actes, je n'aurais joué que pour lui, sa présence gâtait mon triomphe; je fus enfin instruit du motif de cette cruelle impassibilité.

Mirabeau venait de publier une *Histoire secrète de la cour de Berlin*; envoyé en Prusse avec

la mission de tenir le cabinet de Versailles au courant des événemens qui se passeraient à la mort de Frédéric II, il avait recueilli des anecdotes, des faits, des observations, que peut-être il avait amplifiés, ou vus à sa manière, et après s'être égayé sur tout le personnel de la cour de Berlin avec les ministres, comme il avait la haine de l'inédit et l'amour de la célébrité, il voulut régaler le public de ce qui n'aurait dû être que confidentiel.

Tout Paris blâma cette publication ; mais le scandale fait vendre ; Louis XVI, d'autant plus indigné, que le prince Henri était venu réclamer l'hospitalité de la France, donna ordre au parlement de prononcer sur ce livre et de provoquer un arrêt qui le condamnât à être lacéré.

Sur ces entrefaites, le prince Henri, qui se promenait partout en simple particulier, alla visiter le Palais-de-Justice ; le hasard fit passer en ce moment M. Séguier, tenant sous le bras le livre dont il venait faire le rapport.

— Mon Prince, dit-il, en montrant l'écrit incriminé, je vais remplir une mission qui sera agréable à Votre Altesse.

— Fort bien ! Monsieur, répondit le prince ; cependant on pouvait se passer de donner tant de prix à un tel ouvrage; *c'est de la boue*, *mais ça ne tache pas*.

Je ne puis être juge compétent dans une pareille cause, mais je fus enchanté de voir que du moins ce n'était pas à moi qu'il fallait attribuer l'inflexibilité de ce roc, sans cela ma grande journée eût été gâtée.

Pour finir, il faut que je dise un mot de mon auteur; je le vis le lendemain de notre triomphe commun : il avait appris le succès de son ouvrage chez le comte d'Oels lui-même, et il venait m'embrasser, me féliciter, s'excusant de la manière la plus aimable de n'avoir pas cru en moi; je lui dis qu'un autre à sa place aurait craint comme lui; nous nous mîmes à nous faire mille complimens de lune de miel,

c'était à qui n'aurait pas le dernier ; mais il finit par l'emporter sur moi. — Tenez, me dit-il, je suis chargé d'un message bien agréable, le prince Henri désire que vous acceptiez cette tabatière, elle lui vient de son frère, personne ne saura s'en servir mieux que vous. S. A. vous remercie surtout d'avoir joué de manière à rendre sensible cette parole du grand Frédéric : « Qu'il y a de l'ame au fond de toutes les grandes choses. »

Les expressions me manquèrent, non pour le cadeau, qui était un véritable cadeau de souverain, jugez ! un portrait du roi, miniature précieuse, un entourage de diamans ! mais j'étais touché jusqu'aux larmes de la façon dont il était fait ; j'étais touché parce que cette tabatière me remettait en mémoire une scène de mon enfance, mon père, ma mère, ma sœur, mes frères, le bon roi Stanislas, et son : « Dieu vous bénisse, petit ! » la charmante madame de Boufflers et son baiser si encourageant, ce présent du prince me rappelant un premier succès

de théâtre, venait associer toute ma famille à mon triomphe récent, c'était le commencement et le milieu d'une carrière, liés ensemble par un souvenir, et l'auteur, malgré son enthousiasme, aurait peut-être ri de moi s'il avait vu se mêler dans ma tête, avec ces images riantes, ce fameux : « Atchit ! » oracle de bon augure.

Je n'ai pas encore dit le nom de l'aimable auteur des *Deux Pages*, la littérature l'ignore encore, et c'est une dette pour moi de lui rendre sa gloire, le nom seul de Dezède fut alors livré au public ; mais, comme on l'a vu, ce compositeur n'avait fait que la musique ; mon auteur n'est donc pas Dezède, ce n'est pas non plus Sauvigni, comme le disait à tout le monde M. Grimm, qui s'est trompé comme tout le monde ; ce n'est pas Faure, ainsi que l'ont publié, dans leur excellent ouvrage de l'*Histoire du Théâtre-Français pendant la révolution*, MM. Etienne et Martinville ; mais puisqu'il a été inconnu si long-temps, comme j'ai à revenir sur lui, et à y revenir beaucoup, j'attendrai en-

core, et dirai seulement que c'était un homme de la plus haute naissance et descendant d'une des maisons souveraines de l'Europe.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

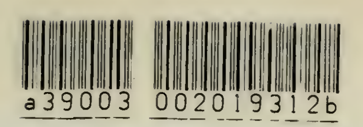
ERRATA.

Page 254, lignes 1 et 19, *au lieu de* le maréchal, *lisez :* le général.

TABLE

DU TROISIÈME VOLUME.

—


a39003 002019312b

